

AU SECOURS ! ILS REVIENNENT :

DAY OF THE DEAD

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE 2

M 2016 - 44 - 20,00 F CANADA $ 4,75 BELGIQUE 150 FB
SUISSE 6,50 F ESPAGNE 500 Pts

MAD MOVIES PRÉSENTE



IMPACT

N° 5

COBRA
Stallone new-look

ALIENS Le retour
La planète des monstres

M - 3226 - 5 - 20,00 F
Esp.: 500 Pts - Can.: $ 5,50

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE N° 2
Les bouchers sont de retour !

AVENTURE – POLICIER – EROTISME – FANTASTIQUE

Rédaction, administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Éditeur/Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique n° 44. **Rédacteur en chef : Jean-Pierre Putters. Comité de rédaction :** Yves-Marie Le Bescond, Bernard Lehoux, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec, Denis Tréhin. **Collaboration :** Bernard Achour, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jack Tewksbury. **Correspondante U.S.A. :** Maitland McDonagh (traduite par Bernard Achour). **Correspondant Italie :** Giovanni Arduino. **Maquettiste :** Laurent Livinec. **Documentation :** Christophe L. et Denis Tréhin.
Remerciements à : Actium, Cannon, C.D.A., D.D.A., Walt Disney, Eurogroup, Claude Giroux, Films Jacques Leitienne, Lumière, Christine Phillips, Marie Rouet, Alain Roulleau, Jonathan Rutter, Smart Egg Pictures, Gérard Thomas, Twenty Century Fox, Warner Columbia.

Photogravure et composition : E.F.B. **Impression :** SIEP. **Distribution :** N.M.P.P. **Tirage :** 70 000 exemplaires. **Dépôt légal :** novembre 1986. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire n° 59956. N° ISSN :** 0338-6791. Prix du numéro : 20 francs.

Photos de couverture : Massacre à la tronçonneuse 2. Au dos : **Le cri des morts-vivants.**



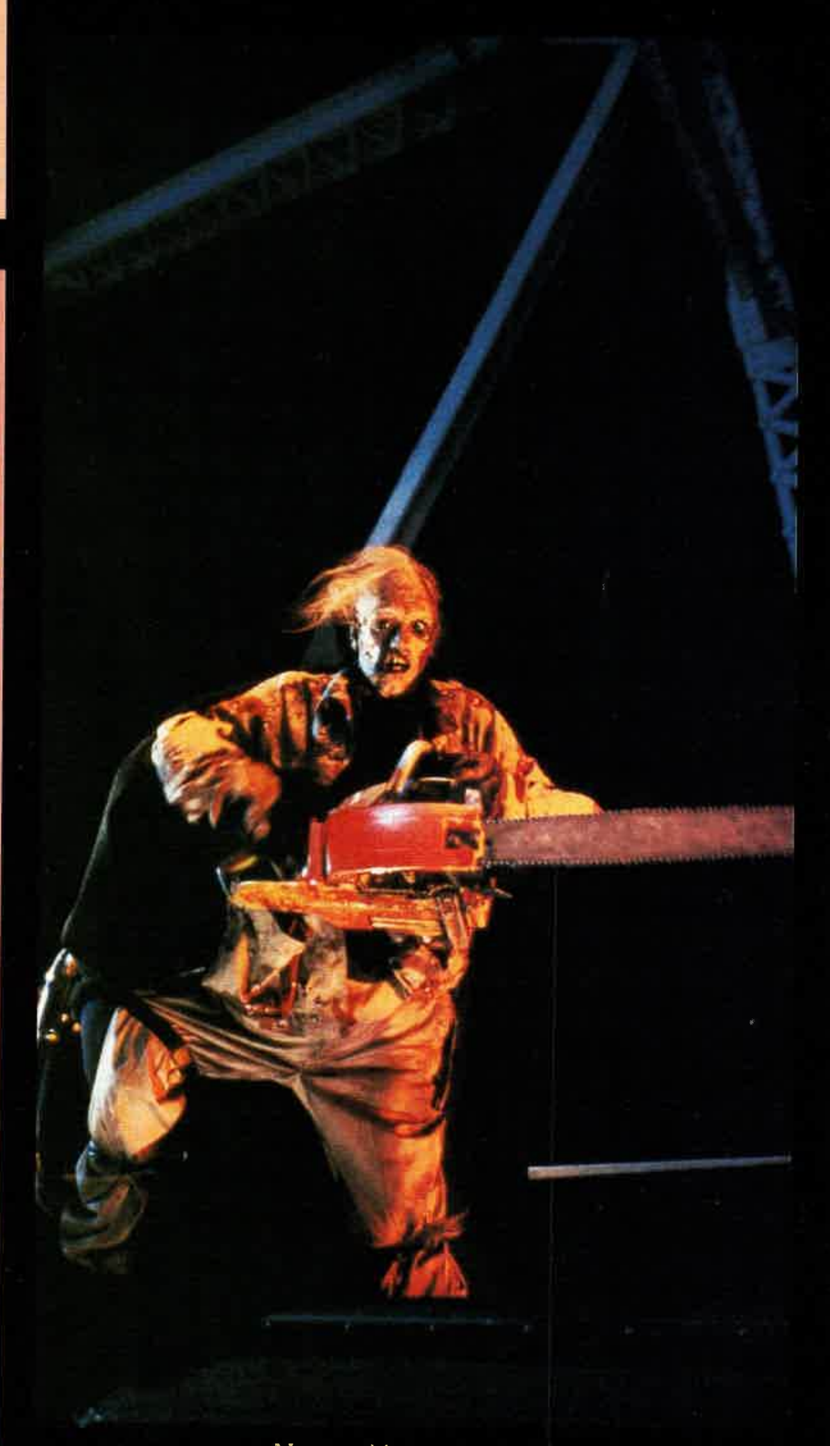
SOMMAIRE

ACTUALITÉ

ENTRETIEN

RÉTROSPECTIVE

RUBRIQUE



Massacre à la tronçonneuse 2

EDITORIAL

Ne faites pas attention si l'écriture paraît un peu tremblée, mais je viens de revoir les images du festival du Super 8, en vidéo, et me voilà bien secoué. Ça commence avec la confection des sandwiches, le matin rue Mansart, tandis qu'à côté les participants provinciaux au concours de maquillage se préparent. Qui n'a pas trempé son pain dans un litre de latex ne peut pas comprendre... Et ça se termine dans l'euphorie la plus complète, après la remise des prix ; une euphorie à peine ternie par la découverte de l'état de la salle suite à ce typhon superhuital. Quand je pense que l'année prochaine nous ajouterons une section 16 mm, je n'ose penser aux conséquences. On vous en fera un petit compte-rendu dans le prochain numéro, n'ayez crainte ; en attendant vous avez droit à une photo du concours de maquillage qui situe bien la température ambiante ; un concours qui promet de remporter un certain succès dans les années à venir. Bref, c'était vraiment la fête et on espère faire encore mieux la prochaine fois, suivant la formule con et sacrée...



Sue Perouitt et un extra-terrestre du concours de maquillage.

Le Fantastique, après quelques contre-performances accentuées plus encore par une désertion sensible des salles de spectacles (voyez terrorisme...), redresse fièrement la tête en ce début de saison. *Aliens* **ouvre le feu, précédant les très attendus** *The Fly, Massacre à la tronçonneuse II, Deadly Friend* **(le nouveau Wes Craven),** *From Beyond, Evil Dead II* **et** *Day of the Dead,* **rien que du beau monde comme vous le voyez. Je pense qu'il s'agit d'une période unique dans la distribution française et Avoriaz promet d'être torride cette année (ça nous réchauffera). C'est pourquoi nous lui consacrerons une place encore plus importante que d'habitude dans notre prochain numéro. Nous commençons d'ailleurs dès celui-ci avec** *Day of the Dead,* **qui sort enfin sur nos écrans, et** *Massacre à la tronçonneuse II* **que nous ne verrons hélas que l'année prochaine. Ouf, nous y sommes presque... Dans l'immédiat, nous nous penchons aussi sur** *Howard the Duck* **(qui fait un couac général ; même Libé, dès le mois de septembre, tapait à plume rabattue sur le malheureux volatile !),** *Frankenstein 2000* **(à Cannes ce n'était encore que** *Frankenstein 88,* **mais tout augmente...),** *Night of the Creeps* **(pas encore prévu en France) et un** *E.T.* **qui remonte le bout du doigt pour une ressortie nationale. Vivent les fêtes !**

Côté rétrospective, nous faisons très fort avec Stephen King (à propos, le tournage de *Running Man* **démarre avec Schwarzenegger en tête), un portrait de Klaus Kinski pour la sortie de** *Fou à lier,* **le « film décrypté » le plus réclamé (cf. questionnaire), à savoir** *Evil dead,* **premier du nom, un dossier tout à fait pertinent sur les films horrifi-comiques et encore une approche plutôt originale du génial feuilleton TV,** *Le Prisonnier,* **qui passe actuellement sur nos petits écrans (oui, oui, sur le vôtre aussi). Un numéro particulièrement dense et moi-même je n'ai plus beaucoup de place. See you next year, happy readers.**

Jean-Pierre PUTTERS

NOTULES LUNAIRES

Filippo De Luigi et Alfredo Bini, de Cinecitta, essaient d'obtenir la signature de Federico Fellini pour la mise en scène d'un projet colossal : une nouvelle adaptation de **Dante's Inferno.**

C'est le producteur Augusto Caminito qui tournera lui-même **Nosferatu In Venice** après les tentatives successives de Pasquale Squitieri, Maurizio Lucidi et Mario Caiano. Avec Klaus Kinski on retrouvera Christopher Plummer, Donald Pleasence et Elvire Audrey.

Terry Gilliam prépare une nouvelle version de **Münchausen** pour un budget de 28 millions de dollars, et selon le producteur Arnon Milchan, ce projet révèlera le côté optimiste du talent de Gilliam sans négliger pour autant la veine satirique qui est l'un des chevaux de bataille du réalisateur de **Brazil.** Inutile de préciser que cette nouvelle mouture des aventures du baron comportera de nombreux effets spéciaux élaborés.

Friday the 13th, après la série cinématographique, devient une série TV grâce à la Paramount. **Friday the 13th, the TV Series** sera disponible à l'automne 1987. Reste à savoir maintenant si les scénarios seront encore plus anémiques et si les meurtres commis par jason seront aussi gratinés qu'au cinéma.

Il se pourrait bien que **Dune,** le film controversé de David Lynch, soit édité en vidéo dans une version plus longue qu'au cinéma et deviendrait de ce fait un film de 4 heures ! On croit rêver !

Chez New World, on annonce : **Invasion Earth : They Came From Outer Space,** un film de SF écrit par Miller Drake, produit par Max Rosenberg et réalisé par Bob Skotak ; **Hellraiser,** un nouveau schocker horrifique écrit (d'après son propre livre) et tourné par Clive Barker **(Underworld).** Et puis surtout **Creepshow 2,** dont le script est écrit par Romero toujours d'après des histoires de Stephen King, mais dont la mise en scène sera assurée cette fois-ci par Michaël Gornick (directeur de la photo sur le premier film) et au générique duquel s'affichent les noms de Dorothy Lamour, George Kennedy, Page Hannah et Hal Holbrook.

Fritz Kiersch, le réalisateur de **Children of the Corn,** nous revient avec **Gor,** un film de fantasy produit par la Cannon et qui fera se rencontrer Klaus Kinski et Paul Smith. Deux monstrueux acteurs en leur genre ! D'après la nouvelle de John F. Lange, « Tarnsman of Gor ».

C'est finalement Andrew Davis **(Le Choc des titans)** qui met en scène **The Running Man,** d'après la nouvelle de Richard Bachman (S. King). Aux côtés d'Arnold Schwarzenegger, on retrouvera Maria Conchita Alonso, Yapphet Kotto, Jim Brown et Jesse Ventura.

Après s'être imposée dans le domaine du fantastique tous azimuts, l'Australie vient de mettre en chantier sa première grosse production de SF. **The Time Guardian,** au budget de 8 millions de dollars, est écrit par Brian Hannant et John Baxter : une étonnante histoire de cité futuriste voyageant dans le temps et poursuivie par des mutants ! Les rôles principaux seront tenus par Tom Burlinson, Nikki Coghill, Jim Holt et Tim Robertson, et un huitième du budget sera alloué aux effets spéciaux assurés par la compagnie Mirage (responsable de ceux de **Razorback** et de **One Night Stand**).

Stuart Gordon est décidément le nouveau réalisateur à suivre de très près dans le champ du cinoche fantastique. Après le retentissement qu'a connu son **Re-Animator** et à partir du 3 décembre, **From Beyond,** on attend **Dolls,** dont la post-production s'est achevée il y a peu, et puis aussi bien sûr le colossal **Robojox.** Mais rien moins que trois projets supplémentaires issus de l'esprit aussi fertile que bizarroïde de Mr. Gordon sont annoncés maintenant : **Berserker, Bloody Bess,** et une troisième adaptation d'après H.P. Lovecraft : **The Lurking Fear.**

Milton Subotsky, ancien boss de la Amicus et dont nous vous annoncions les projets dans nos précédentes notules, vient d'acquérir les droits de cinq histoires de H.G. Wells qui, adaptées à l'écran, constitueront une anthologie titrée pour l'instant **Strange Tales.**



Dessin d'Arnaud Léger.

■ Le prochain film de Lamberto Bava (après **Demons 2**) est **Delirium**, produit par la firme Medusa. Avec Serena Grandi. Si l'on se fie aux travaux de Lamberto, on peut décidément dire qu'en ce moment Bava très mal et que ce **Délirium** risque d'être très mince.

■ Les projets s'accumulent chez Empire à vitesse grand V (si ça continue, on pourra bientôt remplir *Mad Movies* rien qu'avec leurs films !). Dernière nouvelle donc, et de taille : une association vient en effet d'être conclue avec le créateur de Captain America, Spiderman et Hulk, le célèbre illustrateur de comic-book : Jack Kirby himself ! Premiers projets à sortir du cerveau de Kirby, et devant être portés à l'écran : **Doctor Mortalis** et **Mindmaster**. Vrai, la cannon n'a qu'à bien se tenir !

■ Randy Cook et Craig Reardon travaillent aux maquillages d'une nouvelle production intitulée **The Gate**. On n'en sait pas plus sinon qu'il s'agit de la porte des enfers, of course !

■ **A Nightmare on Elm street 3** a actuellement comme sous-titre : **The Dream Warriors**. Robert Shaye, le président de New Line, envisagerait une rencontre au sommet (de l'horreur, il va sans dire !) entre le mignon Freddy et l'adorable Jason des **Vendredi 13 !** Mais Paramount, le distributeur de ces derniers, n'est pas très enthousiaste à cette idée. Et pourtant...

■ Lovecraft est décidément à l'honneur ces temps-ci, puisqu'outre les transpositions à l'écran de Stuart Gordon, on annonce chez Trans World Entertainment **The Farm**, réalisé par David Keith sur un scénario de David Chaskin **(La revanche de Freddy)** d'après donc une histoire de H.P.L.

■ *L'Association française du cinéma d'animation* organisera les 14 et 21 novembre, à l'Escurial-Panorama, une « Nuit noire du Dessin Animé » consacrée à des films fantastiques, oniriques, étranges, etc. Tout renseignement à l'AFCA, 4 avenue du Nord, 78310 Maurepas (1) 30.50.52.74.

■ *Trap*, c'est le plus petit fanzine au monde ! 7,5 cm sur 10,5 cm, pratique pour lire dans le métro, donc – « Vous allez arrêter de me peloter les fesses, vilain goujat ? – Mais, chère amie, je ne faisais que lire le dernier numéro de *Trap*... – Ah, bon il est paru ? Quel bonheur, faites voir ? » etc. En plus, ils annoncent fièrement un mini-poster ! Sinon, le sommaire consiste en un article sur **Alien** et **Aliens** plus quelques photos de M. Monroe nue, vraisemblablement piquées à *Métal Hurlant*, d'ailleurs. On commande à Pierre Barthelemy, 12 rés. des Acacias, 91540 Mennecy et cela coûte 2,20 F en timbres.

■ A l'occasion du deuxième Salon du livre de Montfort-sur-Argens (Var) qui se déroulera le 14 décembre 1986, la revue *Poivre Noir* organise un concours de nouvelles d'inspiration fantastique, insolite, réaliste ou de science-fiction, sur le thème de « Terre Profonde ». Prix de 2 000, 1 000 et 500 F. Pour obtenir le règlement du concours, envoyez un timbre à Micky Papoz, « La Praderie », 83570 Correns.

■ *Ciné-Fantasy n°4* vient de paraître. Avc un entretien de Cronenberg à propos de **The Fly** et des entretiens avec Jacques Gastineau, John Buechler, John Irvin. Numéro disponible auprès de Patrick Nadjar, 4 rue Condorcet, 93100 Montreuil. 25 F port compris.

■ *Fan'tastic n°4* annonce un numéro « Action », avec au sommaire **Le Contrat**, **Hitcher**, **La Loi de Murphy**, **Dans les bras de l'enfer**, etc. Une trentaine de pages pour 20 F (port compris) à adresser à Christophe Greuet, « Le Mas d'Estor », 60 rue Armand Lunel, 34100 Montpellier.

■ On a reçu *Dynamick's n°5*, un super fanzine de B.D. et cinéma, avec couverture en couleurs. A l'intérieur c'est tout aussi bon, avec plein de B.D., de rubriques cinoche et revue de presse de récents albums plus un entretien avec Patrick Lesueur, dessinateur et biographe, avec Claude-Jean Philippe de divers grands acteurs (Charlie Chaplin, Bogart, les Marx). 20 F à CLEC Charlie Chaplin, 7 avenue du Mont-Gaillard, 76620 Le Havre.

■ *Le Bimestriel des Jedis* poursuit sa fulgurante carrière et nous livre son n°9. Des nouvelles, toujours axées sur la **Star Wars** saga, mais aussi des articles, des infos, sur le cinéma fantastique et même un mini-entretien avec Dario Argento. 13 F à Florence Jaccot, ouah hé ho, y'a pas l'adresse ? Si ! Je la trouve dans *Mad 38* page 6, dites donc... Si on n'était pas là ! Bon alors c'est au 54, impasse Guéruau-Lamerie, 53000 Laval.

■ *Darkness*, quant à lui, publie son n°2. Avec un petit entretien avec Dick Smith et un grand avec Jean-Pierre Putters. Allons bon ! Pourvu qu'il n'attrape pas la grosse bête notre rédac' chef préféré... A part ça on trouve un dossier sur les loups-garous et quelques critiques de films. C'est 12 F à christophe Triollet, 15 impasse (mes enfants le fanzinat est dans une impasse...) Asturias, 77100 Meaux (de la fin...).

■ L'association Cinéma *Attention on tourne* ouvre une bibliothèque de cinéma et une vidéothèque de bandes annonces de films. A cet effet, elle lance un appel à ceux qui seraient prêts à mettre à sa disposition des ou-

TRIBUNE LIBRE

MASSACRE SUR L'ÉCRAN-FANTÔME

Je sais des pubs qui nous ravissent et qu'on aime à retrouver ponctuellement dans nos salles. Personnellement, je craque à mort sur les pubs Eram ou sur les deux « Free Time » : le « Et vous trouvez ça drôle ?... – Oui ! » avec sa conclusion « My teinturier is rich ! » me font crouler complètement. Et pendant que j'y suis, il y en a une autre que j'aime bien. Vous savez celle avec « Ce jour-là, on jouait **Massacre dans le panier à salade** »... C'est super bien réalisé, criant de vérité sordide, drôle et inquiétant à la fois, rehaussé en plus par le noir et blanc, bref, une réussite. On la doit aux salles U.G.C. qui vantent ainsi leurs complexes cinoche et leur production vidéo. Ben oui, nous aimons beaucoup cette pub, et pourtant...
Vous songez une minute qu'elle constitue l'allégorie transparente de la victoire des multi-salles sur le petit cinéma de quartier ? Ce ne serait pas trop grave si justement ces petites salles ne se voyaient pas condamnées à brève échéance. Combien de ces cinémas qui se transforment en solderie, en garage ou en McDonald ? Combien de ces temples du bis qui virent au vidéo-show et dont le matériel 35 mm disparaît ?
Hier c'est dans les salles que nous découvrions nos premiers films fantastiques, de S.F., vieux polars, espionnage, western italien ou peplum. Demain c'est encore là que nous pourrons revoir les fims qu'U.G.C. méprise ouvertement aujourd'hui. Et il le faudra bien si nous voulons échapper au train-train de la programmation urbaine. Ouais, ouais, **Jean de Florette** c'est sympa, mais franchement s'il n'y avait plus que ça ? D'autant que moins de salles, ça veut dire moins de films pour le circuit bis et partant de là, moins de salles (l'impasse...). Hé ho, ça vous dit pas de temps en temps de revoir **Le Faucon maltais**, ou un bon vieux « Marx Brothers » déjà vu trois fois mais qui refait toujours tant de bien, ou encore de redécouvrir le film à qui vous devez votre premier frisson d'horreur ? Et si demain ces salles n'existaient plus, victimes de la griffe Ugcesque et des autres, aussi tentaculaires ? L'écran-fantôme, c'est celui qui disparaît tous les jours et qui, d'après les statistiques professionnelles, devrait continuer à disparaître dans les années à venir. Avec les multi-salles, vous avez une quinzaine de films à voir, si vous ajoutez les salles de quartier, c'est 300 films de plus. Choisis ton camp...
Non mais, abstraction faite de toute démagogie ou passéisme larmoyant, c'est pas un peu dommage, regardez-moi bien au fond des yeux ?
Alors U.G.C., je vais te dire un truc : les mecs qui ont conçu ta pub débordent de talent, mais ça ne veut pas dire que ta cause soit juste pour autant. Pas plus que les « Free Time » ne ressemblent à de la vraie nourriture ou que je me chausse chez Eram. Pour en rire il suffit de savoir distinguer le fond et la forme et de ne pas se faire prendre à leurs simagrées faussement sympathiques et qui, en fait, nous prennent pour des imbéciles. Et il font semblant de défendre le consommateur, en plus, ces hypocrites !
Alors réagissons et n'oublions pas les petites salles de quartier, les gars ; le jour où la file d'attente vous paraît trop longue dans les salles U.G.C., par exemple...

Jean-Pierre PUTTERS

On rappelle que cette rubrique est ouverte à tous. Envoyez vos textes et profitez-en.

vrages ou documents quelconques ainsi que tout matériel cinéma ou vidéo. Pour tous renseignements ou dons : *Attention on tourne*. 63 rue des Drs. Charcot, 42100 St.Etienne. Tél. : 77.80.80.88.

■ *Kong n 1* est un fanzine qui compte se consacrer à tous les trésors du fantastique. On commence avec **King Kong**, **Les Oiseaux**, **Les Dents de la mer**, **les Aventuriers de l'Arche perdue** et **Quand les Dinosaures dominaient le monde.** Scénario, fiche technique et critique (pertinente) pour chaque film. Pour se le procurer, c'est 13 F plus 5 F port à Gilles Penso, 38 rue Louis Grobet, 13001 Marseille.

■ De chez Empire, on attend la langue pendante **Breeders.** Eh oui, figurez-vous que cette modeste production tente de mélanger les charmes du film de monstres des années cinquante avec les charmes charnus d'un soft-core. On découvre cinq jeunes femmes violées et horriblement brûlées par un acide inconnu. Le Dr Gamble Race et l'inspecteur Dale Andriotti enquêtent et localisent l'endroit d'où peut venir l'agresseur : sous l'Empire (merci Charles Band) State Building. Evidemment, ce sont des extraterrestres lubriques qui ont fait le coup, afin de perpétuer leur espèce. C'est le caïd Tim Kincaid qui dirige et y'a Ed French aux make'up.



Breeders, *un aspect encore inexploré du genre gore : le « Gore-Nichons » ! – C'en est trop, San Helving à la porte ! – C'est pas moi, c'est J.P.P. qu'a dit ça... – Sale cafteur, tu vas voir ta gueule !... – Pourrait-on prévoir des légendes plus courtes ?* Le maquettiste.



Breeders... *The sexual invasion...*

■ En voilà une nouvelle qui est bonne. Né de l'initiative de Hélène Quillé et de Lynne Pixley, l'Atelier international de maquillage a ouvert ses portes 34-36, rue de la Folie-Regnault à Paris (Tél. : 33.48.47.46). Ceci dit, les élèves et profs du lieu dit, n'ont vraiment pas besoin de prothèses et d'artifices. La nature a bien fait les choses. Enfin, soyons sérieux les mecs... dans cet endroit charmant où on lit *Mad Movies*, on enseigne le maquillage de ville, les effets spéciaux (prothèses dentaires, de latex, postiches...). Bref, si vous désirez que votre formation vous oriente professionnellement (ciné, télé, théâtre...), c'est là qu'il faut vous adresser. Venez de notre part...

■ L'Atelier Club cinématographique organise le samedi 29 novembre 1986, de 21 heures à

l'aube, une nuit du cinéma fantastique, au cinéma C2L, 2 rue Jean Houdon à Versailles. Au programme : **Jack L'Éventreur** (Baker et Berman), **Le Cirque des horreurs, L'Impasse aux violences, Crimes au musée des horreurs** et **L'Invasion des profanateurs de sépultures.** Prix de la nuit : 150 F, avec sandwiches, boissons, cadeau surprise (et les cinq films). Rens. : 39.50.55.55.

■ *It's Alive* n°3 propose une série d'articles sur les films récents et divers personnages du monde du cinéma (John Cassavetes, Larry Cohen), une revue de presse de diverses musiques de films et les news du moment. 13 F à Thierry Barral, rés. du Dr. Proby, Bât. 20, N°2056 rue Proby, 34000 Montpellier. Ce qui me ravit toujours dans ce zine c'est l'emploi des pseudos. A côté des classiques Bulle Dozer et Laurent Outan on décèle tout de même un certain Germain Balladeuse, un sinistre Pierre Tomball, une inquiétante Hélène Racyall et le toujours présent Georges Praufonde. Qu'est-ce que vous voulez, ça me met de bonne humeur pour toute la journée des trucs comme ça !

■ Tim Kincaid, le réalisateur de **Breeders** (dont on vous cause par ailleurs) serait actuellement sur un autre « quickie » (terme utilisé pour qualifier un film vite fait bien fait) et pour lequel Ed French s'occupe des maquillages. **Robot Holocaust** que ça s'appelle.

■ **Psychos In Love,** sous-titré « une romance très nerveuse », est l'histoire de ce qui peut arriver lorsque deux psycho-killers se rencontrent et... tombent amoureux. Gorman Bechard en est à la fois le producteur, le réalisateur, le monteur et le co-scénariste. Rien que ça ! Histoire d'amour certes, mais avec quand même 22 meurtres (youpie !), des scènes de cannibalisme (aaaargh) et des tonnes de nudité (rhâââ !) : par exemple, on a droit à cinq scènes de douche dont une rassemblant nos demoiselles et un mâle adepte du body-building. Jennifer Aspinall s'occupe des maquillages et le cast comprend Carmine Capobianco, Debi Thibeault (à voir notre photo ce serait plutôt Debi T'es belle), Frank Stewart, Donna Davidge et Cecilia Wilde. Et c'est évidemment notre vénérable mais obsédé correspondant Bill George qui nous communique tout cela.

■ On attend de pied ferme le fameux CM produit par Walt Disney et réalisé par F.F. Coppola avec en vedette Michaël Jackson. Pour la modique somme de 20 millions de dollars (évidemment le CM le plus cher jamais réalisé), **Captain Eo** dure 17 mm, a été filmé en 3-D et Disney a dû construire deux salles spécialement équipées pour le projeter en 70 mm et en relief, avec un son digital d'enfer, des effets laser, des effets sonores spéciaux, des effets de fumées, etc. Bref, **Captain Eo** risque de faire de l'effet ! Projeté depuis quelques semaines à Disneyland et à Disneyworld, mais on se demande encore comment nous, français, allons pouvoir découvrir cet événement. Peut-être à Cannes 1987 ? De toutes façons on vous tiendra au courant. Ah oui, Anjelica Huston y joue le rôle de la méchante reine d'une planète hostile et les SPFX ont été réalisés chez George Lucas.


Something Else

■ Un film de vampire norvégien. Impensable mais vrai. La preuve, on a vu ce **Something Else** de Morten Kolstad. Il s'agit d'une parodie particulièrement délirante, gothique et tout et tout. Le vampire, prénommé Buffalo Bill, dînant avec sa petite amie, tombe sur un plat à l'ail. Il saccage le restaurant. Suit le cambriolage de la banque du sang... Et le film s'achève dans la crème d'une tarte gigantesque balancée d'un hélicoptère !

■ Le cinéma fantastique va-t-il être envahi par les canards ? Après **Howard the Duck,** Disney annonce maintenant le TV film **Purple Ducks from Outer Space.** N'importe quoi !


L'actrice Debi Thibeault dans Psychos In Love.


Le personnage de Sammi Curr (Tony Fields) dans Trick Or Treat.

QUESTIONNAIRE DU N° 42 : Le tirage des enveloppes a eu lieu au Troisième Festival du Super 8. Les gagnants sont : Romuald Dominguez (abonnement de trois ans à M.M.), Stéphane Perrier, Nathalie Denis, Hervé Caron, M. Demonfreid (ab. d'un an), Sandrine Portal, Benoît Testemale, Pierre Saroyan, Christophe Guihery et Cédric Blondel (le jeu de cartes de collection de chez Empire).

COMMANDEZ LES ANCIEN

NOM : ______________ Prénom : ______________

Adresse : ______________

____

désire recevoir les Numéros cochés ci-dessous

☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34

☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 43. IMPACT : du 1 au 4. Chaque exemplaire : 20 F (sauf N° 37 H.S. : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de MAD-MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Pour l'étranger : le tarif est identique mais tout règlement doit nous être adressé par mandat-international, exclusivement.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon ci-contre et renvoyez-le à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris, accompagné de votre règlement.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 IMPACT





Impact n° 1 : Les trois « Gore-opéras » de George Romero : **Night of the Living Dead, Dawn of the Dead** et **Day of the Dead. Commando. Buckaroo Banzai.** Portrait : Kathleen Turner. **Haut les Flingues.** Tournage : **Coïncidences.** La légende « Coup de poing » : **Rocky,** tous les films. Le Festival d'Avoriaz 86. **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Mort sur le Gril, Le Docteur et les Assassins, La Revanche de Freddy.** Ciné-cibles : **Silverado, Exterminator II, Soleil de Nuit, Invasion U.S.A., Target, Chinese Boxes. L'exécutrice :** entretien avec Brigitte Lahaie.



Impact n° 2 : **Le Justicier de New York,** entretien avec Michael Winner. **Créature.** Historique de la Cannon. **Highlander.** Mike Hammer. **Le Secret de la Pyramide, Remo sans Arme et Dangereux, Le Diamant du Nil.** Cannes 86. Portrait : Rutger Hauer. Ciné-cibles : **Rocky IV, A Double Tranchant, Les Longs Manteaux, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, American Warrior, Le Bateau-Phare, Revolution, A Couteau tiré, Natty Gan, Les Supers-flics de Miami, Zappa, Les Loups entre eux.** Vidéo. Vidéo X. Bandes dessinées.



Impact N°3 : **House, Le Dernier survivant.** Dossier **Hitcher :** entretien avec le réalisateur et le scénariste. Dossier **Cobra. Maximum Overdrive :** Entretien avec le réalisateur: Stephen King. **Aigle de fer. The Naked Cage.** Portrait : Mel Gibson. Ciné-cibles : **Pirates, Runaway Train, Money Movers, Ultra Vixens, Delta Force, Atomic Cyborg, Police Fédérale.** Dossier Tanya Roberts. Dossier et entretien Anthony Dawnson (Antonio Margheriti. Musiques de films. Vidéo. Vidéo X.

Impact N°4 : **F/X, Effet de choc,** portrait Bryan Brown. **America 3000.** Dossier John Badham et entretien. **Short Circuit. Dans les bras de l'enfer. Les Aventures de Jack Burton. Critters. L'Invasion vient de Mars :** entretien Tober Hooper. Dossier Sybil Danning. **Tex et le Seigneur des Abysses.** Ciné-cibles : **Le Contrat, Prisonnières de la vallée des dinosaures, Karaté Kid, Le Moment de vérité II, Dakota Harris, Top Gun, Le Camp de l'enfer, La Loi de Murphy.** Dossier **Campus,** entretien avec ALbert Pyun. Bandes dessinées. Vidéo. Vidéo X.



Impact N°5 : **Deux flics à Chicago, Banco, Blue Velvet.** Entretien avec David Lynch. **At Close Range. Cobra,** entretien avec George Pan Cosmatos. **Massacre à la Tronçonneuse II,** entretien Tobe Hooper. Dossier Caroline Munro. **Aliens,** entretien avec James Cameron. Duccio Tessari, entretien. Ciné-cibles : **Mort un dimanche de pluie, Dans les bras de l'enfer, Escort Girl, Act of vengeance.** Vidéo. Bandes dessinées. Vidéo X.



■ De chez DEG (De Laurentiis Entertainment Group), on attend, outre **Evil dead II** et **King-Kong Lives !, Trick or Treat,** réalisé par le comédien Charles Martin Smith. Trois œuvres sur lesquelles *Mad Movies* va revenir en détails dans ses prochains n°s, mais sachez pour l'heure qu'en ce qui concerne **Trick or Treat** il s'agit d'horreur comportant de nombreux éléments et narrant l'histoire d'un adolescent, un fondu de hard-rock qui découvre dans les disques d'un certain Sammi Curr des messages subliminaux diaboliques (allusions aux accusations lancées par quelques ménagères en folie, scandalisées par cette musique). Tout cela va l'entraîner dans une sarabande infernale menée par le dangereux Sammi, démon d'outre-tombe revenu pour assassiner les gens. Ozzy Osbourne et Gene Simmons sont de la fête, mais pas dans les rôles qu'on pourrait croire : le premier dans celui d'un curé violemment opposé au rock (!), le second dans celui d'un disc-jockey (bof...). **Trick or Treat** est produit et écrit par Joël Soisson et Michaël Murphy **(La Revanche de Freddy)** et les effets spéciaux ont été confiés à Kevin Yeager et Doug Beswick, deux créateurs chers à *Mad Movies.*

■ **Careful with that axe, Jane !** On croyait savoir, grâce au film de Robert Aldrich, ce qui était arrivé à Baby Jane. Et bien New World Pictures n'a pas dû (depuis tout ce temps...) trouver la réponse satisfaisante, puisqu'ils annoncent un remake de **Whatever Happened to Baby Jane ?,** ce classique du Grand Guignol cinématographique. Le script serait toutefois très retravaillé, mais Jane tout aussi marteau.

■ Suites attendues : c'est Ken Wiederhorn qui se chargera de mettre en scène **Return of the Living Dead Part II** et on ne sait pas si Dan O'Bannon est impliqué d'une façon ou d'une autre dans le projet. K. Wiederhorn est un habitué des zombies puisqu'il signa jadis **Le commando des morts-vivants.** Aussi surprenant mais plus rassurant : c'est aussi à Larry Cohen qu'échoue la tâche de porter à l'écran la suite de **Salem's Lot.** (d'après le bouquin de S. King) intitulée pour l'instant et en toute bonne logique **Return to Salem's Lot.** On peut faire confiance à Cohen, ce spécialiste des petits budgets aux films toujours attachants **(Epouvante sur New York, The Stuff),** sinon géniaux **(It's Alive, God told me to).** Enfin, une suite dont il n'y a rien à attendre, sinon le pire, c'est **The Howling III** mis en scène (enfin, façon de parler...) par le tâcheron de service signataire du second épisode **(Horror,** ô désespoir) : Philippe Mora.

San HELVING

AVIS CHIFFRÉS

0 : Nul/Worthless. **1 :** Très mauvais/Very poor. **2 :** Mauvais/Poor. **3 :** Moyen/Fair. **4 :** Bon/Good. **5 :** Très bon/Very good. **6 :** Chef-d'œuvre/Masterpiece.
M.B. : Marcel Burel. **B.L. :** Bernard Lehoux. **J.L. :** Jean-Michel Longo. **M.M. :** Maitland McDonagh. **J.P.P. :** Jean-Pierre Putters. **M.T. :** Marc Toullec. **D.T. :** Denis Tréhin.

	MB	BL	JL	MM	JPP	MT	DT
Aliens	5	1		6	4	5	4
America 3000	2				2	3	0
Atlantis interceptors					2	3	0
Basil, détective privé		5	5	1	4	5	3
Cap sur les étoiles						1	0
Le jour des morts-vivants	5		6	4	5	6	5
Démons	2		3	3	4	3	1
E.T. (reprise)	5	4	5		5	4	5
Fantasia	5	5	3	5	4	4	5
Fahrenheit 451 (reprise)	4	3	5	4	4	4	5
Fou à tuer	3				4	5	3
Frankenstein 2000		3				4	3
Heros boys					2	3	1
Koral le justicier						3	2
La légende de la forteresse de Souram						4	
Massacre à la tronçonneuse II				4			
Nuit de noces chez les fantômes	3	3	3	1	3	1	1
Ratboy					3	4	1

S NUMÉROS

Ciné Fantastique MAD MOVIES



N° 23: Entretien Tom Savini. Dossier Mad Max II. Dans les griffes du cinéphage: **Blue Holocaust, Conan le Barbare, Carnage, La Ferme de la Terreur, The Hand, Dragonslayer.** Dossier: La série des « Dracula » avec Christopher Lee. Dossier Dick Smith.

N° 24: Avant-première: **Spasm, Épouvante sur New York, The Dark Crystal.** Dossier Dario Argento. Sur le tournage de **Ténèbres.** Festival de Madrid. Cinéphage: **Blade Runner, Les Yeux de la Forêt, L'Épée Sauvage, Creepshow, Star Trek II, La Morte-vivante, The Thing.** Film décrypté: **L'Invasion des Morts-vivants.** Ciné-fan: Jean-Manuel Costa, l'animation. Entretien avec Ray Harryhausen.

N° 25: Maquillage: Entretien avec Dick Smith. Le film décrypté: **Alien.** Entretien avec Dario Argento. Dossier: Tobe Hooper ou la folie homicide. Cinéphage: **Tron, Halloween II, L'Emprise, E.T.** Festival de Sitges. Les films d'Avoriaz 83. Ciné-fan: latex et zombies.



N° 26: Compte rendu du Festival d'Avoriaz 83. Le film décrypté: **Zombie.** Dossier David Cronenberg. **Dark Crystal, Vidéodrome.** Entretien avec Gary Kurtz et Jim Henson. Cinéphage: **Phobia, Le Prix du Danger, Meurtres en 3-D, Frère de sang, Evil Dead, Looker, Creepshow, Transmission de Cauchemars.** Entretien avec George Miller, les « **Mad Max** ». Ciné-fan: photos de space-opéra ou « **Star Wars** dans son salon ».

N° 27: Le cinéma fantastique indonésien, **Wild Beasts, Zeder. Octopussy** et **Jamais plus Jamais.** Dossier Barbara Steele. **Les Prédateurs** · entretien David Bowie. Film décrypté: **Le Chien des Baskerville** (Fisher). Dossier **Le Retour du Jedi.** Avant-première: **Mausoleum, Krull, Latidos de Panico, La Chute de la Maison Usher** (Jésus Franco), **Le Trésor des quatre couronnes.** Tournage: **Clash.** Musique de film: Bernard Herrmann. Cinéphage: **Psychose II, Dar L'Invincible, Le Sens de la Vie.** Dossier **Creepshow** (King, Savini, Romero, les E.C. Comics, etc.). Entretien R. Rubinstein pour **Creepshow.**



N° 28: Dossier **La Foire des Ténèbres.** Dossier **La Quatrième Dimension** (le film). Cinéphage: **Superman II, Yor, Le Chasseur du Futur, Tonnerre de Feu, le Guerrier de L'Espace, Le Trésor des Quatre couronnes, Cujo, La Guerre du Fer, Frère de Sang.** La série des 3 « **Dents de la Mer** ». Vaste dossier sur les 3 « **Guerre des Étoiles** ». Avant-première: **Wargames, Metalstorm, Biohazard, She, The Scarecrow, Raw Force, Hercule, Manhattan Baby.** Les demeures fantastiques (dossier sur les maisons « possédées ») première partie.

N° 29: Les films d'Avoriaz 84. **Krull, Strange Invaders, The Dead Zone.** Entretien avec Paul Naschy. Festival de Bruxelles, Festival de Sitges. Entretien avec H.B. Davenport (pour **X-Tro**). Les films en relief. Les nouveaux aventuriers: Harrison Ford. Entretien avec Joe Dante. Ciné-fan: super 8 de space-opéra. Cinéphage: **Jamais plus Jamais, Androïde, La Foire des Ténèbres, Le Choix des Seigneurs, Christine.** Les demeures fantastiques, deuxième partie. Le film décrypté: **Brainstorm.**





N° 30: Maquillage: Entretien avec Ed French. Le film décrypté: **Phantom of the Paradise.** Avant-première: **Strange Tangents, Stryker, Abomination, Final Executor, Rats, The Black Throne, Zeus.** Crayon-bis: Pupi Avati. Portrait: Christopher Walken. **Vidéodrome.** Entretien avec David Cronenberg. **La Forteresse Noire.** Ciné-fan: Les masques en latex. Cinéphage: **2019: Après la Chute de New York, La Ville des Pirates, The Forbidden Zone, L'Ascenseur, Le Jour d'Après, Clash, Looker.** Entretien avec Lamberto Bava. Les demeures fantastiques, troisième partie.

N° 31: **Entretien avec Larry Cohen. Dossier Indiana Jones et Le Temple Maudit.** Effets spéciaux made in France: Acme Films. Avant-première: **Monster Dog, Scared to Death II, The Last Starfighter, The Black Moon Rising, The Ice Pirates, Firestarter, Silent Madness, Metalstorm, Power, Troll, Ghoulies, The Primevals, Prison Ship 2005. La Quatrième Dimension** (la série TV). Cinéphage: **Le Dernier Testament, Le Gladiateur du Futur, Children of the Corn, En Plein Cauchemar, L'Étoffe des Héros, Liquid Sky, Si J'avais Mille Ans.** Entretien Monique Henckell. **Vendredi 13 n° 4.** Dossier: Heroic-Fantasy.



Crayon-bis: Hard américain et cinéma fantastique. Les demeures fantastiques, quatrième et dernière partie. Festival de Saint-Malo. Ciné-fan, personnages articulés pour l'animation. **Splash.** Portrait: Caroline Munro.

N° 32: Maquillage: Entretien avec John Caglione. Cinéphage: **Les Seigneurs de la Route, Le Chevalier du Monde Perdu, Hercule, Conan le Destructeur, Frankenstein 90, New York deux Heures du Matin, Les Guerriers du Bronx II, X-Tro, Ghostbusters, Indiana Jones et Le Temple Maudit.** Dossier David Lynch. Dossier **Dune.** Avant-première: **The Last Starfighter, Splatter University, Dreamscape, Philadelphia Experiment, Company of Wolves:** entretien avec Neil Jordan. **Greystoke, La Légende de Tarzan.** Ciné-fan: Technique de l'animation. Les décors de **Nemo.** Dossier: Les films après la bombe. Film décrypté: **The Rocky Horror Picture Show.** Premier Festival du Super 8. Dossier Gerry Anderson. **Supergirl,** entretien avec Helen Slater. Maquillage pub: Benoit Lestang.



N° 33: Maquillage: Ed French strikes again. Entretien avec Herschell Gordon Lewis. **Phenomena,** entretien avec Dario Argento et Sergio Stivaletti. **L'Histoire sans Fin, Gremlins,** entretien avec Joe Dante. Festival de Sitges 84. Cinéphage: **Rock Zombies, 2020 Texas Gladiators, Blasfighter, L'Exécuteur, Supergirl, Les Rues de Feu. Dans les coulisses d'Indiana Jones:** Entretien avec Ke Huy Quan (demi-lune) et story-board et effets spéciaux du film. **1984,** entretien avec Michael Radford. Dossier: Le Psycho-killer. Ciné-fan: les effets spéciaux amateurs, Jean-Pierre Macé. Série TV: **Batman.** Crayon-bis: Le Fantastique à Hong-Kong. Effets spéciaux: entretien avec Jean-Manuel Costa. Le film décrypté: **2001, l'Odyssée de l'espace.**

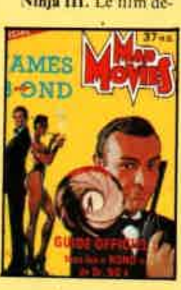
N° 34: Maquillage: entretien avec Carl Fullerton. Le film décrypté: **1984.** Effets





spéciaux: trucages à la TV. Christopher Tucker sur **Company of Wolves.** Cinéphage: **La Corde Raide, Le Village de la Mort, Mad Mission, Les Rats de Manhattan, Nemo, Sheena, Reine de la Jungle, Gremlins.** Entretien avec Wes Craven, **A Nightmare on Elm Street, Brazil, L'Aventure des Ewoks.** Les films d'Avoriaz 85. **Philadelphia Experiment, Dune, 2010, Razorback.** Avant-première: **Impulse, C.H.U.D., Repo man, Mutant, Buckaroo Banzai, Terminator, The Being.** Ciné-fan: créatures en modelage pour l'animation. Série TV: **Outer Limits** (Au-delà du Réel).

N° 35: Effets spéciaux: entretien avec Carlo Rambaldi. **Le Retour des Morts-vivants, Electric Dreams, Phenomena.** Dossier « **Star Trek** »: les films et la série TV. **2010, Starman.** Les créatures fantastiques de Jacques Gastineau. **Terminator.** Cinéphage: **Out of Order, L'Aube Rouge, Element of Crime, Brother, Lady Hawke, Onde de Choc, Les Griffes de la Nuit, L'Amulette d'Ogum, Apocalypse dans l'Océan Rouge, Ninja III.** Le film dé-



crypté: **Blade Runner.** Avant-première: **The Domination, Night of the Comet, The Mutilator, Superstition, Runaway.** Dossier Brian de Palma. Les effets spéciaux vidéo. Festival d'Auxerre. Michel Soubeyrand, un atelier de maquillage en France. Ciné-fan: les effets spéciaux, les bladders. Série TV: **Tales from the Dark Side.**

N° 36: Maquillage: entretien avec Stan Winston, entretien avec Tom Savini. **Phenomena, Day of the Dead.** Avant-première: **Def Con-4, Ghoulies, Cat's Eye, Vendredi 13 n° 5.** Entretien avec Tobe Hooper (**Lifeforce**). **Les Jours et les Nuits de China Blue. Re-Animator.** Cinéphage: **Blood Simple, Sangraal, Fantômes à Louer, Dreamscape, Baby, Starfighter, La Rose Pourpre du Caire.** Festival de Saint-Malo. Dossier: Le Peplum Fantastique. Ciné-fan: fabrication d'un buste rigide, les égorgements. Film décrypté: **Planète Interdite.**

N° 37: Maquillage: entretien avec Pascal Pinteau, Ed French. **Legend.** Dossier **Lifeforce.** Entretien avec Jacques Gastineau. **Rambo II.** Dossier **Mad Max III,** entretien avec George Miller. Cinéphage: **Wild Beasts, Marathon Killer, Le Dernier Dragon, Conqueror, Starman, Runaway, Les Frénétiques, Diesel, Vendredi 13 n° 5. Pale Rider.** Avant-première: **Cocoon, Silent Madness, D.A.R.Y.L., Future Cop Night Train to Terror, The Goonies.** Dossier « Sang pour sang gore » ou l'horreur à l'écran. Entretien avec Ruggero Deodato. Ciné-fan: plaies et cicatrices. Deuxième Festival du super 8, la sélection.



N° 37: Hors-série: Spécial James Bond. Tous les films, de **James Bond Contre le Dr No à Dangereusement Vôtre.** Dossier **Dangereusement Vôtre,** le tournage, le plateau 007, Roger Moore, etc. Dossier photo sur les Bond Girls. Prix spécial: 25 F.

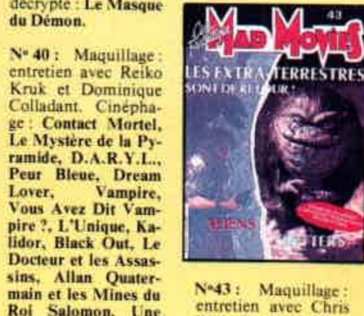
N° 38: Maquillage: Entretien avec Rick Baker, première partie. Les nouveaux maquilleurs: Jennifer Aspinall, William A. Basso Jr, Arnold Gargiulo II, James W. Kagel, Mike Maddi, Tom Lauten, Peter Montagna, Stephen Norrington. **La Chair et le Sang, Le Roi David.** Dossier: **Vampire, Vous Avez dit Vampire?** Entretien avec Tom Holland. **Explorers, Retour vers le Futur, Oz, Un Monde Extraordinaire.** Avant-première: **Godzilla 85, Teen Wolf, My Science Project, Weird Science, Warning Sign.** Portrait: Arnold Schwarzenegger. Série TV: Des agents très spéciaux. Cinéphage: **2072, Les Mercenaires du Futur, La Promise, Solo Pour Deux, Horror, Les Débiles de l'Espace, Amazonia, La Jungle Blanche, Les Envahisseurs sont Parmi Nous.** Dossier: Le Fantastique australien. Le film décrypté: **La Revanche de Frankenstein.** Ciné-fan: Dents et prothèses dentaires.

N° 39: Maquillage: entretien avec Rick Baker, deuxième partie. Cinéphage: **Les Aventures de Buckaroo Banzai, Cocoon, Taram et le Chaudron Magique, Musclor et She-ra, La Dernière Licorne, Santa Claus, Les Goonies.** Box-office 85. Le septième art décrypté. Les Nouveaux maquilleurs: Jacques Gastineau, Tyler Smith, Kevin Yagher. Les films d'Avoriaz 86. **Mort Sur le Gril. Re-Animator:** Entretien avec Stuart Gordon. **La Revanche de Freddy.** Entretien avec le réalisateur Jack Sholder. Avant-première: **Le Docteur et les Assassins, The Stuff, Peur Bleue.** Compte rendu du Deuxième Festival du Super 8. Dossier: Roman Polanski. Spécial cinéastes: Richard Fleischer, Michael Powell. Effets spéciaux: Pub du sage (Yoda) pour le Crédit Mutuel. Dossier: Le Cinéma Fantastique indonésien. Le film décrypté: **Le Masque du Démon.**

N° 40: Maquillage: entretien avec Reiko Kruk et Dominique Colladant. Cinéphage: **Contact Mortel, Le Mystère de la Pyramide, D.A.R.Y.L., Peur Bleue, Dream Lover, Vampire, Vous Avez Dit Vampire?, L'Unique, Kalidor, Black Out, Le Docteur et les Assassins, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, Une Créature de Rêve, La Revanche de Freddy.** Avant-première: **Transylvania 6-500, Once Bitten, Terrovision, Troll, Eliminators.** Dossier **Highlander,** entretien avec Christophe Lambert. **Link, Enemy.** Dossier Hitchcock: les apparitions du Maître dans ses films avec toutes les photos. **Les Oiseaux,** analyse. Les nouveaux maquilleurs: Michel Soubeyrand, David White, Gabe Bartalos. Autopsie du septième art. **Peter Pan.** En vingt-quatrième vitesse: Jean-Pierre Jeunet, cinéaste. Série TV: Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Ciné-fan: les prothèses en latex.

N° 41: Effets spéciaux, **Evil Dead II.** Cinéphage: **Créature, sans Issue, Atomic Cyborg, Le Diamant du Nil, Zone Rouge, Maxie, Highlander.** Dossier « **House** », entretien avec Steve Miner et Sean S. Cunningham. **Nomads, Le dernier survivant, Les Aventuriers de la 4e dimension.** Avant-première: **April Fools Day, Critters.** Dossier et entretien Sergio Martino. La série TV: Alfred Hitchcock Presents. Analyse de **Psychose.** Les nouveaux maquilleurs: Howard Berger, Rick Stratton, Tom Woodruff, Bart Mixon, Benoit Lestang, Mark Shostrom. Ciné-fan: les prothèses en latex. Festival du Rex 1986. L'effet gore, réflexion sur le genre. Vidéo. Mad Mosik.

N° 42: Dossier **From Beyond,** entretien avec le producteur et le distributeur. Cinéphage: **Dakota Harris, Tex et le Seigneur des Abysses, Nex of Kin, La dernière maison sur la gauche, Régime sans pain, After Hours, Murder Rock. L'Invasion vient de Mars:** entretien avec Stan Winston, les effets spéciaux. Dossier **Poltergeist II. Short Circuit, F/X, Psychose III, Future Cop.** Les nouveaux maquilleurs: Scott Coulder, Rick Griffin, Vincent Guastini. Le film décrypté: **Rencontres du troisième type.** Dossier: La préhistoire au cinéma. Ciné-Fan: Fabrication d'un buste. Mad in France.



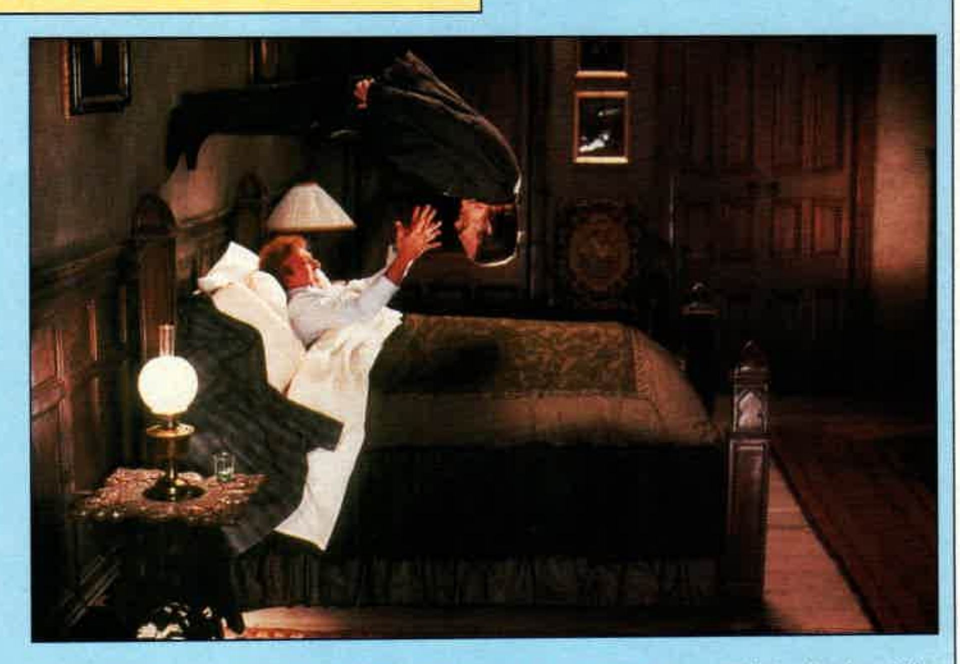
N° 43: Maquillage: entretien avec Chris Walas. Cinéphage: **Short Circuit, Le Métro de la mort, Prisonnière de la vallée des dinosaures, L'Amour sorcier, Week-end de terreur, Au Cœur de la nuit, Le Clan de la caverne des ours, Profession: Génie, L'Invasion vient de Mars, Teen Wolf.** Avant-première: **Labyrinth, The Great Mouse Detective, Flight of the Navigator, Haunted Honeymoon.** Dossier: **Aliens. Salomé, Les yeux sans visage.** Dossier **Critters:** entretien avec Dee Wallace Stone. **Les Aventures de Jack Burton...** Mad in France. Série télé: **Les Mystères de l'Ouest.** Roul Ruiz. Autopsie du 7e art. Dossier: Les extraterrestres à l'écran. Ciné-Fan: Tête et bras mécanique.

DANS LES GRIFFES DU

CINÉPHAGE

leur propre piège scénarique. Chausse-trappes, monstres qui n'en sont pas, quiproquos, ça n'arrête pas du début jusqu'à la fin. Logique que Gene Wilder ait co-écrit l'histoire avec le décorateur du film. **Nuit de noces** est à l'image de ce sombre manoir hanté par une famille qui joue à se faire peur toute la nuit durant. C'est une sorte de labyrinthe un peu lourdingue parsemé d'éclairs de drôlerie.

NUIT DE NOCES CHEZ LES FANTÔMES



Haunted Honeymoon. *USA. 1986. Réal. : Gene Wilder. Prod. : Susan Ruskin. Scén. : Gene Wilder et Terence Marsh. Dir. Phot. : Fred Schuler. Mus. : John Morris. Mont. : Christopher Greenbury. SPFX : John Stears. Int. : Gene Wilder (Lary Abbott), Gilda Radner (Vickie Pearle), Dom DeLuise (Tante Kate), Jonathan Pryce (Charles), Bryan Pringle (Pfister), Peter Vaughan (Francis), Eve Ferret (Sylvia), etc... Dist. : 20th Century Fox. Sortie Paris le 24 septembre 1986.*

Nuit de noces chez les fantômes est une comédie fantastique. Un genre qui depuis quelques années a tendance à phagocyter l'ensemble du cinéma fantastique. En effet, aujourd'hui, les films d'épouvante ne font plus vraiment peur, ils prêtent plutôt à rire. On n'y croit pas, personne n'y croit, pas plus les réalisateurs ou les producteurs que le public. Alors, les parodies vont bon train.

La cible de Gene Wilder, ici, c'est la belle époque de l'horreur et du mystère à l'américaine des années 30 et 40. A moins que le film soit un hommage aux parodies du milieu des années 40, quand ce type de cinéma commençait à donner des signes d'essoufflement.

En tout cas, le ton est donné d'emblée : un rideau théâtral s'ouvre sur un imposant manoir anglais noyé par des trombes d'eau tandis que de temps en temps la fureur de l'orage vient troubler l'obscurité. A l'une des fenêtres, une silhouette apparait : une femme, qui s'écroule sur le rebord, un couteau planté dans le dos, après avoir en vain appelé au secours. Sa perruque tombe, c'était donc un homme, et, happée par le souffle du vent, s'envole pour aller se prendre dans une haie environnante. Une main gantée la saisit. Dans l'ombre, une créature presqu'inhumaine pousse un grognement et s'éclipse. Le tonnerre gronde.

En fait, tout ça, c'est un feuilleton radiophonique, dont les vedettes, Larry Abbott et Vickie Pearle ont décidé de se marier. Et là où ça devient drôle, c'est que l'endroit qu'ils ont choisi pour fêter leurs noces, chez la tante de Larry, est un imposant manoir anglais noyé par des trombes d'eau où ils arrivent par un soir d'orage....

Autant le dire, **Nuit de noces chez les fantômes** est un inextricable jeu de miroirs. Et essayer d'en mettre à jour le dispositif serait aussi compliqué et inutile que de poursuivre son propre reflet à la Galerie des Glaces...

Le charme du film de Wilder, c'est ce côté totalement farfelu où on a l'impression que les auteurs eux-mêmes se sont laissés prendre à

Le découpage de Gene Wilder n'est à vrai dire pas très subtil. Le fantôme de l'académie plane sur son ouvrage. Cependant, il y a, entre autres, deux moments hilarants : la scène des jambes, filmée sans fioritures, comme un sketch, et c'est ce qu'il faut. Et celle de l'apparition du monstre sur le mur, au-dessus du lit de Larry Abbott. Là encore, juste les plans qu'il faut, avec la sobriété requise. Avec comme résultat un humour absurde et dévastateur. Sans autre objet que le jeu.

Cette **Nuit de noces chez les fantômes** n'est pas toujours très drôle, mais reconnaissons-le, elle n'est pas triste non plus.

Jean-Michel LONGO

LA LÉGENDE DE LA FORTERESSE DE SOURAM

(Legenda O Suramskoy Kreposti) *URSS. 1985. Prod. : Gruziafilm Studio. Réal. : Sergei Paradjanov et Dodo Abashidzé. Scén. : Vazha Ghigashvili. Dir. Phot. : Yury Klimenko. Mus. : Djansug Kashidze. Int. : Levan Uchanishvili, Zurab Kipshide, Lela Alibegashvili, Dodo Abashidzé, Veriko Andjaparidze, Sofiko Chiaureli... Dur. : 1 h 28. Dist. : Forum. Sortie Paris décembre 1986.*

Evidemment ce n'est pas **Conan, Star Wars** ou **Re-Animator.** Evidemment, le féru gavé de fantastique branché ne prendra pas un pied d'enfer à reluquer du coin de l'œil cette **Forteresse de Souram** dont le metteur en scène, Serguei Paradjanov, avait déjà tâté aux mythologies populaires dans un **Sayat Novar** de fameuse mémoire.

A première vue, **La Forteresse de Souram** s'apparente à un bric-à-brac chargé de symboles, d'énigmes et pris de fièvreux coups de délire. Paradjanov refuse de situer historiquement son film. Sur une digue bétonnée, des cavaliers dialoguent face à des pétroliers. Paradjanov repousse l'étiquette de film épique façon **Les Chevaliers Teutoniques.** Le comble du spectaculaire : un soldat s'écroule, une flèche entre les homoplates. C'est bien peu pour évoquer de grandes batailles. Le fantastique : un enfant se transforme en agneau, une fausse voyante prédit réellement l'avenir... mais cela ne catalogue pas vraiment le film. Un film qui dévoile en permanence son essence cinématographique. Détails anachroniques, regards appuyés des personnages vers la caméra, miroirs tournés vers l'équipe technique mais trop instable pour pouvoir l'apercevoir, tombée du jour sur ordre d'un acteur (un effet de solarisation)... Déconcertant. Et irritant puisque le cinéaste choisit un découpage syncopé, les faux raccords (y compris dans la lumière). Les scènes se succèdent sans logique immédiate. Ce ne sont que les éléments d'un puzzle qui se mettra en place lors du dénouement. L'extrême théatralité de chaque séquence concourt à l'instabilité. L'objectif cadre des acteurs figés, déclamant, et ne se permet que de rares mouvements horizontaux. Le découpage du film en minuscules et innombrables chapitres annoncés par des cartons renvoie à des levers de rideau, à des changements de décors effectués en coulisse. Mais trop dense pour n'être que du théâtre filmé, **la Forteresse de Souram** se permet d'employer un procédé aussi peu scénique que le grand angulaire, ce qui complique le jeu, instaure une impression de brouillage intellectuel. Souvent cacophonique, tenté par le surréalisme mais ne s'y tenant jamais, **La légende de la Forteresse de Souram** complique les pistes qui mènent à sa signification. Sens que l'on peut restreindre à une contestation politique sous-jacente, inhabituelle pour une productrice soviétique.

Marc TOULLEC

AMERICA 3000

*(America 3000), ex **Thunder Warriors**, ex **Thunder Women**. USA/Israël. 1985. Prod. : Cannon. Réal. : David Engelbach. Scén. : David Engelbach. Dir. Phot. : David Gurfinkel. Mus. : Tony Berg. Mont. : Alain Jakubowicz. Int. : Chuck Wagner, Laurene Landon, William Wallace, Victoria Barrett, Camilla Sparv... Dur. : 1 h 30. Dist. : Cannon France/UGC. Sortie Paris le 3 décembre 1986.*

Quand la Cannon se lance dans la zone Z, cela donne **America 3000**, une espèce de machin-chose futuriste et atrocement misogyne. Ça y est, on l'a enfin éclatée notre terre et les survivants à l'holocauste sont des survivantes. Toutes blondes, bien proportionnées, bardées de jolis haillons qui n'ont pas à pâlir d'une comparaison avec les bikinis préhistoriques de **Un Million d'années avant Jésus-Christ.** Malheureusement, les mâles ne sont guère en état d'apprécier la plastique de ces guerrières. Ce sont des barbus crottés, niais, passablement cons, qu'on croirait voir débouler de l'âge de la Pierre. Et bien sûr, nos farouches donzelles les ont réduits à l'esclavage, responsables qu'ils sont de l'état lamentable dans lequel se trouve le monde. Tout ceci ne vous rappelle rien ? Visiblement, David Engelbach (premier assistant de Spielberg sur **Jaws**) s'est largement inspiré de **La Planète des Singes.** Remplacez babouins par femmes et vous obtenez un scénario jumeau qui, en prenant quelques raccourcis, atterrit en plein dénouement du dernier épisode de la série (**La Conquête...**). Comme dans l'immense film de Franklin J. Shaffner, il y a une société qui a régressé jusqu'à atteindre un simili de moyen-âge où une élite domine un sous-peuple, également quelque part sous terre les restes du vingtième siècle. Mais plus encore que **La Planète des Singes, America 3000** évoque un péplum cochon commis par ce brave Terence Young en 1970, **Les Amazones.** C'est aussi ringard, aussi misogyne, moins érotique quand même (ici, l'érectomètre ne titille qu'à peine sur quelques cuisses avantageuses) et truffés de coïncidences : l'inévitable rivalité entre les deux guerrières promises au trône, happy-end dans lequel homme et femme retrouvent un équilibre naturel... Enfin, disons que bobonne retourne aux cuisines tandis que le mac s'en va guerroyer. Pas progressiste cette vision des choses ? **America 3000** a l'esprit beauf au possible et ce n'est pas le ton parfois ouvertement loufoque qui change quoi que ce soit. Et, toujours chaussé de ses gros sabots, David Engelbach ne brode pas dans la lingerie fine. Il s'est même surpassé avec le « personnage » de Aaargh (!), une espèce de yéti-mutant-pétomane suivi en permanence par un essaim de mouches et qui a le bon goût de s'asperger l'arrière-train d'un déodorant. Voilà pour la finesse du produit. Mais le metteur en scène verse dans le parodique uniquement quand ça l'arrange, dès qu'il y a risque de sombrer dans le ridicule, et comme ces risques couvrent la moitié du métrage ! Quand **America 3000** n'étale pas sa débilité, il demeure très agréable avec des combats bien réglés, des chevauchées d'amazones bien troussées (les chevauchées par les amazones !) et Laurene Landon, toujours blonde, toujours mignonne à croquer, toujours aussi mauvaise comédienne. Très consommable au treizième degré.

Marc TOULLEC



ney ont pu fabriquer cette petite bombe sur pellicule. A croire que les animateurs avaient des bâtons de dynamite à la place de leurs crayons à dessin...

Basil, détective privé est un modèle de film d'aventure. Le scénario est d'une pureté admirable : le nœud de l'intrigue est mis en place sans perdre de temps, les personnages sont présentés quand il faut et leurs caractères sont définis comme il faut, l'action rebondit sans donner dans la surenchère, le tempo ne faiblit jamais, la structure cultive un mouvement crescendo sans failles, l'entretient avec une mise en parallèle trépidante, et l'amène à son terme avec un final en forme de feu d'artifice. De poursuite en retournement de situation, les dernières minutes (avant l'apaisement de la conclusion) n'en finissent pas de nous faire vibrer.

Ce n'est pas tout : comme pour ajouter au dynamisme de l'histoire, le film est abordé sur le ton de la comédie, sur le mode du burlesque parfois. Ici, pas de personnages fades ou effacés, pas de héros sans peur et sans reproche, pas de jeune vierge effarouchée : Basil est un petit prétentieux plutôt trouillard, et ça nous fait bien rire. Olivia a le chic pour mettre son nez où il faut pas, mais il faut reconnaître qu'elle n'a pas froid aux yeux. Dawson s'évertue comme il peut à suivre les autres, mais il est un peu dépassé par les événements. Et puis il y a le méchant, un chef-d'œuvre de truculence dont les one-man-shows mégalomanes sont des perles rares. Et tout ce petit monde de s'agiter dans tous les sens au rythme de la musique de Henry Mancini.

Basil, détective privé, c'est un mélange détonnant à base de gags et de frissons, avec une morale de conte de fées. Histoire pour gamins, mais sans une once d'infantillisme, c'est également une mise en scène discrète et pleine d'idées. Où l'utilisation du hors-champ équilibre les effets visuels.

Un film en droite ligne du cinéma muet : tout est espace, visuel ou sonore, et de toute évidence, les réalisateurs ont su à merveille introduire dans cet espace, un désordre ordonné. Images et sons s'entrechoquent et il n'est question de rien d'autre. Les dialogues n'ont aucune importance dans leur contenu ; ce sont des bruits, des bruitages, des intonations, des débits accélérés ou ralentis... Les éléments de l'histoire passent uniquement par la gestuelle, par les regards (celui du méchant est fuyant, celui du gentil est franc), par des cris de joie ou de peur. Le cinéma a besoin de ça et de rien d'autre.

Quand on y réfléchit, on se rend compte que **Basil, détective privé** est très, très proche des séries B made in USA de la belle époque. Pas de fioritures, pas d'ambition en apparence, une façon de filmer nerveuse et brute. Et on est tout étonné de retrouver cet esprit, ce souffle dans le dernier Disney. Vraiment, on n'en revient pas mais on y retournerait volontiers.

Jean-Michel LONGO

BASIL, DÉTECTIVE PRIVÉ

*The Great Mouse Detective. USA. 1986. Prod. : Burny Mattinson. Réal. : John Musker, Ron Clements, Dave Michener, Burny Mattinson. Mus. : Henry Mancini. Scén. : Pete Yougn, Vance Gerry, Steve Hulett, Ron Clements, John Musker, Bruce M. Morris, Matthew O'Callaghan, Burny Mattinson, Dave Michener, Melvin Shaw, d'après le livre de Eve Titus, **Basil of Baker Street**. Dir. art. : Guy Vasilovich. Avec les voix de : Vincent Price (professeur Ratigan), Barrie Ingham (Basil), Val Bettin (Dawson), Susanne Pollatschek (Olivia), etc... Dist. : Walt Disney. Durée : 1 h 17. Sortie nationale le 26 novembre 1986.*

Séquence prégénérique : un paisible fabricant de jouets, Flaversham, est enlevé sous les yeux de sa fille Olivia par on ne sait trop qui.

Plus tard... le docteur Dawson, fraîchement débarqué à Londres, rencontre par hasard la petite Olivia, en route pour louer les services de Basil, le détective le plus renommé d'Angleterre. il la guide jusqu'à lui. Mais Basil dédaigne cette mission peu intéressante ; il a autre chose à faire. Et voilà qu'il apprend que l'auteur de l'enlèvement du père d'Olivia n'est autre que son ennemi juré, l'infâme professeur Ratigan.

Et c'est parti, sur les chapeaux de roues, pour ne plus s'arrêter avant le mot « fin ». Le film est court, même pas 1 heure 20, et c'est 1 heure 20 menées à un train d'enfer, et le plaisir du cinéma comme on ne l'avait guère connu depuis pas mal d'années. On se demande par quelle alchimie les employés de l'usine Dis-

HEROS BOYS

(The Zero Boys) USA, 1985. Prod : Nico Mastorakis/Omega Pictures. Réal. : Nico Mastorakis. Scén. : Nico Mastorakis et Fred C. Perry. Dir. Phot. : Steve Shaw. Mus. : Stanley Myers. Int. : Daniel Hirsch, Kelli Maroney, Joe Phelaw, Jared Moses, Nicole Rio, Tom Shell, Crystal Carson... Durée : 1 h 30 mn. Distr. : Eurodis International. Sortie Paris fin novembre 1986.

Un survival. Autrement dit un psycho-killer bucolique, champêtre. Clichés de rigueur : action nocturne, agresseur in-



visible, tempête, isolement... Le tueur frappe soft, les nanas hurlent hard. A force de cultiver le poncif, Mastorakis a semble-t-il oublié son scénario. L'histoire ne vise qu'à décimer ses protagonistes sur une heure trente, un groupe de jeunes à qui un plouc frappadingue apprendra à vivre dangereusement. Enfin, vous connaissez le refrain et, comme moi, vous en avez vaiment ras le bol. D'autant plus marre que les atrocités ici exposées vaudront à **Heros Boys** le « visible par tous » de Télé Poche. Si c'est pas malheureux ça, un film d'horreur sans horreur ! Chez les émules d'Hitchock (ou chez le maître himself), on appellerait ça de la suggestion. Chez Mastorakis, cela se nomme frustration. Si les cervelles répandues hors-champs vous chantent. Mais le plus con dans **Heros Boys**, ce n'est pas un script crétinoïde, ses acteurs niais bavant des dialogues plus nuls qu'eux, c'est l'étonnante adresse du metteur en scène, qui, au lieu d'utiliser son savoir-faire sur des scénarios plus originaux, le gaspille. Qu'on se remémore le long travelling final qui, partant de la surface d'un lac, se fige dans les branches d'un arbre où se dissimule un nouveau maboul Mastorakis, capable de virtuosité et parfois d'une élégance certaine, sait cadrer, opte souvent pour l'image efficace. Efficace et classique (conventionnel diront les esprits chagins). Aidé par un chef opérateur épris de clartés bleutées, il utilise au mieux les éléments que sont la nuit, le vent, la végétation. Il y a toujours quelque chose de fort, d'effrayant, de fascinant dans l'image d'une créature à sang chaud et roploplos égarés dans les ténèbres, terrifiée et menacée des pires sévices. Dommage que la créature en question soit souvent aussi attachante que la ménagère qui vous propose d'échanger votre baril de super lessive contre deux barils de gros ordinaire.

Marc TOULLEC

KORAL LE JUSTICIER

The Devil's Sword. *Indonésie. 1984. Prod. : Rapi Films. Réal. : Ratno Timoer. Scén. : Iman Tantowi. Dir. Phot. : Herman Susilo. Mus. : Gatat Sudarto. SPFX : El Badrun. Int. : Barry Prima, Gudhy Sintana, Enny Christana, Rita Zahara, Kandar Singo. Dur. : 1 h 33 Dist. : Sami Films. Sortie Paris le 1ᵉʳ octobre 1986.*
Édité chez Punch vidéo sous le titre ***Le Justicier contre la Reine des crocodiles.***

Dépaysement assuré. Une boule de feu venue du ciel forge une épée qui assurera à son possesseur une totale invincibilité. Le bon Mambala (devenu Koral sur les affiches) contrariera les ambitions d'une reine, cruelle beauté centenaire. Souveraine d'un royaume souterrain habité d'hommes crocodiles. Cela pourrait être un simili d'heroic-fantasy ; il n'en est rien. Les premières minutes donnent une idée assez juste des délires à venir : un guerrier extermine à lui seul toute la population masculine d'un village. Après c'est carrément loufoque, très bande-dessinée et très kitsch. Des hommes-crocodiles surgissent de terre et le festin commence. Mambala rencontre un cyclope, la mort en personne lors de la traversée d'un fleuve bouillonnant (le Styx ?). Il y a encore une sorcière qui, coupée en deux au niveau de la ceinture, se recolle instantanément, un mercenaire armé d'une machine à décerveler... Tout cela est aussi très violent. Les combats, souvent homériques, ne se privent pas de têtes tranchées, de jets de sang et sont aussi irréalistes que possible. Lutte à un contre vingt, bonds de plusieurs dizaines de mètres dans les airs... dans le genre délirant, **Koral** fait très fort. Dans le genre ringard aussi mais ce n'est pas sans charme, ni même d'une certaine poésie candide. Irrésistible cette grotte de carton pâte, ces donzelles grassouillettes et pudiques pour le recto, ces mecs arborant de grands slips dorés, cette scène de débauche digne de «l'île aux enfants ».
Il faut posséder un certain amour du second degré involontaire pour avaler la pillule sans ricaner. La mise en scène n'est toutefois pas celle d'un incapable et les effets spéciaux témoignent de beaucoup d'habileté même s'ils restent artisanaux. Enfin quoique les costumes des hommes-crocodiles soient assez mal ajustés et pleins de plis disgrâcieux. Idéal pour une bonne partie de rigolade. Mais ce fantastique résolument populaire, folklorique, mérite au moins la curiosité des amateurs du genre. Alors entre **Aliens** et une série B italienne...

Marc TOULLEC

CAP SUR LES ÉTOILES

(Space Camp) *USA. 1986. Prod. : Patrick Bailley et Walter Goblenz. Réal. : Harry Winer. Scén. : Ray Quiroz. Dir. Phot. : William A. Fraker. Mus. : John Williams. SPFX : Jo Day, Bob Johnston, Karl Nygren, Jerry Hart. Int. : Lea Thomson (Kathryn), Tate Donovan (Kevin), Kelly Preston (Tish), Larry B. Scott (Rudy), Kate Capshaw (Andie), Tom Skerritt (Zach), Barry Primus, Terry O'Quinn... Dur. : 1 h 48. Dist. : Gaumont. Sortie Paris le 12 novembre 1986.*

Pour un peu, et si on se fie à la première demi-heure, **Cap sur les Étoiles** serait à la science-fiction ce que **Police Academy** est au polar. Mais cela ne vaut pas « les cochons dans l'espace » du Muppet Show, ni même l'album d'Hergé « Objectif Lune ». Le film débute par la présentation des cornichons de service et étale leurs motivations. Le Black désire ouvrir le premier fast food du cosmos, le gosse espère rencontrer Luke Skywalker et Darth Vader, la foldingue envisage une rencontre avec des êtres carburant autrement qu'avec «de l'oxygène et du gaz carbonique » (réplique : « il y en a dans mon école ! »)... L'héroïne veut se prouver des capacités à piloter une navette spatiale tandis que la grande gueule de la bande, désinvolte au début, se découvrira l'étoffe des héros. L'étoffe des ringards, ouais. Le film a pour but de cirer les groles de la NASA. Bien puisque ses responsables ont collaboré étroitement avec la production et veillé à l'authenticité de l'ensemble. Ils ont même livré des maquettes de leur détecteur de vase favori, une salle de contrôle et plein de matériel. Le lecteur de « Air & Cosmos » appréciera mais l'amateur de S.-F. cherche son bonheur du côté des délires technologiques de **Star Wars**. N'empêche que les effets spéciaux sont tellement nases que la volonté de véracité en prend un sacré coup. transparences repérables, mattes tremblotantes, miniatures trop rigides, cosmos de papier peint... « Je ne sais pas qui a fait les trucages mais j'ai été impressionné par la qualité de

ceux-ci » fayotte Patrick Baudry pour les besoins du press-book. Si c'est ça l'aventure spatiale... A vrai dire, on se fout éperdument du carcan scientifique tellement l'élément de départ est débile. Le gentil robot Junx, en connivence avec l'ordinateur de la NASA, s'arrange pour qu'un test de décollage de la navette se transforme en réel départ pour l'espace. Le drôle aura ainsi réalisé le souhait de Max, son ami. A pouffer de rire. La suite est à l'avenant. Les teen-agers dans l'espace s'en sortiront grâce au culot d'un scénariste qui s'est souvenu du schéma des films catastrophe. Et de Spielberg au point que les producteurs ont embauché John Williams pour la musique, William A. Fraker pour la photo (il fut l'un des chep-op de **Rencontres du Troisième Type**) et bien sûr Kate Capshaw (**Indiana Jones et le Temple Maudit**). Le premier plan montre une petite fille observant le ciel parcouru d'étoiles filantes. Clin d'œil ou plagiat ? Qu'importe : c'est le seul instant acceptable du film. Une suggestion aux spectateurs mécontents de s'être laissés embarquer dans cette navette : bonder la soute de Columbia de toutes les copies de **Cap sur les Étoiles** puis les larguer dans le vide.

Marc TOULLEC

RATBOY

USA. 1986. Réal. : Sondra Locke. Prod. : Fritz Manes. Sc. : Bob Thompson. Ph. : Bruce Surtees. Mont. : Joel Cox. Déc. : Edward Carfagno. Maqu. : Rick Baker. Mus. : Lennie Niehaus. Int. : Sondra Locke (Nikki Morrison), Robert Townsend (Manny), Christopher Hewett (Acting Coach), Larry Hankin (Jewell), Sidney Lassick (Dial-A-Prayer), Gerrit Graham (Billy Morrison), Sharon Baird (Ratboy). Durée : 1 h 50. Dist. : Warner. Sortie : 7.11.86.

A priori et avec un titre pareil, on pouvait s'attendre pour cette première réalisation de Sondra Locke (Mme Estwood) à une chronique sensible et poignante dans la lignée d'**Éléphant Man**. L'ambition et les difficultés d'une telle entreprise, sans compter les risques de plagiat, ne sont sans doute pas les critères qui ont déterminé S. Locke à opter pour une approche différente. Différence fondamentale dans la nature même du personnage : le garçon-rat en question va demeurer tout le long du film comme un mystère inexpliqué de la nature et son existence doit être acceptée d'emblée sans se poser de questions sur ses origines. Tout le contraire des « Vedettes » pitoyables du **Elephant Man** de David Lynch et du **Mask** de Peter Bogdanovitch, déshérités physiques dont la difformité constituait le centre même du sujet ; leur laideur et leurs rapports rendus de ce fait difficiles avec le reste du monde constituant la problématique de ces deux chefs-d'œuvres. Le ratboy du film de Sondra Locke est lui aussi un être monstrueux (comment qualifier autrement un homme à tête de rat ?) et au cœur tendre, mais ne provoque pas la peur ni la répulsion, ses traits étant ceux, harmonieux et assez comiques, d'un fort beau rongeur ! Ceux qui le découvrent sont tout de suite séduits par l'aspect sensationnel de la créature mais aussi, et par voie de conséquence, par les profits que leur trouvaille peut rapporter. Le traitement finement psychologique d'**Elephant Man** ou de **Mask** fait donc place ici à un fait divers mouvementé prenant les tournures d'un conte de fées moderne et **Ratboy** se trouve ainsi forcément à la croisée de ces autres films dans lesquels un mignon extraterrestre **(E.T.)**, un gamin artificiel et surdoué **(D.A.R.Y.L)** ou un robot mutant et pacifique **(Short Circuit)** sont pourchassés par les vilains militaires et les odieux savants disséqueurs. Sauf que **Ratboy** n'intéresse pas encore les biologistes et les gradés mais la structure du récit, avec la découverte de l'intéressé, son recueillement, sa fuite, sa capture et toutes les péripéties qui s'ensuivent, reste très semblable. Mais là, ce sont ceux qui l'ont découvert qui veulent immédiatement en tirer profit. D'abord les deux clochards qui le séquestrent dans leur cabane et le marchandent à Nikki (S. Locke), étalagiste au chômage (!) qui voit là un excellent phénomène à vendre aux chaines de TV. Des producteurs « intéressés » en soirées publiques (s'il était super d'avoir le look-garou pour le héros de **Teen Wolf**, jouer les rats superstar n'est pas aussi aisé !). Ratboy (de son vrai prénom Eugène) tombe dans les mains d'un petit malfrat qui veut en tirer rançon. Nul n'est épargné dans **Ratboy** et se trouve dénoncée lourdement par son actrice-metteuse en scène l'exploitation de la différence à des fins bassement lucratives. Mais bon, çà on le sait depuis que le monde existe et on aurait préféré que soient développés l'aspect « conte de fées » et la teneur fantastique du sujet. Donner le statut d'ête humain à un animal est chose courante (dessins animés), le contraire l'est infiniment moins et **Ratboy** qui est même une des très rares tentatives du genre, n'exploite absolument pas ce filon. Sondra Locke a préféré appliquer des recettes connues et même lorsqu'elle essaie de nous émouvoir, l'émotion a bien du mal à nous saisir. Derrière le magnifique maquillage confectionné par Rick Baker, la personnalité de Eugene, le garçon au faciès murin mais à l'esprit trop humain, ne nous est pas assez révélée, et l'extrême lourdeur de la mise en scène n'arrange pas les choses. Ne nous reste plus qu'à attendre l'échelon supérieur dans la fusion cinématographique de l'homme et de l'animal, puisqu'on annonce maintenant en projet un certain **Pigman**. L'identification du spectateur risque d'être bien plus facile...

Denis TREHIN



ATLANTIS INTERCEPTORS



I Predatori di Atlandide. Italie. 1984. Prod. : Regency productions. Réal. : Ruggero Deodato. Scé. : Vincenzo Mannino et Dardano Sacchetti. Dir. Phot. : Roberto d'Ettore Piazzola. Mus. : Guido et Maurizio de Angelis. Mont. : Vincenzo Tomassi. Int. : Christopher Connelly, Gioia Maria Scola, Tony King, George Hilton, Giancarlo Prete, Mike Miller, Ivan Rassimov... Dur. : 1 h 35. Dist. : Visa Films. Sortie Paris le 15 octobre 1986.

Drôle de mixture. Mythe de l'Atlantide plus faune punk à la **Mad Max.** Il n'y a que les italiens pour oser de tels mariages. Mais le résultat de l'union, tout bâtard qu'il est, se porte plutôt bien. Pour une fois, les producteurs n'ont pas trop lésiné sur les moyens. OK, ça ne croule pas sous les dollars et les effets spéciaux sophistiqués mais la figuration ne se limite pas à une douzaine d'ahuris et les décors visités ne sont pas la banlieue napolitaine. Après le triste **Final Executor,** cela redore quelque peu le blason flétri du bis. Maître d'œuvre de ce gentil produit destiné à grapiller une partie du public de **Mad Max 2,** Ruggero Deodato. Monsieur Cannibal recyclé depuis dans le survival **(Body Count)** et l'heroic-fantasy **(The Barbarians Brothers).** Les genres changent et la cruauté demeure. Un fil tendu en travers d'une route décapite un motard (joli ralenti), pluis de cadavres... Néanmoins, le spectacle évite tout débordement malsain. Deodato cherche à soutenir un bon rythme plutôt qu'à aligner les atrocités craignos. Une mort bien saignante de-ci de-là ne souille pas trop l'aspect relativement clean du film. Un film par ailleurs impeccablement ficelé. Bonnes cascades (avec particulièrement un beau vol plané), montage percutant lors des scènes d'action... Et quelques jolis moments lorsque nos héros parcourent un village désert et découvrent un pendu heurtant régulièrement un juke-box qui fonctionne par à-coup. A déplorer quand même des maquettes foireuses et une Atlantide bien peu convaincante. Dans le genre science-fiction de toc, cela risque fort de faire merveille ; l'apparition d'Antinéa est à l'avenant. Kitsch. Enfin bon, faut quand même pas demander aux dits ringards ritals de verser dans le perfectionnisme, de faire du tout bon... Malgré ses scories, **Atlantis Interceptors** ne perd pas trop de planches sur les 90 minutes réglementaires. En bref c'est plaisant. Rien de plus, rien de moins.

Marc TOULLEC

FARENHEIT 451

***Farenheit 451.** France. 1966. Réal. : François Truffaut. Prod. : Lewis M. Allen/Vineyard Films Ltd pour Universal. Scén. : François Truffaut, Jean-Louis Richard, d'après le roman de Ray Bradbury. Mus. : Bernard Herrmann. Dir. Phot. : Nicholas Roeg. Mont. : Thom Noble. Int. : Oskar Werner (Montag), Julie Christie (Clarisse, Linda), Cyril Cusack (le capitaine), Anton Diffing (Fabian), Jeremy Spencer (L'homme à la pomme), Bee Duffell (la vieille dame). Dist. : Action. Durée : 1 h 52. Sortie Paris le 8 octobre 1986.*

En d'autres temps, en d'autres lieux... Une socitété où les livres sont interdits, où les textes sont bannis. Lorsqu'on en trouve, ils sont brûlés, et ceux qui les cachent sont arrêtés. Montag est un des pompiers chargés de cette triste besogne. Il fait consciencieusement son travail. Jusqu'au jour où, dans le métro aérien qui l'amène chaque jour à sa caserne, il rencontre une jeune femme.

Un grain de sable parmi d'autres dans la mécanique froide de ce monde du bonheur artificiel. Et Montag va se mettre à douter. Il va se mettre à vivre. Il va se mettre à lire...

Farenheit 451 est un des films les plus curieux de son auteur : vraisemblablement produit par les Etats-Unis, tourné en grande-Bretagne, sur un sujet de science-fiction... Pourtant, on y trouve sans difficulté (au contraire) les thèmes et obsessions qui ont jalonné l'œuvre de Truffaut ; entre autres, l'amour des livres, bien sûr, mais également les relations homme-femme, les problèmes de couple. Car **Farenheit 451,** d'une certaine façon, c'est l'histoire d'une déchirure lente et insidieuse, celle de Montag et sa femme Linda. Où l'on voit que tout ça est affaire de malentendus, d'incompréhension, en résumé de manque de communication.

Communication, c'est le mot-clé autour duquel s'articule le propos du film. dans l'univers que nous décrit Truffaut (imaginaire en 1966, mais moins imaginaire aujourd'hui), les moyens de communiquer sont standardisés, à sens unique. Ils sont réduits à quelques émissions-jeux stupides diffusées à longueur de journée sur écran géant. Le comportement des gens est à l'image (vidéo) de ces médias aseptisés. La parole est subversive, et l'écrit encore plus, puisque c'est la survie de la parole à travers le temps.

Indiscutablement, François Truffaut réussit à dépeindre un univers monotone, d'où l'on sent la vie s'échapper petit à petit. A travers la mélancolie d'une lumière automnale et d'une science-fiction qui mélange kitsch et futurisme. Il y a peu d'émotions fortes dans **Farenheit 451,** juste une tristesse résignée. Le jeu d'Oskar Werner pour le personnage de Montag est passif. Sa rebellion finale, c'est comme s'il émergeait progressivement d'un rêve, ou plutôt d'un sommeil profond. Alors que sa femme refuse d'ouvrir les yeux, et reste plongée dans cette léthargie artificielle.

Pourtant, si l'ambiance du film est neutre, la mise en scène quant à elle ne l'est pas. Jamais me semble-t-il François Truffaut n'aura été aussi proche d'Alfred Hitchcock : le découpage de **Farenheit 451** est quasiment réduit à ce que Brian de Palma décrit comme l'élément de base de la forme cinématographique : Le « Point of view shot » ; on montre un personnage dans un plan ; puis ce qu'il voit dans le plan suivant, un plan subjectif en quelque sorte. Dans le cas du film de Truffaut, alliée à une absence quasi totale d'émotions, cette figure formelle d'identification renforce l'atmosphère désincarnée qui règne du début jusqu'à la fin.

Vraiment, **Farenheit 451** a un rythme qui n'appartient qu'à lui. Celui du combat contre la mort lente.

Jean-Michel LONGO

FANTASIA

USA. 1940. Production supervision : Ben Sharpsteen. Prod. : Walt Disney Production. Scén. : Joe Grant et Dick Huerner. Nouvel enregistrement stéréo dirigé par Irwin Kostal, d'après la bande originale de Léopold Stokowski. Direction musicale : Edward H. Plumb. Dist. : Walt Disney. Durée : 1 h 54. Sortie Paris le 1er octobre 1986.



Fantasia est quand même un drôle de film. On se demande ce qui a bien pu passer dans la tête de Walt Disney pour vouloir réaliser un truc pareil. Parce que mettre bout à bout des morceaux de musique classique, et

coller dessus des images en dessin animé, c'est vraiment une idée hors du commun.
On a l'impression que ça a été le seul moment de fantaisie dans l'existence de l'imperturbable et rigoureux monsieur Disney. La seule fois où il s'est laissé aller à une sorte de plaisir du dérèglement, de bouffée de folie inhabituelle chez lui. Ça fait de **Fantasia** un film résolument à part dans la trajectoire de ce producteur-réalisateur. un film touffu, désordonné, parfois drôle, parfois soporifique, parfois émouvant.
Donc, le concept de base, c'était de voir ce qu'inspiraient aux dessinateurs et animateurs du studio quelques extraits musicaux. A l'arrivée, il y a un peu de tout : des séquences purement graphiques, parfois presque abstraites, des segments plus narratifs, et en tout cas figuratifs, sous forme ou non de ballets. Le plus rigolo, c'est le choix curieux d'introduire Mickey dans une des scènes, alors que de toute évidence la célébrissime souris (à la voix française tellement agaçante qu'on a sans arrêt envie de lui foutre des baffes) n'a rien à faire là-dedans. Prenons ça pour un gag au second degré, même si Walt Disney n'a jamais été du genre à travailler dans ce registre. N'oublions pas que **Fantasia,** c'est l'exception.
Ceci dit, la vision de ce film nous démontre une chose : que lorsque Disney s'écarte de ses propres sentiers battus, il a tôt fait de s'égarer. Finalement, dans **Fantasia,** les meilleurs moments sont ceux où Disney fait du Disney. Quand il essaie d'abandonner ses petites histoires gentillettes d'animaux, avec anthropomorphisme simpliste, pudibonderie et compagnie, c'est l'ennui. Il ne sait rien faire d'autre, si bien que lorsqu'il esquisse un timide regard vers d'autres horizons (que ce soit le délire de Tex Avery, ou des recherches esthétiques proches de la peinture), eh ben, il nous barbe un peu. Certaines minutes de **Fantasia** sont longues, très longues, trop longues.
Et le mieux, c'est quand Disney fait ce qu'on attend de lui, style et esthétique, avec ici le petit plus de pouvoir passer sans transition d'une desciption très délicate de l'Olympe de la mythologie grecque à un ballet complètement bouffon, exécuté par des autruches, des éléphants et des hippopotames.
Il y a tout de même un moment étrange, un peu inhabituel dans **Fantasia :** une courte séquence où l'on nous montre la piste sonore optique utilisée dans le cinéma ; plus précisément, la façon dont elle évolue visuellement selon le son que l'on enregistre. une idée toute simple, filmée en un plan-séquence. De la poésie cinématographique.
Alors, allez donc voir **Fantasia** pour ces quelques secondes d'éternité. Où l'image rejoint le son.

Jean-Michel LONGO

DEMONS

Demoni. *Italie. 1985. Prod. : Dario Argento/DacFilms. Réal. : Lamberto Bava. Scén. : Dario Argento, Lamberto Bava, Dardano Sacchetti, Franco Ferrini. Dir. Phot. : Gianlorenzo Battaglia. Mus. : Claudio Simonetti. SPFX : Sergio Stivaletti, Barbara Morosetti, Sami Habib Ahmed, Rosario Prestopino. Int. : Natasha Hovey, Urbano Barberi, Karl Zinny, Paola Cozzo, Nicoletta Elmi, Fiore Argento... Dur. 1 h 28. Dist. Actium Films. Sortie Paris le 1er octobre 1986.*

La rencontre de **La Rose Pourpre du Caire** et de **Evil Dead.** Des spectateurs prisonniers d'un cinéma vivent ce qui se passe sur l'écran à savoir une prolifération de morts très violentes. Les macchabées deviennent des zombies. Pas très original tout ceci si ce n'est le cadre. Cadre éclairé, cadré, exploité façon Argento. Polychromie baroque, plans tarabiscotés... On sent que l'auteur de **Suspiria** ne s'est pas contenté de produire le film. Sa patte si particulière paraît évidente jusque dans le choix d'actrices aux visages félins. Si l'on ajoute à ça la musique hard d'un ex Goblin (Claudio Simonetti) et la collaboration au niveau du scénario de Franco Perrini **(Phénoména)** et de Dardano Sacchetti **(Le Chat à neuf queues), Démons** s'impose réellement comme une œuvre de Dario Argento. Une œuvre mineure victime d'acteurs médiocres et de dialogues incertains. Mais les promesses d'un bon film d'horreur sont tenues et c'est bien là le principal après tout. Effets-spéciaux et maquillages tiennent convenablement la route. Des dents se déchaussent pour laisser la place à des canines pointues, une femme est scalpée, deux doigts fouillent les orbites d'un aveugle, les pâles de l'hélicoptère tronçonnent un visage... Joliment variés les effets gore. Et aussi bien crades, surtout bien exécutés avec cette complaisance qui caractérise les metteurs en scène italiens. Quelques longueurs cassent le rythme mais l'ensemble n'est vraiment pas ennuyeux. Le final plonge dans le délire le plus complet. Il faut voir le héros (musclé, chemise déchirée : influence Rambo ?) pilotant une moto à l'intérieur du cinéma et taillant le zombie à grands coups de sabre. Spectacle enlevé. S'écrase ensuite un hélicoptère. Quant aux dernières séquences, c'est carrément le **Zombie** de Romero. Les démons ont investi une ville entière ; quelques survivants quittent le pays... **Demons II** devrait embrayer directement là-dessus. Pour l'instant, reste à goûter cette honnête série B ne justifiant en rien les propos insultants qui l'ont accueillie, lesquels tiennent plus du règlement de compte que de la critique cinématographique.

Marc TOULLEC



BOX OFFICE : les canards boiteux

Les jeux sont faits et rien ne va plus. **Howard the Duck** a été conçu pour ratisser large. A la base une b.d. célèbre aux States, le nom de George Lucas à la production, du second degré à en revendre... N'empêche que le film est déficitaire d'une vingtaine de millions de dollars. Pourtant, il avait pris un bel envol le canard. **Labyrinth** perdu dans ses propres dédales fut retiré de l'affiche au bout de deux semaines. Les pertes doivent approcher les quinze briques US. Marasme. La Cannon n'a surement pas amorti **Invaders from Mars** dont la carrière fut brève. Et ce n'est pas le marché français qui améliore les choses : guère plus de 45 000 égarés sur Paris, ce qui est lamentable vu les moyens publicitaires déployés. Enfin, Tobe Hooper renfloue quelque peu les caisses de Menahem Golan avec des résultats fort honorables pour **Texas Chainsaw Massacre Part II**. Sortie en France le 21 janvier (jour des sorties de **The Fly** et **Deadly Friend**, le nouveau Wes Craven). Nous sommes toujours aux States et les gamelles se titrent **Link. The boy who could fly**... Bien heureusement, tout n'est pas noir. **The Fly** fonctionne merveilleusement (32 $ de recettes). **Aliens** casse la baraque (75 $) ; **Stand by Me**, la nouvelle adaptation de Stephen King, petit budget, ramasse le pactole avec 28 $ et ça continue rondement. Avec **Blue Velvet**, David Lynch ne colmate pas les coffres-forts percés de Dino de Laurentiis (le désastre **Dune**) mais son film exploité dans un petit circuit rapporte quelques biftons.

Les bides ricains font parfois de jolies carrières en France. Ou vice-versa. Big succès chez l'Oncle Sam, **Short Circuit** ne fait pas sauter les plombs des salles qui ont pris le risque de le programmer (68 000) tandis que **Jack Burton** s'achemine doucement vers les 200 000 entrées sur Paris. Justice est faite... Enfin, le temps d'un film puisque tout nul qu'il est **Poltergeist II** rameute 90 000 suppôts de Satan en plein été. Une opération du diable ? Non, de la C.I.C. qui avait bien besoin de ça pour compenser les pertes de **Psychose III** (tout juste 30 000) et du triste **Week-end de la terreur** (aux alentours de 25 000). La saison estivale fut rigoureuse. Quelques-unes de ses victimes : **Le Clan de la Caverne des Ours** (32 000), **Le Métro de la Mort** (11 000 seulement à cause d'une affiche bien laide), **Future Cop** (15 000 et c'est vraiment dommage), **Profession : Génie** (30 000)... Il faut voir aussi que l'été sert souvent de repoussoir aux Majors, sortir à moindres risques des films commercialement douteux. Exemple, la Warner-Columbia balance **Teen Wolf** (51 000 tout de même) et **D.A.R.Y.L.** (à peu près le même score), UGC expédie **Dakota Harris** aux tranchés (25 000 poilus)... Faut bien meubler les salles. Alors on le fait sans y croire. Une promotion minimum, une campagne de pub purement routinière, des attachés de presse qui pensent déjà aux mammouths de la rentrée ou pas d'attachés de presse du tout. Le film sort dans l'indifférence générale. Le pire, c'est qu'il ne vaut souvent guère mieux que ce triste sort.

M. T.



MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE 2

VOYAGE AU CENTRE DU TEXAS

Comment présenter le Texas ? Faut-il parler de ces bottes de cow-boy si élégantes et si coûteuses que les porter sans personne alentour pour vous admirer constitue un authentique sacrilège ? De ces autocollants pour parechocs où on vous conseille de les « conserver au froid dans l'obscurité » sans autre précision quant à la nature de l'objet à congeler ? De Géant, de « Dallas », de pétrole, de bétail, des villes à air conditionné bâties autour des autoroutes ? De l'axiome largement répandu selon lequel le Texas est le seul état de l'Union où il est légal de tuer quiconque entre par effraction dans votre propriété ? Que ce soit vrai ou non n'est d'ailleurs pas ce qui nous intéresse. Le Texas est l'état le plus vaste de l'Union, l'État-Vedette que les néons illuminent au plus noir de la nuit, le réceptacle des fantasmes des frontaliers américains. Un endroit où les hommes sont restés des hommes et où les femmes remportent concours de beauté sur concours de beauté (ne riez pas, parmi ces Texanes aux longues jambes se trouvent les semblables de Farrah Fawcett et du mannequin Jerri Hall). Un lieu où les chemins poussiéreux qui ne mènent nulle part autorisent tout. Sans oublier les familles cannibales qui assassinent comme à l'abattoir les voyageurs de passage avant de les découper en tranches pour les auberges de campagne.

Ed Gein, l'anthropophage dont les exploits inspirèrent Tobe Hooper (Psychose et Deranged de Bob Clark se sont aussi inspirés directement de ses méfaits), n'était même pas du Texas. Il naquit, vécut et mourut (en 1984, après avoir passé vingt-cinq ans dans un asile psychiatrique) dans le Wisconsin, un état sans le moindre éclat. Mais il aurait dû être d'origine texane. En 1973, Massacre à la tronçonneuse ne coûta que cent quarante mille misérables petits dollars. Il décrivait l'horreur de l'abattage en série : viandes putréfiées sous le soleil du Texas confinées dans des chambres, effets spéciaux réduits au strict minimum permettant à Teri McMinn (Pam) de souffrir pratiquement autant que si elle avait vraiment été suspendue à un croc de boucher, et à Marilyn Burns (Sally) d'exhiber de véritables plaies et contusions ; quant à Gunnar Hansen (Leatherface), il devait porter son écœurant costume à longueur de journée, dégageant une telle puanteur que personne ne voulait s'approcher de lui. Le résultat fut tout bonnement suffocant, une description outrée de croque-mitaines auxquels il était impossible d'échapper, le tout sur fond de paysage serein et ensoleillé où les seuls bruits (exceptés ceux des voitures passant dans le coin) étaient les atrocités quotidiennes commentées par la radio et les hurlements de douleur des infortunées victimes prisonnières du « Texas profond où personne ne peut vous entendre crier », Hooper avait eu l'intention, comme il le déclara à la presse, d'en donner pour leur argent aux spectateurs : « Au lieu de proposer vingt pour cent de terreur et quatre-vingt pour cent de bavardages, j'ai choisi d'inverser cette proposition ». Et c'est bien ce qu'il fit, au grand étonnement de la critique, qui le crouvrit d'éloges. Sa chronique des « crimes les plus pervers et les

plus sauvages commis en Amérique » a conservé son effrayant impact, cela malgré l'apparition de psychopathes en goguette à l'agressivité de plus en plus sanguinaire (il se peut bien qu'ils doivent leur existence à Massacre à la Tronçonneuse, même si l'hémorragie actuelle découle clairement de Vendredi 13), et son nom est pratiquement devenu une référence pour toute une génération de jeunes réalisateurs ; des centaines de milliers de spectateurs le connaissent sans même avoir vu le film, et il est probable qu'ils ne le verront jamais. C'est le road-movie qui mène tout droit en enfer, là où Saturne tourne à l'envers et où l'univers n'est que chaos.
Et maintenant, attachez vos ceintures. Massacres à la Tronçonneuse n°2 ne cherche pas à modifier la formule. La tribu cannibale est de retour, plus unie que jamais, et toujours dévouée à l'entreprise familiale – la viande. Elle a déménagé, quittant la station d'essence délabrée pour un luxueux restoroute où le chili est particulièrement délectable. Il y a dans Massacre à la Tronçonneuse n°2 un degré de finition qui manquait au premier épisode. Grâce aux bons soins de Tom Savini, les effets spéciaux sont à la pointe du réalisme sanglant –marteau enfoncé dans une tête, membres arrachés, corps dépecés (au point que l'un d'eux ne ressemble plus du tout à un cadavre), nouveau masque pour Leatherface, calottes crâniennes découpées et diverses mutilations au goût du jour. La mise en scène de Hooper est limpide et maîtrisée, la photo brillante et contrastée, mais l'un des atouts majeurs du film est son scénario, dû à L.M. Kit Carson – un nom à retenir.
Né et élevé au Texas comme Hooper, Carson a suivi les cours de l'Ecole de cinéma de l'Université de New York ; ses camarades de classe étaient le documentariste D.A. Pennebaker, Martin Scorcese, Paul Morrisey, le protégé d'Andy Warhol (du Sang pour Dracula, etc.), et Jim Mc Bride qui réalisa en 1983 A bout de souffle made in USA, sur un scénario de Carson. Il s'est essayé à la comédie, a fait du journalisme, s'est installé à Los Angeles pour écrire des scénarios, puis a épousé l'actrice Karen Black. Cette dernière et leur fils Hunter sont d'ailleurs les vedettes de L'Invasion vient de Mars de Hooper. Dans l'entretien qu'il a accordé à *Mad Movies,* Carson parle de sang, de tronçonneuses, et donne son point de vue sur l'état des choses au Texas et ailleurs. Une conversation pleine de surprises.



Leatherface et Chop-Top.

LE SCÉNARIO

UNE HISTOIRE DE FOUS

Le grand retour des Tronçonneuses Brothers tarés jusqu'à l'os. La famille est gratifiée d'un petit nouveau qui, tandis que ses frangins terrorisaient Marylin Burns, perdait 25 % de son cerveau au Vietnam. Une plaque de métal judicieusement greffée répare les dégâts et le rejeton réintègre la douce cellule familiale. Home, sweet home. Un véritable terrain d'entraînement pour fous homicides ce Vietnam. il y a déjà eu le G.I. de The Prowler, le déchet humain père d'un bébé monstrueux de American Nightmares mais le Chop-Top de Tobe Hooper décroche le pompon de la folie furieuse.
Un coup de tronçonneuse en pleine gueule ouvre les réjouissances. Sur une route déserte du texas, circulent dans une mercédès décapotable, deux « yuppies » (l'équivalent français serait jeunes cadres dynamiques) complètement ivres et faisant des cartons sur les panneaux de signalisation. Mais la virée tourne mal. Déboule un camion fonçant à 150 km/h et en marche-arrière sioûplait. Un mouvement gràcieux de la machine infernale au passage et la voiture s'en va dinguer dans le décor. Tobe Hooper annonce la couleur et étale ce qu'il avait suggéré dans le premier tome de cette « petite maison dans la prairie » d'un genre très particulier. Cela fait dix ans que « Lefty » Enright recherche les meurtriers de sa nièce. Pas bien dans sa tête « Lefty ». Il est devenu une espèce de fanatique religieux très préoccupé par Dieu et par Satan. Ancien ranger, il troque les pistolets contre deux tronçonneuses portées à la ceinture comme des... colts ! « Ils hantent le Texas et maintenant c'est moi qui vait les hanter ». La raison du plus fou. Vous imaginez la rencontre ! Gonflés à bloc, coiffé d'un stetson, il descend dans le repaire de Leatherface and Cie, une caverne souterraine à mi-chemin du charnier et du train-fantôme, de Disneyland et des enfers de Dante. Entre temps, les tronçonneurs dingues auront capturé Stretch, l'animatrice d'une radio locale et épluché comme une orange L.G. son ingénieur du son. Maligne, Stretch : elle titille les pulsions sexuelles de ce brave Leatherface, puceau et amoureux. Leatherface, Chop-Top... n'oublions pas l'impotent Grandpa et surtout Cook, le cuisto de la famille. Cook émule de Bocuse, dernier vainqueur du Roundup Rolling Grill et très réputé pour ses petits plats. Ça ne vous rappelle rien ça ? Et Nuit de Cauchemars alors ! Nuit de Cauchemars avec son couple de ploucs réduisant l'estivant à l'état de saucissons maison, 100 % naturel. Des estivants enterrés jusqu'au cou, gavés comme des oies, déterrés au tracteur et découpés à la tronçonneuse. Mais les Tronçonneuses Brothers préfèrent les yuppies aux touristes. De la bonne barbaque bourrée de protéines et qu'ils vont quêter du côté de Dallas (le yuppie safari). La cuisson se passe dans un parc d'attraction abandonné. Imaginez une chasse aux V.R.P. dans l'hexagone et vous aurez une idée de la portée sociale du produit (sans colorants ni conservateurs chimiques !). Ce qui s'appelle mourir sur le grill.
En voilà de l'humour noir, en voilà un scénario branque, écrit à la tronçonneuse, filmé par Tobe Hooper plus barge que jamais. C'est atroce, gore, délirant, esthétiquement à la hauteur (clartés jaunâtres)... Une séquelle réussie tout bêtement et qui doit beaucoup à un scénario ahurissant. Mais la première mouture de Massacre à la tronçonneuse II n'était pas de ce niveau. Quelques teenagers entreprennent de se biturer dans un cimetière. Ce qu'ils font. Une nana perdue entre les tombes pose le pied sur une trappe et tombe dans un tunnel jonché d'ossements humains. Leatherface rapplique. La donzelle terrifiée rencontre Sally, la survivante de Massacre I (enfermée dans un hôpital psychiatrique dans le 2) devenue membre du clan. Sally la mord au bras. Pendant ce temps, les rigolos du début sont taillés en rondelles. Toujours prisonnière, notre héroïne subit quelques sévices et assiste au repas familial. Elle réussit à s'évader, trouve refuge dans une camionnette que Leatherface découpe à la tronçonneuse. Elle échappe au monstre une nouvelle fois et croit lui avoir définitivement faussé compagnie. Ben non, les conducteurs de l'ambulance dans laquelle elle se trouve sont les Tronçonneuses Brothers. Le véhicule file vers la maisonnée, vers de nouvelles aventures... Pas terrible ce premier jet. On dirait un vague remake du premier Massacre sans rien de neuf alors que la monstruosité dont a accouché Kit Carson atteint les sommets du genre et surenchérit dans l'horreur. Bientôt un Texas Chainsaw Massacre part III où Rambo et Cie seront mijoté à petit feu les orteils dans les oreilles ? Bof...

Marc TOULLEC

L.M. KIT CARSON VOUS DIT TOUT

M.M. : Parlez-moi d'abord de ***Dead and Alive,*** *ce projet sur lequel vous avez travaillé avec Hooper pour la Warner.*

K.C. : C'était une idée de Tobe. L'histoire de deux vieilles dames qui collectionnent les âmes et qui les vendent sous la forme de cartes à jouer. Celà implique bien évidemment qu'elles doivent capturer des jeunes filles...

M.M. : Naturellement... et elles les pendent.

K.C. : ... La majorité d'entre elles vivent à Los Angeles et font leurs courses sur Rodeo Drive.

M.M. : Je ne savais pas que ces gens là avaient une âme.

K.C. : Yeah, eh bien c'est pourquoi il faut les capturer... elles ont justement des âmes de la taille de cartes à jouer. Alors vous les enfermez dans une cage électrifiée entourée d'un champ magnétique qui empêche les âmes de s'échapper, et vous forez des trous dans leur front afin de percer leur glande pinéale. Ensuite, il faut les droguer au zenovonzan une substance employée par les nazis – et elles oublient aussitôt qu'elles ont un trou dans le crâne.

M.M. : Qu'est-il arrivé à ce film ?

K.C. : C'était si malsain que personne à la Warner ne pouvait imaginer ces jeunes filles pendues dans des cages en train de baver sur le plateau 12... Alors on a gentiment construit un amour de petit plateau bien à l'écart, et c'est là que nous avons bâti la cage. C'était vraiment bizarre ; et plus on travaillait dessus, plus ça devenait dingue...

M.M. : C'est donc là qu'a débuté votre association avec votre pote du Texas...

K.C. : Je me suis bien amusé.

M.M. : Ça s'entend. Vers Noël 1985, ***Massacre à la tronçonneuse n°2*** *est entré dans votre vie. racontez-nous ça.*



Bill Johnson, le nouveau Leatherface.

K.C. : Vous avez le dernier numéro de *Film Comment* ? Si vous l'avez vu, vous devez savoir que Tobe en a eu l'idée à Noël 1972. (Carson fait allusion à l'histoire suivante qu'il raconte dans *Film Comment* Volume 22, N°4 : « A l'époque de Noël 1972, Hooper s'est trouvé prisonnier de la foule des acheteurs de dernière minute à Montgomery Ward ; emporté par le flot, il passe devant le rayon bricolage quand soudain se dresse devant lui un mur hérissé de tronçonneuses rutilantes. Toutes les tailles, tous les modèles. Etagère sur étagère. C'est une vision pour le moins incongrue au milieu des ballons et des guirlandes rouges. C'est alors qu'une pensée météorique embrase les cellules grises de Hooper : le moyen le plus efficace de se tirer d'ici serait de décrocher un de ces engins et de se tronnçonner un chemin jusqu'à la sortie. C'était une plaisanterie, mais pas seulement. L'image s'était imposée avec un peu trop de précision. Joyeux Noël !).
Un bond de treize Noëls en avant, et Tobe me dit : « Tu aimerais faire ça ? ». Je rentre alors chez moi à Dallas pour y réfléchir. Et je vais faire mes courses dans le même centre commercial, cette espèce de ruche pour Yuppies, juste en face d'Abercrombie and Fitch... J'observe tous ces BCBG se ruer sur les piles de sweaters – ils ne portent que ça à Dallas – et je me dis « Voilà les victimes. Aucune hésitation ». Alors j'ai téléphoné à Hooper pour lui dire que je voulais faire le film. Il y a toutes sortes de consommateurs en Amérique, vous savez. C'est là que tout a commencé. On avait trouvé les gens à réduire en charpie, alors on était prêts.

M.M. : Haïssez-vous les Yuppies autant que vous détestez Steven Spielberg ?

K.C. : D'abord, comment savez-vous que je déteste Steven Spielberg ?

M.M. : Pour la simple raison que son nom apparaît deux fois dans votre article paru dans Film Comment, *et que vous n'y allez pas avec le dos de la cuiller. (« Spielberg a essayé de trouver le chemin de la véritable bizarrerie et de la vraie folie en produisant* ***Poltergeist ;*** *il a tout raté ». Et aussi : « Ce film est une suite de tableaux de valeur à la sauce Yuppie auxquels Spielberg a conféré le flamboiement artificiel qui est sa marque de fabrique »).*

K.C. : Disons que je ne déteste pas spécialement Spielberg ; c'est plutot sa conception du cinéma que je n'apprécie pas, sa manière de n'envisager les films **que** sous l'angle du divertissement. Il y a de bonne choses dans sa carrière. **Les Dents de la mer,** par exemple, c'était même très bien. Mais je ne pense pas que le cinéma doive de limiter à une promenade de santé. Je crois que vous devez entrer dans une salle pour en ressortir différent. Enfin j'espère. Dans le peu de travail que j'ai fait jusqu'à présent, j'ai essayé d'aller à la rencontre des gens, pas de les emmener en ballade.

M.M. : Etes-vous sûr que ce ne sont pas là de belles paroles de scénaristes ?

K.C. : Je vous assure que c'est la vérité.

M.M. : Ça vous chiffonne tant que ça ?

K.C. : Ça me colle à la peau, ça ne veut pas partir.

M.M. : Avez-vous vu le film ? Avez-vous été surpris par le résultat ?

K.C. : J'ai assisté à une projection il y a trois semaines. Ce qui m'a étonné, c'est que le public n'arrêtait pas de rire. Vous savez, dans ce genre de films, on s'arrange pour alterner les moments de tension et les pauses, or les gens riaient... là où il étaient censés trembler de peur. Le film a été baptisé **La Soupe au canard** du cinéma d'épouvante... on y trouve une folie inattendue, et c'est vraiment drôle...

M.M. : Vous savez, le public rigole aussi pendant ***Massacre à la tronçonneuse...*** *Il s'esclaffe quand Leatherface poursuit Sally avec la tronçonneuse et quand il se blesse tout seul avec... il pouffe devant le décor de la demeure de la famille cannibale...*

K.C. : Yeah... Je ne pense pas qu'ils se bidonnaient autant quand ils l'ont vu pour la première fois. Le film est déjà an-

◄ Tom Savini à l'ouvrage.



Leatherface et Muppet.



◄ Leatherface rêve d'une fiancée à son image !

M.M. : Encore plus fort que « Regarde ce que ton frère a fait à la porte !!! »

K.C. : C'est surtout un père symbolique. Bon, quoi d'autre ?

M.M. : Parlez-moi des **tatous.** *Que représentent-ils pour vous, les gars du Texas ?*

K.C. : Les tatous. Allons bon... Au Texas... Le Texas est un endroit très primitif, et il a été fondé à la suite d'un massacre – Alamo. Et je suis persuadé que si Leatherface avait vécu à cette époque, il aurait combattu aux côtés de Davy Crockett. Ils ont l'étoffe des héros, les natifs du Texas, ils ont l'habitude de marcher sur la corde raide. Je crois que cette famille représente le **vrai** Texas et la **vraie** Amérique. Nous devrions les envoyer négocier avec Kadhafi.

M.M. : D'accord, mais vous oubliez mes tatous.

K.C. : Ce sont des résidus de la préhistoire ; ça fait longtemps qu'ils sont là, et à mon avis ils ne sont pas près de disparaître.

M.M. : J'ai entendu dire une fois qu'ils se sont installés au Texas de la même façon qu'ils avaient atteint le Mexique, et que, devant le Rio Grande, au lieu de rebrousser chemin, ils ont poursuivi leur route car ils n'étaient pas très malins. Du coup, ils se sont presque tous noyés, mais quelques uns ont réussi à atteindre l'autre rive, et ceux-là ont continué leur voyage.

K.C. : D'où êtes-vous ?

M.M. : De New York.

K.C. : Vous êtes une spécialiste

cien, et au fil des années le public a pris des distances vis à vis du genre. Il a souvent été imité, au point que l'original n'est plus aussi oppressant qu'avant...

M.M. : Je pense également que **Massacre à la tronçonneuse** *peut prétendre à une place dans l'histoire du cinéma en tant que film alignant le plus grand nombre de hurlements pour aussi peu de sang... Il est beaucoup moins graphique dans sa représentation de la violence qu'on pouvait l'imaginer.*

K.C. : C'est intéressant... Tobe a découvert Bill Mosely – qui joue Chop-Top – quand ce dernier lui a envoyé la cassette d'un film d'étudiant intitulé **Le Manucure à la tronçonneuse,** dans lequel il interprétait l'auto-stoppeur, remarquablement, d'ailleurs. Mosely avait vu **Massacre à la tronçonneuse** une bonne douzaine de fois, et les deux premières visions l'avaient vraiment secoué, parce que le film mettait en scène des gens qui ne **devaient pas exister.** Je respecte ce sentiment... Cette famille se comporte d'une façon tellement... **impie,** tellement **méchante...** Prenez la scène où Cook enferme Sally dans un sac et où il la pique avec le bâton – si les spectateurs rigolent à cet endroit, c'est parce qu'ils sont existés, vous comprenez ? S'ils se trouvaient dans une telle situation, ils ne seraient probablement pas beaux à voir. Peut-être aussi qu'ils rient parce qu'ils aimeraient bien se trouver **à la place de Cook :** « Si seulement **je** pouvais être aussi ignoble que lui... » Dans ce film, on est vraiment impliqué dans cette famille... ce sont des gens **à problèmes !**

M.M. : Une question en passant : quels sont les membres de la famille qui ont survécu, et que sont-ils devenus ?

K.C. : Bon, l'auto-stoppeur, comme vous vous le rappelez, s'est fait écrabouiller par un camion à bestiaux, et il n'en restait pas grand-chose... Cook est toujours là, il est même monté en grade : il est devenu un vrai petit chef d'entreprise. Le frère jumeau de l'auto-stoppeur est revenu du Vietnam où il a tout raté... Il a **muppettisé** son frère. Dans un sens, la famille peut trouver un alibi à ses crimes en disant que c'est Muppet – l'auto-stoppeur – qui les a commis.

M.M. : Comment va grand-père ?

K.C. : Grand-père va bien, merci. Grand-père est même en pleine forme. Il a cent trente-sept printemps grâce à son régime exclusivement liquide.

M.M. : Je me suis toujours demandé quels rapports entretenait Cook avec Leatherface et l'Auto-stoppeur.

K.C. : Ils sont frères.

M.M. : Et c'est lui l'aîné ? J'ai toujours cru qu'il était leur oncle.

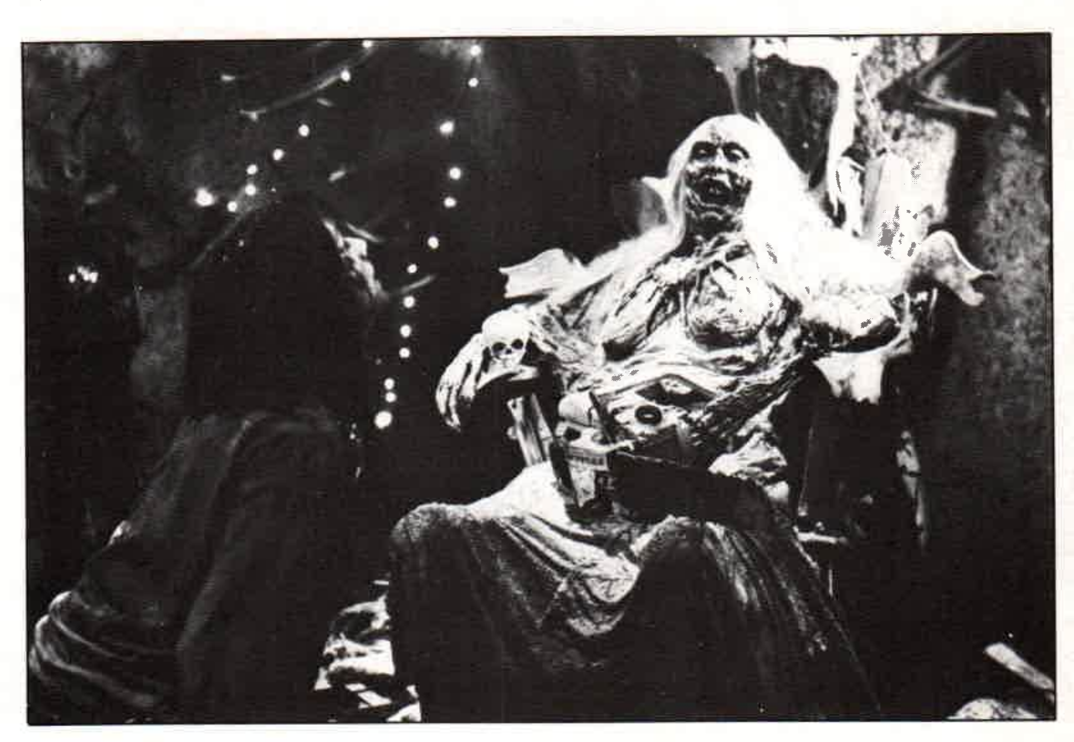
K.C. : Yeah, il en a l'air, mais il n'est que leur frère aîné.

M.M. : Alors qu'est-il arrivé à la génération intermédiaire ?

K.C. : C'est une bonne question... Que sont devenu Papa et Maman ?

M.M. : Ils ont probablement déménagé.

K.C. : Ils ont disparu quelque part. Alors j'ai fait venir dans le film le Ranger, Lefty Enright, interprété par Dennis Hopper – il recherche cette famille depuis treize ans, et il joue le rôle du Père moralisateur. Quand il apparaît enfin, tout ce qu'il trouve à dire, c'est : « Mes garçons, mes garçons, mes garçons... vous auriez pas dû faire ça. »



du cinéma fantastique ?

M.M. : Un peu, oui !

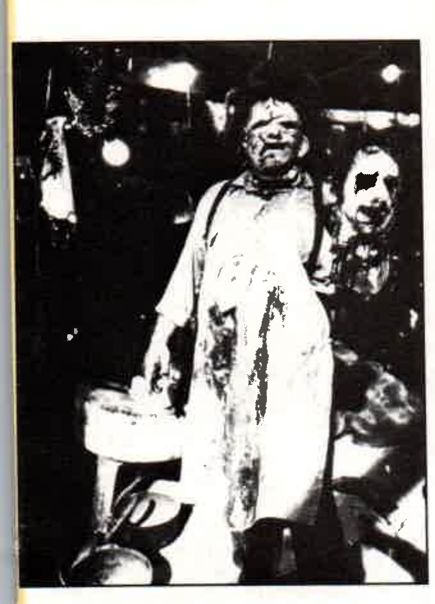
K.C. : Pouvez-vous me donner une vue d'ensemble sur **Massacre à la tronçonneuse ?**

M.M. : Bien sûr. Historiquement, il se situe dans le sillage de ces films issus de ***La Nuit des morts-vivants*** *– lui même préfiguré par des pionniers comme* ***Blood Feast*** *d'H.G. Lewis – où la violence auparavant suggérée envahissait désormais les écrans. Afin de limiter son scénario au strict minimum, on lui a injecté une bonne dose du nihilisme en vogue à l'époque : autrement dit, personne ne doit en sortir vivant. Il a été également l'un des premiers à développer l'idée centrale des actuels films d'horreur américains, à savoir que les vrais monstres ne viennent pas de l'extérieur, mais sont secrétés par les valeurs sociales que l'Amérique cultive le plus.*

K.C. : Le monstre qui sommeille en nous.

M.M. : Exact – mais plus particulièrement le monstre qui sommeille dans nos propres familles. Parce que le monstre que je porte en moi ou que vous portez en vous signifie seulement que quelque chose ne va pas en nous, tandis que le monstre familial implique que c'est le fondement même de l'Amérique qui se dérègle.

K.C. : En faisant le film, je me suis dit que si vous vouliez une image fidèle de l'Amérique en 1985, ce n'était pas dans **Heartburn/La Brûlure** que vous la trouveriez. En revanche, vous en goûterez toute la saveur...



M.M. : Sans jeu de mot.

K.C. : ... dans **Massacre à la Tronçonneuse n°2.** Le film embrasse toute la période Reagan. Un des thèmes du film, c'est le monde des affaires. On y voit combien il est difficile de survivre pour une petite entreprise –Cook se plaint beaucoup à ce sujet. Quand Lefty Enright apparaît, Cook se dit tout de suite qu'il a été envoyé par un groupement plus puissant pour acheter son entreprise. Enright se pointe avec une tronçonneuse sur chaque hanche et une autre dans la main. « Voilà la concurrence », pense alors Cook. Il ne négociera pas et se mettra à tout découper... Drôle de façon de parlementer, mais c'est ainsi qu'on se comporte dans les affaires...
Ici, j'ai eu la chance de pouvoir illustrer les trois principaux mots d'ordre des cinq dernières années. 1) Je suis assoiffé de sexe. 2) Je suis assoiffé de succès. 3) Je suis assoiffé de sang. Ce qui m'a poussé à écrire une histoire d'amour, comme tout le monde en a vécu une...

▲ Lefty Enright et Leatherface.

M.M. : On s'attend au pire. Enfin... ***Je*** *m'attends au pire.*

K.C. : Mais c'est très naturel si vous y pensez. Il finira bien tôt ou tard par aller vers une fille sans que celle-ci se mettre à hurler et à prendre ses jambes à son cou. De nos jours, les femmes sont devenues violentes. Il se rue sur elle : il ne peut pas la tuer parce qu'elle lui échappe, alors c'est lui qui s'en va. Cela n'empêche qu'il est tout excité, et il ne sait pas quoi faire. Plus tard, après avoir réussi à l'attraper, il essaie de la modeler à l'image de son idéal féminin. On a déjà vu ça : c'est arrivé dans **Sueurs froides,** dans **La Fiancée de Frankenstein** – et ça se passe aussi souvent de nos jours. L'homme tente de transformer la femme –c'est ce que fait Leatherface en arrachant le visage d'une de ses victimes pour le coller sur celui



Tobe Hooper (à gauche), Dennis Hopper et Caroline Williams.

de sa bien-aimée afin qu'elle **lui** ressemble. Vous savez, James Stewart fait la même chose dans **Sueurs froides** ! (Rires).

M.M. : Ça aussi, c'était une relation à problèmes.

K.C. : Quant au ranger, il est issu du même moule que, disons, Rambo – le genre de type qui tire sur tout ce qui bouge. Vous savez, celui qui dit : « Si seulement je pouvais arrêter l'assassin... », et qui recourt à la violence aveugle pour y parvenir.

M.M. : Dennis Hopper en Rambo, ça doit valoir le détour.

K.C. : Vous verrez, vous verrez... Il est debout, une sangle de cuir autour de la poitrine, deux petites tronçonneuses sur les côtés en guise de revolvers, et une troisième, énoooorme celle-là, entre les mains...

M.M. : Et il dit : « Personne ne bouge, c'est un hold-up ! ».

K.C. : Parfaitement. Non, il se contente d'entrer et de dire : « Mes garçons, mes garçons, mes garçons... » Jusqu'à présent, j'ai le sentiment d'avoir eu de la chance – je n'ai travaillé que sur des films vraiment originaux –mais je suis particulièrement fier de celui-ci... Il sort complètement de l'ordinaire, et j'espère que le public l'appréciera.

Entretien réalisé par Maitland Mc DONAGH
(Traduction Bernard Achour)





NIGHT OF THE CREEPS

« Bonne nouvelle : pour une fois, vos amis sont à l'heure.
Mauvaise nouvelle : ils sont tous morts. »

Prologue : 1959, Université Corman. Malgré une rumeur selon laquelle un maniaque armé d'une hache rôderait dans les parages, la jolie Pam et son petit copain décident d'aller faire un tour en voiture. Ray Cameron, l'ex-fiancé de la jeune fille devenu policier par déception amoureuse, tente bien de les mettre en garde, mais c'est avec une belle insouciance que les deux tourtereaux s'apprêtent à commettre l'erreur de leur vie. Un météore atterrit dans la forêt toute proche. Johnny, à la musculature beaucoup plus développée que l'intelligence, veut y jeter un œil. Pam l'attend sur la route déserte. Résultat, il est agressé par un extraterrestre, et elle, quand on la retrouve... eh bien disons qu'on la récupère un peu partout... un morceau dans la voiture... un autre dans les bois... un dernier sur la route. De nos jours, Université Corman : c'est la fête annuelle des étudiants, avec son lot de décibels, de blagues et de canulars à gogo. Chris et son copain Carpenter sont pénalisés par un gage : voler un cadavre au centre médical de l'Université. Comme de bien entendu, le cadavre en question n'est pas une dépouille ordinaire. C'est celle de Johnny, le costaud pas très fûté, qu'on a cryogénisé après sa rencontre du mauvais type. Seulement on ne savait pas que des **embryons** extraterrestres avaient profité de l'occasion pour se développer dans son crâne, et à peine le retire-t-on de sa capsule protectrice que l'horreur se déchaîne. Les parasites jaillissent de son corps dans un triomphal geyser de sang, décampent à travers les broussailles du collège, se catapultent dans la bouche de quiconque se trouve sur leur chemin, et ainsi de suite jusqu'à la fin...

Il ne faut pas prendre **Night of the Creeps** trop au sérieux. On n'y effectue aucune plongée dans les abîmes de la nature humaine. Comme **Vamp, Hurlements, Le Loup garou de Londres,** c'est un répertoire savamment organisé de tous les clichés du genre qui ne cherche pas à verser dans la parodie. Si le spectacle est divertissant, il n'en fait pas moins très peur. Côté humour, Fred Dekker, le scénariste/metteur en scène auquel on doit l'idée originale de **House,** attire tout particulièrement l'attention des spectateurs sur les **noms** des personnages principaux : Chris **Romero,** J. **Carpenter,** Cynthia **Cronenberg,** Ray **Cameron,** Detective **Landis,** Sergent **Raimi,** Brad **Craven...** on saisit facilement le clin d'œil. Côté frissons, quand Dekker et le responsable des effets spéciaux Dave Miller (**Vendredi 13, Une Nouvelle terreur, Mutant, Terminator, Dreamscape,** etc...) décident de faire couler le sang, ça ne coule pas, ça gicle !

Night of the Creeps n'est ni un grand film, ni un bijou d'originalité, mais une série B amusante et bien ficelée. C'est pendant la préproduction de son prochain film **Monster Squad** que Fred Dekker s'est entretenu avec *Mad Movies.* Comme on va le voir, certains de ses propos ne manquent pas de profondeur.

ENTRETIEN AVEC FRED DEKKER

M.M. : **Night of the Creeps** *est votre première mise en scène, mais vous apparaissez aussi au générique de* House *comme auteur de l'histoire originale. Comment avez-vous été amené à travailler sur ce film ?*

F.D. : Bien... Prenons les événements dans l'ordre chronologique. J'ai toujours été un cinéphage : pendant que mes camarades jouaient dehors au football, je restais chez moi pour regarder Frankeinstein meets the wolfman ou Plan nine from outer space. C'est après avoir vu deux fois de suite Les dents de la mer que je me suis dit : « Voilà ce que je veux, je veux ressembler au mec qui a réussi à faire ça, je veux devenir réalisateur ». Plus tard, quand j'ai voulu m'inscrire à l'université, ni U.S.C ni U.C.L.A. ne m'ont accepté dans leur département cinéma. Par chance, je me suis fait des copains qui y travaillaient, et parmi eux se trouvait Ethan Wiley. Un jour que nous étions chez mes parents, dans une vieille bâtisse centenaire de style victorien, j'ai eu une illumination. Je me rappelle que j'étais dans l'escalier, sur le perron. J'ai fait quelques pas, j'ai regardé la maison, et j'ai dit à Ethan : « Ça y est ! Je la tiens ! Ecoute, c'est l'idée de film la plus simple, la plus évidente que j'aie jamais eue ! » Je lui ai alors parlé d'un gars qui entre dans une maison au début du film et qui en sort à la fin. Mais entre les deux, il y avait quatre-vingt-cinq minutes à vous flanquer la plus belle trouille de votre vie. « Ça s'appellera House ! Très facile : un homme, une maison, et tourné le tout en noir et blanc pour un budget de deux dollars... »

M.M. : « ... et tout ce qui nous reste à faire, c'est de demander aux parents de prendre leurs vacances un peu plus tôt cette année... »

F.D. : Exactement ! J'ai gribouillé quelques pages de scénario, et Ethan m'a demandé s'il pouvait y jeter un œil. Ensuite, avec mon aide, il a rédigé une première version de l'histoire. Le scénario définitif de House reflète surtout ses idées. Moi, j'avais imaginé l'histoire d'un gars qui revient du Vietnam hanté par un acte qu'il n'aurait jamais dû commettre. Dans ce film, son meilleur ami agonise et lui demande de l'achever, et il refuse. Mais dans le scénario que j'avais en tête, il acceptait parce qu'il ne supportait pas de voir souffrir son ami ; et après, il devait se battre contre les remords. Sa culpabilité le torturait, il buvait, se droguait au valium, et son mariage tombait en ruines : il était au bord du précipice. J'avais fait de lui un personnage vraiment tourmenté, un rôle pour des acteurs comme Robert de Niro ou James Woods. Il s'enfermait dans la maison et affrontait alors ses démons intérieurs. A la fin, il en sortait vainqueur, non parce qu'il avait triomphé d'un bataillon de spectres en folie, mais parce qu'il avait résolu ses propres conflits. C'était beaucoup plus psychologique, bien plus fouillé, et aussi dix fois plus intense.

M.M. : Ça pulvérisait le trouillomètre...

F.D. : Parfaitement ! Mais on en a fait quelque chose de léger, de très commercial et d'absolument inoffensif.

M.M. : Combien de temps avez-vous passé sur le scénario de **Night of the Creeps ?**

F.D. : Entre les premiers guillemets et le point final, exactement une semaine. Je m'étais fixé un délai : si je n'avais pas fini le septième jour, je laissais tout tomber.



journal, et il m'a donné son numéro de téléphone.

M.M. : Parlez-nous du film sur lequel vous travaillez en ce moment, **Monster Squad.**

F.D. : Je ne veux pas en dire trop. Il est produit par Peter Hyams, Stan Winston s'occupe des effets spéciaux, et c'est en gros l'histoire d'un groupe d'adolescents qui forment un club consacré aux monstres. Et à leur grande surprise, ils sont amenés à utiliser leurs talents... Je crois que c'est avant tout une aventure émotionnelle, une fable sur le bien et le mal, sur l'enfance aussi.

M.M. : Vous voyez-vous devenir un spécialiste du cinéma fantastique ?

F.D. : J'aimerais... C'est une question à double tranchant.

M.M. : Je pense bien ! Ça veut dire à la fois « voulez-vous devenir un spécialiste du genre ? » et « vous voyez-vous **condamné** *à poursuivre dans cette voie ? »*

F.D. : Au départ, je fais du cinéma fantastique parce que j'aime ça, et parce que je pense en toute modestie que le cinéma fantastique actuel n'est ni très bon, ni très consistant. Si vous voyez ce que je veux dire. Peut-être est-ce à cause de mon éducation, je ne sais pas, mais toujurs est-il que je suis attiré par l'horreur et la science-fiction. J'ai des ambitions assez élevées dans ce domaine. Mon but est de m'y faire une place avec Monster Squad et, dans une moindre mesure, Night of the Creeps. Ma conception initiale de House donne une idée précise de ce que je veux faire. Quant à Night of the Creeps, qu'on l'aime ou non –et là, je vise Tri-Star –, c'est pour moi une histoire d'amour. Un garçon voit une fille et se dit : « Je la veux, et si je dois combattre des zombis extraterrestres pour l'avoir, eh bien je risquerai ma vie ». Et c'est ce qu'il fait. nous avons tourné les toutes dernières images du film moins d'un mois avant sa sortie en salles. Selon Tri-Star, la fin que j'avais prévue sabotait l'impact de ce qui précédait. Pour moi, le film c'était : « Un garçon rencontre une fille. Le garçon affronte les zombies. Le garçon gagne le cœur de la fille. » Après le baiser final, le mot « fin » pouvait apparaître, c'était la logique même. Bien que j'aie moi-même réalisé la dernière scène du film, je la désavoue complètement, je la trouve nulle, elle viole le principe élémentaire selon lequel une fois le danger écarté, il n'y a plus rien à ajouter, sinon le générique final. Selon Tri-Star, le film était trop sage – forcément, c'était une histoire d'amour. Je n'ai pas arrêté de leur dire « Je ne veux pas voir de têtes exploser, je préfère voir la fille imiter le garçon au bal de fin d'année, voilà ce qui m'intéresse ». Et il m'ont répondu « Yeah... mais c'est un film d'horreur».

M.M. : Alors, ils vous ont demandé si elle ne pouvait pas lui donner son invitation sous la douche, par exemple...

F.D. : Sous la douche ?

M.M. : Personne ne vous l'a suggéré ?

F.D. : Non. Mais ils voulaient des scènes de sexe et l'inévitable séquence de douche. Comprenez que moi, je ne voulais pas. Heureusement, il y a dans Night of the Creeps des choses dont je suis fier et qui n'ont rien à voir avec le cinéma fantastique.

M.M. : Par exemple ?

F.D. : La scène où Tom Atkins, alias le Détective Cameron, assis dans son appartement, écoute un vieux disque de Billie Holliday ; il se soûle, il fume, il est hanté par son passé, par des erreurs qu'il ne parvient pas à réparer. Des choses comme ça,

M.M. : Au contraire de Dieu qui, le septième jour, décida de se reposer.

F.D. : Bien vu ! J'ai beaucoup de modèles dans la vie, mais Dieu n'en fait pas partie.

M.M. : La toute-puissance doit avoir ses bons côtés.

F.D. : Maintenant que vous en parlez, je pense que le métier de metteur en scène est celui qui se rapproche le plus de la fonction divine.

M.M. : Je crois que nous venons de trouver le fil conducteur de cet entretien.

F.D. : Oh non... De toute façon, ce sera publié en français, et aucune de mes connaissances ne le lira... ceci dit, et je ne sais pas si cela a un rapport avec l'inconscient ou autre, il y a du vrai dans tout ça.

M.M. : Revenons à **Night of the Creeps.** *Pourquoi ce flash-back en noir et blanc au début du film ?*

F.D. : J'avais deux préoccupations en tête. D'abord, je voulais retrouver le style de ces films d'horreur fauchés qu'on tournait dans les années cinquante, avec des demoiselles en sous-vêtements écoutant les chansons de Sam Cooke. Cette période exerce sur moi un charme véritablement nostalgique. Ensuite, je voulais explorer la voie ouverte par Alien. Vous aviez une forme de vie extraterrestre qui se développait à l'intérieur du corps humain, et j'avais envie de me pencher sur ce que pouvait être l'étape suivante de l'évolution génétique d'un parasite étranger. Je suis donc parti du chest-burster, mais au lieu de la poitrine, c'est le crâne qu'il fracasse pour sortir... Cette fois, ce sont les têtes qui explosent. Ça ressemble beaucoup au chest-burster... en fait, c'est un plagiat éhonté...

M.M. : Disons un « hommage »...

F.D. : C'est ça, un hommage. Vous savez, quand j'ai écrit le scénario, je visualisais très bien ce que je voulais. Sur l'écran, le résultat réserve parfois des surprises.

M.M. : J'ai entendu dire que plus le scénario était imagé, moins le film avait de chances d'être à la hauteur.

F.D. : Je n'ai jamais entendu ça... peut-être bien, après tout.

M.M. : C'est ce qu'on appelle le « problème Lovecraft ». Ecoutez-moi ça : « C'est alors que je les vis – plongeant, coassant, bêlant. Sous la lueur spectrale d'un clair de lune de cauchemar, ils jaillissaient du fleuve infini et menaient un carrousel infernal, grotesque et inhumain. » Effrayant, non ? Maintenant, traduisez-le en images...

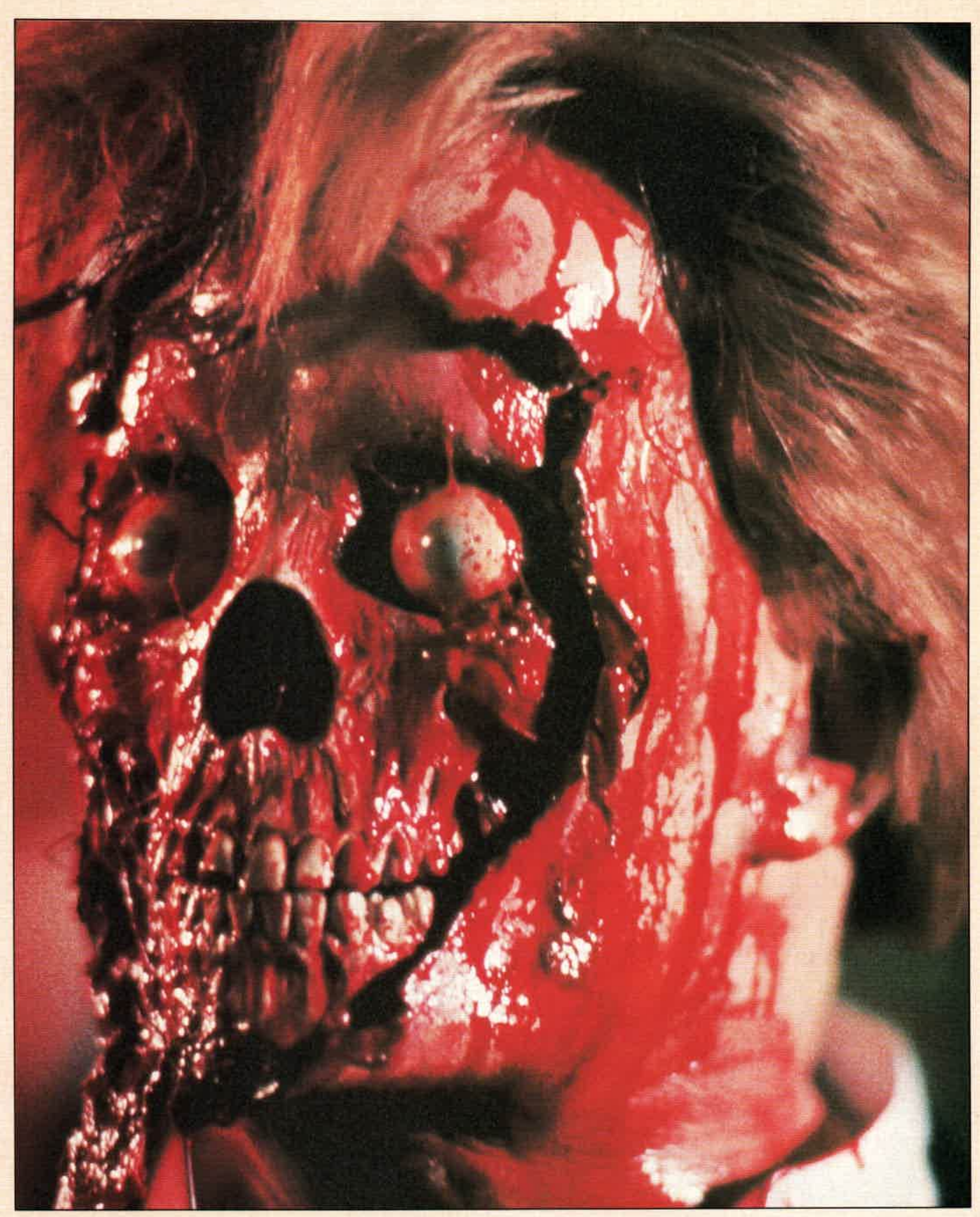
F.D. : (Rires) Exactement. A propos, c'est le moment idéal pour parler des effets spéciaux...

M.M. : Comment avez-vous rencontré Dave Miller ?

F.D: : Croyez-moi si vous voulez, mais je l'ai trouvé dans Fangoria (le cousin américain de *Mad Movies*). **Je suis un fan de ce journal. J'étais en train de le feuilleter quand je suis tombé sur les zombies que Dave avait créés pour Night of the comet, et j'ai tout desuite apprécié son travail. J'ai appelé Bob Martin au**







vous voyez, qui parlent de la vraie vie. Il y a bien un ou deux crânes qui éclatent pour vous faire sursauter, mais l'essentiel est ailleurs. Et c'est à cela que je veux arriver quand je ferai des films. Le sang coule peut-être, un vaisseau spatial atterrit bien quelque part sur l'écran, un monstre apparaît de temps en temps, mais ce sont les profondeurs de l'esprit humain que je veux atteindre. **Night of the Creeps** est à la fois une comédie, une histoire d'amour, une énigme criminelle et un drame. Mes films préférés sont ceux qui réunissent tous ces ingrédients. De ce point de vue, **Les Dents de la mer** touche à la perfection : c'est drôle et effrayant jusqu'à l'hystérie. Prenez **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** et **E.T.**, on retient sa respiration, on éclate de rire... Les meilleurs films ne sont jamais de pures comédie ou de purs drames ; ils vous embarquent sur un grand huit et vous obligent à réagir, ils vous font éprouver des émotions différentes d'une minute à l'autre. N'ayez pas trop de certitudes quant à mes prochains films... J'aime surprendre.

M.M. : Pour conclure, pouvez-vous donner à nos lecteurs votre philosophie de la vie, votre point de vue sur l'univers, que sais-je encore ?

F.D. : Non, je ne pense pas... Je voudrais seulement demander à tous ceux qui vous lisent et qui n'ont pas vu **Night of the Creeps** de téléphoner, de télégraphier ou d'écrire aux responsables de Tri-Star pour exiger que le film soit diffusé partout. Quant à ceux qui l'ont vu et apprécié, j'aimerais qu'ils écrivent aussi à Tri-Star pour le leur dire. J'espère simplement que le film saura en toucher ou en amuser quelques-uns... et que ceux-là m'écrivent, parce que j'ai vraiment besoin d'être rassuré.

Entretien réalisé par Maitland MC DONAGH
(Traduction : Bernard Achour)



FRANKENSTEIN 2000, THE VINDICATOR

La mille et unième version de Frankenstein ? Non. C'est le méchant ironisant sur les morceaux grillés de son collègue qui baptise son opération « projet Frankenstein ». Rien de plus qu'un onctueux calembour !

Jean-Claude Lord est un monsieur qui parcourt une route curieuse dans le domaine du cinéma fantastique. **Panique** était une S.F. écolo. **Terreur à l'hôpital central** un psycho-killer dans la tradition plutôt au-dessus de la moyenne. Ce **Frankenstein 2000** témoigne comme les deux films précédents d'une réalisation efficace, d'une conception très téléfilm de la mise en scène. A savoir des plans dépourvus de fioritures, illustratifs et sans défauts techniques. Réalisation rigoureusement impersonnelle donc, mais néanmoins forte, directe. Le scénario de ce **Frankenstein 2000** n'en demandait pas plus.

Un savant peu estimé de ses confrères ourdissant dans l'ombre de sombres projets meurt carbonisé lors d'une explosion. Enfin pas tout à fait puisque ses chers amis récupèrent les morceaux calcinés au dixième degré pour les balancer dans une combinaison aux vertus miracles. Notre homme se tire au plus vite dans sa carapace de métal et ne contrôlant plus ses émotions écrabouille quelques malfrats à commencer par trois hells. Mais le « Vindicator » ne s'arrête pas en si bon chemin. Il balance un ex-collègue d'une hauteur appréciable et vise juste car ce dernier tombe la gueule ensanglantée contre le pare-brise d'une voiture. Il ratatine un véhicule jusqu'à écraser son conducteur... Mais notre Robert D'Acier est indestructible. Il surgit au crématorium d'un dépôt d'ordures, à la chute d'un camion dans un ravin et à quelques autres facéties secondaires. Toutefois, comparé au mercenaire engagé pour le descendre, c'est un enfant de chœur, un gentil. Le mercenaire se nomme Hunter, une femme, noire de peau (Pam Grier vue dans quelques black movies d'arts martiaux) et sadique, méchante, complètement asexuée. En un beau jeu de main, elle casse les vertèbres d'une malheureuse. A une autre malheureuse, elle plante une aiguille dans la moelle épinière. Charmante. Bien sûr, elle finira par prendre en otage la tendre et chère de Vindicator pour lui faire sauter la cervelle. Normal : les méchants veulent toujours griller l'encéphale des innocents surtout durant le dernier quart d'heure. Mais Jean-Claude Lord réserve une surprise au gogo. Aussi peu auteur puisse-t-il être, le père Lord se souvient de son passé chez les tueurs psychopathes. Burt, le copain de Vindicator, profite de la situation pour abuser de sa femme. Avec ses traits lourds, ses yeux globuleux, sa proximité adipeuse, pouvait pas être vraiment net celui-là. Il le prouve en sautant sur Terri Austin, en le tirant dans les escaliers (coup de chapeau aux cascadeurs), en lui passant le fil du téléphone autour du cou. L'affreux gros lard connaîtra un juste châtiment. Normal quand on est gros, perpétuellement en sueur, lubrique et fourbe. Epatante série B ce **Frankenstein 2000.** Du début à la fin, ça n'arrête pas. Les scènes d'action s'enchaînent à la diable sans gratuité aucune, parfois à la limite du sadisme et du malsain. Et tout ça pour un budget sans doute bien modique. En plus, **Frankenstein 2000** bénéficie sur le plan des effets spéciaux de la participation de Stan Winston qui a créé une sorte de Terminator perpétuellement les boulons à vif. L'ensemble fait un peu trop costume où sont collés de morceaux de métal mais la scène durant laquelle le cybernaute soulève sa boîte crânienne pour découvrir un cerveau baignant dans le jus, compense cette faiblesse. Une petite réussite donc très surprenante dans un épilogue lui-même précédé d'un combat titanesque qui n'est pas sans évoquer un épisode de **Chapeau melon et Bottes de cuir** dans lequel deux robots se défonçaient le faciès dans la bonne vieille tradition du sérial. Allez-y et vous verrez qu'il n'y a pas besoin de s'appeler James Cameron et de barboter dans les dollars pour emballer manu militari une heure trente de plaisir insntantané.

Marc TOULLEC



Frankenstein 88, the Vindicator. *Canada. 1985. Prod. : Don Carmody et John Dunning pour 20th Century Fox. Réal. : Jean-Claude Lord. Scén. : Edith Rey et David Preston. Dir. phot. : René Verzier. Mus. : Paul Zaza. SPFX : Stan Winston. Int. : Terri Austin, Richard Cox, Maury Chaykin, Pam Grier, David Macilwraith... Dur. : 1 h 30. Dist. : Les Films Jacques Leitienne. Sortie Paris le 12 novembre 1986.*



E.T. L'EXTRATERRESTRE

*Le gentil extraterrestre aux grands yeux bleus nous avait abandonnés, émus, en touchant de son doigt le front du jeune Elliott et en lui déclarant : « Je ne te quitte pas ». Pourtant, E.T. nous a un peu oubliés (le projet **E.T. 2** ne semble même plus en être un), mais nul n'a oublié **E.T.** On ne l'a pas fait revenir sur Terre pour de nouvelles aventures, alors, succès oblige, c'est le chef-d'œuvre de S. Spielberg qui atterrit quatre ans plus tard sur nos écrans pour une nouvelle exclusivité. A partir du 17 décembre.*



C'est fou ce que ce mega-hit de Spielberg a pu engendrer de films aux scénarii soi-disant originaux. Deux récents exemples, et pas des moindres, sont venus nous le prouver encore : **Short Circuit** et **Ratboy.** On remplace l'extraterrestre par un robot ou un être à part et hop, on assiste à la même histoire, au même thème de l'adoption de l'autre, de sa compréhension, au même déroulement (ou si proche !) de péripéties semblables, sans oublier les deux épices de base : l'humour et la tendresse. Bon, ceci est une preuve supplémentaire qu'**E.T.** est instantanément devenu un véritable classique du cinéma, qu'il appartient à cette race de films qui, à l'instar d'un **King-Kong** (l'original, pas le remake), transcende son propre genre (ici, le cinéma de S.F.) pour acquérir une dimension universelle propre à bouleverser n'importe quel public. C'est qu'**E.T.** ne se sert de son point de départ science-fictionnel (ou fantastique, je vous laisse le choix de l'étiquette) que pour exprimer une palette d'émotions bien réelles et bien terrestres, elles. A cet égard, on pourrait accuser Spielberg (mais ceci est un bien faible reproche en regard de ce qu'il nous offre à voir et à ressentir) d'être l'un des principaux responsables de cet apauvrissement thématique caractérisé qui frappe le cinoche fantastique actuel. Non pas tant à cause de l'abondance des effets spéciaux utilisés (reproche bien connu des nouveaux détracteurs du fantastique cinématographique) au détriment du sujet, qu'à cause de ce parti-pris de n'utiliser le fantastique que comme un ingrédient au service d'émotions et de sentiments à la portée du plus grand nombre (**Retour vers le futur** ou **Cocoon** constituent de bons exemples de ce processus, ceci n'enlevant rien à la très grande valeur de ces deux films). **E.T.** nous parle d'une rencontre proche de celles qu'on trouve dans les contes de fées, l'amitié qui va unir deux êtres solitaires fort différents d'apparence mais tous deux à la recherche d'un même réconfort : Elliott, jeune garçon isolé entre ses parents divorcés, son grand frère et sa petite sœur, et E.T., un alien pacifique abandonné accidentellement par les siens sur une planète dont il ne connaît rien, sauf les plantes. Bon, OK, vous connaissez tous l'histoire de « celui qui est seul, qui a peur, qui se trouve à 3 millions d'années-lumière de chez lui ». Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que derrière **E.T.** se cache le vécu de Spielberg : dans sa jeunesse, il n'avait pas, selon ses propres dires, beaucoup d'amis, et tourner des films a été pour lui un moyen d'acquérir une certaine popularité (à l'heure actuelle il ne doit pas trop se plaindre des résultats !) ; et que c'est durant un jour où il se sentait très seul, lors du tournage des **Aventuriers de l'arche perdue,** qu'il imagina **E.T.**

E.T. est **avant tout** un formidable film sur l'amitié, vu par les yeux d'un cinéaste qui, au delà de ses prouesses de metteur en scène, est un prodigieux conteur, sachant peut-être mieux que quiconque à l'heure actuelle exprimer des émotions par le moyen de sa caméra et par sa direction d'acteurs. S'il faut chercher un antécédant à **La couleur pourpre** dans la filmographie spielbergienne, c'est bien **E.T.** : même thème d'une liaison amoureuse qui saura se jouer de la distance séparant deux être déchirés, même besoin réciproque de l'autre. Et sur un plan plus formel, on sait qu'**E.T.** fit l'objet d'un tournage bien différent des productions à grand spectacle comme **Jaws, CE3K** ou **Raiders of the Lost Ark ;** Spielberg voulait une œuvre spontanée et renonça pour ce faire aux traditionnels story-boards afin d'assurer plus de fraîcheur aux scènes et une plus grande spontanéité dans l'interprétation.

Qui dit amitié ou amour, dit évidemment communication. Les œuvres pacifistes de Spielberg nous font tous vibrer au plus intime de nous-mêmes, mais cet échange spirituel n'aura jamais été aussi profondément humain que dans **E.T.,** ce véritable tour de force magique qui nous rend sensibles jusqu'aux larmes à l'adieu entre un être de chair et d'os et une marionnette de latex !

Denis TREHIN

U.S.A. 1982. Réal. S. Spielberg. Prod. : S. Spielberg & Kathleen Kennedy. Sc. : Melissa Mathison. Ph. : Allen Daviau. Déc. : James D. Bissel. Mont. : Carol Littleton. Mus. : John Williams. SPFX : Dennis Murren. Création de E.T. : Carlo Rambaldi. Int. : Dee Wallace (Mary), Henry Thomas (Elliot), Peter Coyote (Keys), Robert Mc Naughton (Michaël), Drew Barrymore (Gertie). Durée : 1 H 55. Dist. : UIP CIC.

HOWARD THE DUCK®



HARO SUR LE CANARD !

Désormais, l'aventure porte un nom, c'est... Howard L. Canard. Avec un « L », comme dans « Le ». Regardez un peu ce générique : producteur exécutif, George Lucas ; scénaristes, Willard Huyck (en cas d'hésitation, prononcer « aïke ») et Gloria Katz, le couple auquel nous devons les scripts d'**American Graffitti** et d'**Indiana Jones et le Temple Maudit.** Rien n'est sûr en ce bas monde, mais une telle association a de quoi faire saliver, surtout si on y ajoute la collaboration d'Industrial Light and Magic aux effets spéciaux. C'est l'histoire d'un canard extraterrestre doué de parole... mais halte-là – « E.T. téléphone maison », vous connaissez ?

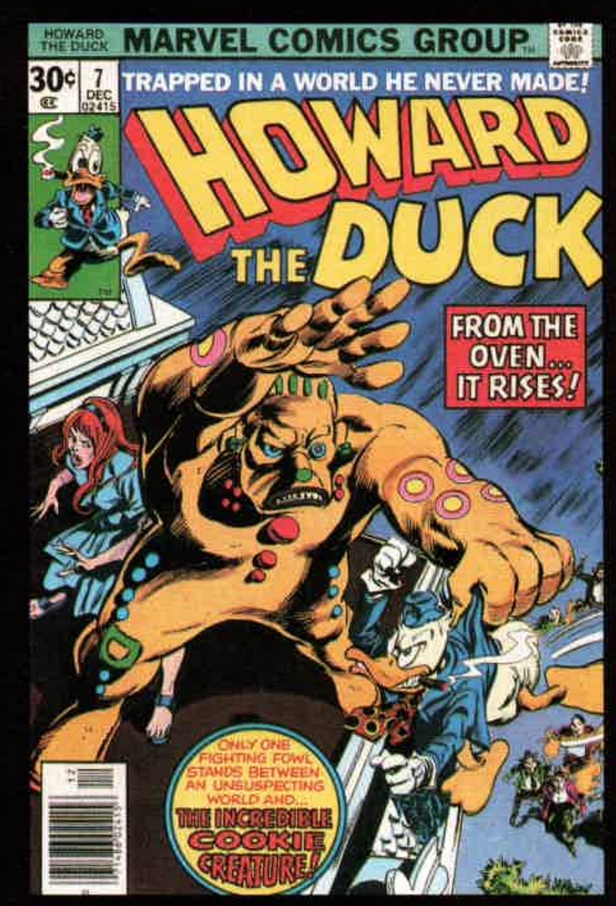
Conçu dans le cerveau très puéril de Steven Garber, pondu par le pinceau de Val Meyerik, Howard fit ses premiers pas dans **Fear** N°19 (1973) et **Man Thing** N°1 (1974), deux bandes dessinées Marvel. Il n'avait rien à voir avec Donald. Il venait d'un autre univers, portait de ridicules chapeaux, fumait le cigare et jetait sur notre monde de chimpanzés imberbes un regard envieux. Ce fut Lucas qui, le premier, découvrit Howard en 1975. Il le présenta à Huyck et Katz, mais les droits d'adaptation en avaient été achetés par Universal Television. Quand ces droits revinrent à Marvel, Huyck et Katz firent leur offre puis – financés par Universal Pictures, avec Lucas dans le rôle de producteur exécutif, comme pour **Labyrinth** produit par Tri-Star – mirent en chantier « la version canard d'Indiana Jones » (d'après la déclaration d'un porte-parole de Lucasfilm, en 1985), pour un budget de vingt millions de dollars.

Un bond jusqu'à l'été 1986. **Howard the Duck,** production de trente-cinq millions de dollars, sort sur les écrans, accueillie par une avalanche de critiques négatives où le brave canard se voit transformé en « dinde froussarde », en « oie rôtie » et en héros d'une « histoire à dormir debout ». Si **Howard the Duck** est effectivement un bien mauvais film, il n'en constitue par pour autant un affront à l'intelligence comme l'ont proclamé les critiques américains – en fait, ces derniers crachent sur Lucas pour

lui reprocher de ne pas avoir tenu ses promesses, et parce qu'ils sont saturés du pourcentage de films débiles qui envahissent les salles dès le début de l'été. Et ce n'est pas un avantage pour un film comme **Howard the Duck** de savoir qu'il a coûté trente cinq millions de dollars. Les Américains respectent l'argent – ou, du moins, l'argent les impressionne – et se sentent offensés dès qu'ils en voient gaspillé à un usage qu'**ils** ne jugent pas digne d'une telle dépense. Faites le test : demandez à quelqu'un si le fait de consacrer une pareille somme à un navet ayant pour héros un petit malin qui parle oiseau est une bonne idée, et vous verrez la réponse. Même si l'on se dit que personne ne fait jamais exprès de réaliser un film raté, le résultat est là. Toutes sortes de productions médiocres sont basées sur de bonnes idées de départ : accordons donc à toute l'équipe le bénéfice du doute, et rappelons-nous quand même qu'il était question d'une version canard d'**Indiana Jones**, pas d'**Apocalypse Now !**

Ceci dit, le scénario est complètement idiot. Howard est natif d'une planète en forme d'œuf, d'un autre univers où des canards sans ailes hauts de quatre-vingt-dix centimètres on évolué au point de devenir l'espèce dominante. Un jour, tranquillement assis dans son appartement, il est aspiré dans l'espace à cause du dérèglement d'un spectroscope à laser, appareillage scientifique supervisé par un savant terrien, le Dr Jenning. Le pauvre Howard se retrouve à Cleveland, Ohio, où il rencontre l'adorable Beverly, une chanteuse de rock qui s'accommode de sa « canarditude » avec une rapidité surprenante. Pour être honnête, il faut ajouter que la plupart des Terriens d'**Howard the Duck** l'acceptent sans problème. Il effraie bien quelques jeunes écoliers pendant un pique-nique, mais un agent du bureau de placement n'a pratiquement aucun mal à lui trouver un emploi dans un salon de massage, et ce que le manager de Beverly trouve à dire, c'est : « Des **styles** de vie différents, c'est une chose. Des **formes** de vie différentes, c'en est une autre ». Beverly essaie d'aider Howard à rentrer chez lui, mais ils se trouvent tous deux embarqués dans une aventure imprévue : une seconde expérience malheureuse avec le spectroscope a libéré un des Seigneurs des Ténèbres, exilé aux confins de l'espace à cause de sa méchanceté. Du coup, Howard et Beverly se voient obligés de sauver la terre des impitoyables vampires énergétiques aux allures de scorpions. Pouce ! Qu'on nous laisse un peu souffler ! Quoi qu'il en soit, même si le film ne délivre aucun message sur la destinée cosmique de l'homme et sa place dans l'univers sensible, ce n'est pas une raison pour qu'il ne puisse nous offrir deux heures de divertissement. Hélas, il ne nous les offre pas.

Le principal handicap d'**Howard the Duck,** c'est justement Howard. Stan Winston, impliqué dans la conception d'un des tout premiers projets, avait eu l'idée d'un « mélange de costumes et de mannequins animés ; une combinaison des techniques utilisées pour le Yoda de Stuart Freeborn, Chewbacca et les Wookies... ce sera la marionnette absolue ». L'Howard d'I.L.M. est un homme revêtu d'une panoplie. Ou, plus exactement, six hommes et deux femmes costumés en canards. Et c'est exactement à cela qu'il ressemble. Ceci mis à part, Howard n'a pas l'étoffe d'un vrai personnage, même s'il est la figure autour de laquelle le film est censé s'articuler. Dans le dossier de presse, Huyck dit quelque chose comme « c'est le premier film à utiliser une créature de l'espace en raison de ses talents, et parce que nous manquons cruellement de canards parlants » ; Lea Thompson **(Retour vers le futur)** ajoute qu'« au départ, elle a été attirée par le projet grâce à son fantastique scénario. Et puis, tomber amoureuse d'Howard a été une gratification inattendue » ; quant à elle, Gloria Katz compare Howard au « sosie canard de Woody Allen ». Tout ceci est très futé. Il n'empêche qu'avant la célèbre scène de lit (Notez : scène de **lit,** pas scène de **sexe**) entre Howard et Beverly (comment diable comptait-elle s'y prendre pour faire l'amour à un canard ? Faites fonctionner votre imagination). On en a déjà par-dessus la tête d'Howard – le – costume – de – canard. On est bien tenté d'aligner les critiques sur ce point essentiel (notamment certaines aberrations de conception sur les canards mâles et femelles), mais cela ne mènerait à rien. I.L.M. n'est pas composé de techniciens incompétents, et c'est sans doute à une série de décisions contestables que l'on doit l'apparence banale et mielleuse d'Howard.



Voilà, tout est dit. Un dernier mot, cependant : il ne fait aucun doute que l'idée de base était séduisante, aucun doute que les initiatives individuelles semblaient raisonnables sur la papier, mais le produit fini est loin d'être satisfaisant. C'est le genre de film dont les gens disent qu'il aurait mieux valu le laisser à l'état de projet, quitte à en faire un livre par exemple. et c'est presque une raison pour aller voir **Howard the Duck.** Presque, mais cela ne suffit pas.

Maitland MC DONAGH
(Traduction : Bernard Achour)



HOWARD THE DUCK (Universal). *Réal. : Willard Huyck. Prod. : Gloria Katz. Prod. Exéc. : George Lucas. Co-prod. : Robert Latham Brown. Scén. : Willard Huyck et Gloria Katz, d'après le personnage des bandes dessinées Marvel « Howard the Duck », créé par steve Gerber. Ph. : Richard H. Kline. Dir. art. : Peter Jamison. Mont. : Michaël Chandler et Sidney Wolinsky. Mus. : John Barry. Chansons originales produites par Thomas Dolby. SPFX visuels. : Industrial Light and Magic. Int. : Lea Thompson (Beverly Switzler), Jeffrey Jones (Dr. Jenning), Tim Robbins (Phil Blumburtt), Ed Gale, Chip Zien, Tim Rose, Steve Sleap, Peter Baird, Mary Wells, lisa Sturz et Jordan Prentice (Howard L. Canard), Paul Guilfoyle (Lt. Welker), Liz Sagal (Ronette), Dominique Davalos (Cal), Holly Robinson (K.C.), Tommy Swerdlow (Ginger Moss).*

DAY OF THE DEAD

Les zombies.

LE JOUR DES MORTS-VIVANTS

Le troisième épisode de la plus célèbre saga horrifique portée à l'écran va enfin connaître les honneurs d'une distribution nationale. Après la Nuit, vint l'Aube, puis le Jour. Et avec Day of the dead, ce pourrait bien être le Jour du Jugement dernier. La trilogie de G.A. Romero a désormais bouclé la boucle d'un nouveau cycle dans l'histoire de l'humanité. Et si les zombies sont toujours aussi affamés, ils ont au moins le bon sens, eux, de ne pas se bouffer entre eux ! Que les derniers survivants de cette planète en prennent de la graine...



Dans *Mad Movies* **n°36, nous vous avons présenté l'histoire de** Day of the dead, **son groupe de résistants/survivants abrités dans un abri souterrain et composé de scientifiques d'une part, de militaires d'autre part. La lutte contre les Zombies cannibales ne leur suffisant pas, il faut qu'ils ajoutent à l'horreur déferlant à la surface du globe la petitesse et la folie d'un antagoniste interne qui ne peut que les mener à leur perte. C'est le nouveau manifeste subversif et sanglant de G.A. Romero !**

UN ENGAGEMENT AUDACIEUX : LE DANGER VIENT MOINS DES MORTS QUE DES VIVANTS

Comme dans La Nuit des morts-vivants **et** Zombie, **ce sont les réactions d'une mini-société angoissée que** Day of the dead **nous décrit, un microcosme à l'image du monde et bien représentatif d'un esprit général peu flatteur pour l'homme. Car dans ce troisième volet, Romero accentue encore son militantisme contre les représentants d'une société qui ne veut pas admettre et ne sait comment se protéger contre ses propres morts. En trois films, Romero nous fait assister à la lutte d'une majorité (**La Nuit...**) devenant peu à peu (**Zombie**) une toute petite minorité (**Day of the dead**), et au bout du compte, la position de celui qui à l'origine était considéré comme l'être fort de sa suprématie, devient celle du reclus devant se terrer afin de ne pas être contaminé par le fléau. On n'a jamais comparé la ligne ascensionnelle des films de Romero au « Je suis une légende » de Richard Matheson, et pourtant quelle similitude dans le thème ! Le chasseur dominant devient le pourchassé, celui dont la mort viendra grossir le troupeau des vampires, ou ici, des zombies. Mais Romero a dès le départ (**la nuit des morts-vivants**) poussé plus loin ce postulat, découvrant que les plus monstrueux ne sont pas forcément ceux qu'on croit. Si les zombies nous effraient à ce point, ce n'est pas tant par leur état de morts-vivants qu'à cause de l'horrible habitude qu'ils ont de dévorer ceux qui leur résistent. De NOUS dévorer. Et Romero de prendre de plus en plus radicalement le parti des zombies en nous révèlant sans cesse la bassesse du genre humain par ses plus vils représentants, ou les plus bornés en tout cas.**

Si, comme à l'accoutumée, les militaires en prennent plein leur grade, Romero a, dans day of the dead, **sensiblement enrichi la psycho-**

logie des personnages et accentué leur travers fondamental : s'occuper d'abord de leur petite survie personnelle. Les derniers survivants font cette fois-ci partie d'une élite, et évidemment, les caractères positifs appartiennent, comme dans La nuit des morts-vivants et Zombie, aux minorités physiques ou raciales : Sarah (Lori Cardille), une scientifique en butte aux militaires, John (Terry Alexander), un pilote d'hélicoptère noir (!) et Miguel (Antone Di Leo), le Porto-ricain amoureux de Sarah. Mais dans Day of the dead, c'est le devenir de l'humanité toute entière qui est remis en question ; des scientifiques, dont le docteur Logan (surnommé par ses confrères Dr. Frankenstein à cause de ses tripatouillages organiques – vous verrez à quel point !), essaient de guérir le symptôme zombiesque qui est, comme vous le savez, de se baffrer de chair humaine. Ainsi se poursuit le thème central de la trilogie qui est la sauvegarde de la soi-disant « civilisation » et ce, par tous les moyens, en commençant comme d'habitude par préserver son petit espace sécurisant (cf. la baraque de La nuit..., le supermarché de Zombie).

UN FILM D'HORREUR PROGRESSISTE

Dans Day of the dead, l'homme est acculé (au propre comme au figuré) et doit donc trouver des solutions scientifiques voire spirituelles au problème des morts-vivants. En attendant, il a trouvé une solution de fortune (les carnages à l'air libre de Zombie n'étant plus possibles) en parquant les morts-vivants comme des bêtes de somme dans un enclos, et en en pêchant un de temps à autre afin qu'il serve aux expériences du docteur Logan. Le discours politique de Romero s'est encore accentué par rapport à Zombie, dans la mesure où, non seulement les méthodes expéditives militaires sont dénoncées, mais ici également l'attitude des scientifiques qui se dégagent lâchement de leurs responsabilités (rappelons que dans le script original que voulait porter à l'écran Romero, les chercheurs transformaient des zombies en machines à tuer puis les laissaient à la bonne utilisation des militaires !). Le résultat le plus surprenant des tentatives pour « humaniser » les zombies est Bub (Howard Sherman), un mort-vivant presque « bon-vivant », aux allures de bébé qui aurait trop vite grandi, émouvant dans sa maladresse et ses attitudes de cadavre retrouvant au fond de lui une parcelle d'humanité dans ce qu'elle a de meilleur. Bub prend son pied en écoutant la 9e symphonie de Beethoven, mais si Bub est aussi calme, c'est parce qu'il est nourri ! Voilà qui expliquerait la mystérieuse fringale des zombies : le manque de nourriture (ou plutôt la famine) étant l'un des plus grands maux de ce monde, les morts-vivants insatiables seraient-ils la manifestation revancharde de ce mal planétaire contre un pays vivant dans l'opulence (les USA) ? Une malédiction suprême frappant ceux qui ne s'occupent pas des vrais problèmes de ce monde et ne savent pas partager.


Rhodes (Joseph Pilato), le militaire vicieux, sert de repas aux morts-vivants qui ont une dent contre lui.

L'APOCALYPSE SELON SAINT-GEORGE ?

On a accusé Day of the dead de contenir trop de discours et pas assez d'action. Il est vrai que Zombie était bien davantage un film où le rythme de l'action importait, car il fallait fuir toujours davantage devant la vague grandissante des morts-vivants. Dans Day of the dead, il ne s'agit plus de fuir mais de résister, il faut tenir coûte que coûte face aux envahisseurs anthropophages. C'est le dernier bastion de la race humaine face aux hordes cannibales venues d'outre-tombe. Rien d'étonnant alors à ce que Day of the dead s'avère une œuvre de haute tension psychologique où, à la peur ressentie par la présence des zombies, vient s'ajouter la paranoia due à la mésentente entre les survivants. Day of the dead retrouve le lieu clos et étroit qui, comme dans La Nuit des morts-vivants, attisait les antagonistes en les favorisant. Mais le climat de Day of the dead est plus étouffant, claustrophobique, les ultimes défenseurs du monde des vivants étant coincés comme des rats au fond d'un sous-marin. La comparaison n'est d'ailleurs pas fortuite, la masse des morts-vivants évoquant de plus en plus une entité globale, une marée liquide cherchant à s'infiltrer par tous les interstices. Et lorsqu'une vague hurlante descend sur un plateau (ce qui doit être un monte-charges) au fond des entrailles de l'abri souterrain, l'angoisse intolérable devient panique. Day of the dead retrouve dès lors le rythme effréné de Zombie et on assiste médusés à un véritable holocauste sanglant où le fin mot reste toujours : ironie. Ironie tragique d'une situation où la mort n'est pas la fin (à moins, comme toujours, d'être touché au cerveau) et où chaque victime vient automatiquement grossir le flot des assaillants.

Mais s'il est vrai qu'on appréciait avant tout La nuit des morts-vivants et Zombie pour leurs festivités grand-guignolesques, on ne peut, en voyant Day of the dead, qu'être plus impressionnés encore par la portée subversive que Romero a su insuffler à son œuvre. Day of the dead adopte résolument les allures d'une fable morale dans laquelle l'homme est confronté à l'innommable concrétisation (les morts-vivants) de son propre échec sur cette Terre. Et si le film de Romero a les ambitions d'un enseignement, il échappe heureusement à tout sermon lourdement religieux. Et pourtant que réserve l'avenir aux rescapés de Day of the dead ? L'homme peut-il trouver un autre salut qu'en devenant zombie, qu'en mourant


Après une triste captivité, les zombies se déchaînent.


John (Terry Alexander), Sarah (Lori Cardille) et McDermoth (Jarlath Conroy) prêts à affronter les zombies.



pour, tel le Christ, ressusciter d'entre les morts ? Le personnage de Bub est-il le devenir de l'humanité ? Un quatrième film nous en dira peut-être davantage...

Denis TREHIN

Day of the dead. *USA. 1985. Réal. : George A. Romero. Prod. : Richard P. Rubinstein. Sc. : G.A. Romero. Ex. prod. : Salah M. Hassanein. Ph. : Michael Gornick. Dir. art. : Bruce Miller. Mont. : Pasquale Buba. Cost. : Barbara Anderson. Effets spéciaux de maquillage : Tom Savini. Musique : John Harrison. Int. : Lori Cardille, Terry Alexander, Joseph Pilato, Jarlath Conroy, Antone DiLeo, G. Howard Klar, Ralph Marrero, John Amplas, Phillip G. Kellams, Taso N. Stavrakis. Dist. : C.D.A. Sortie : 10.12.86.*



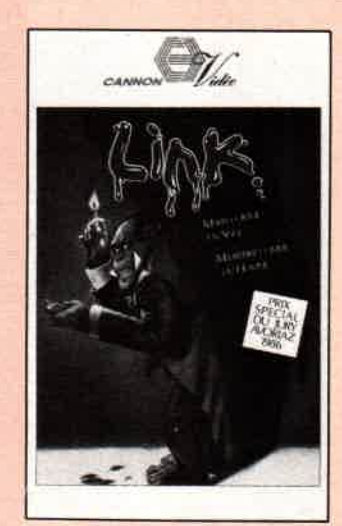
Vu le nombre impressionnant de sorties à l'occasion du Salon de la vidéo, la solution la plus simple est de faire un tour de piste par firmes interposées. Up, up and away !

CBS-FOX

Si vous avez un mongolien dans votre famille, louez **L'aventure des Ewoks.** Sinon, laissez tomber : ce démarquage honteux de **Star wars** ne vaut pas un caramel. Mieux vaut se taper des dessins animés japonais que cette niaiserie sans attrait. Pierce Brosnan, inconsolable ex-futur 007, se projette **Nomads** en boucle. Pourquoi pas, c'est plutôt distrayant sans atteindre des sommets et ça vaut mieux que le pénible **Jésus de Nazareth** (qui ça ??) de Zeffirelli.
La collection « Première vision » propose des titres inédits.
Pour démarrer : **La nuit de la comète,** délire hypothétique sur les mutations provoquées par la comète du sieur Haley.
CBS met à la vente des titres comme **Les 3 jours du Condor, All that jazz, Les muppets - ça c'est du cinéma, Un petit garçon nommé Charlie Brown** et **La guerre des étoiles** pour la modique somme de 159 francs. Pas cher et plus rapide que de magouiller pendant des lustres pour récolter des pirates médiocres. A la location, on trouve également au catalogue **Cocoon** de Ron Howard et **9 semaines 1/2** d'Adrian Lyne.
Et toujours la **Hammer house of horror,** inégale mais attachante.
Bientôt (d'ici Noël) : **Enemy mine** et **Commando.**

CANNON

Panique dans les couloirs du Palais des congrès : un singe lubrique prénommé Bozo, engagé à prix d'or par la Cannon pour faire la promo de **Link,** courait comme un fou après tout ce qui bougeait en proie à une monstrueuse érection. Le pauvre animal, rendu fou de désir par la présence de François Léotard, fut finalement maîtrisé alors qu'il tentait vainement de pénétrer un vigile sanglé dans son uniforme en acrylique. Que toutes ces turpitudes ne vous empêchent pas de découvrir **Link** et de vous métamorphoser en banane, ce serait vous priver d'un plaisir rare. Cannon sort également **Legend** de Ridley Scott, vous voilà prévenus.



MPM

MPM met un stock de bandes à la vente pour le prix grotesque de 199 francs. Prenez votre souffle : **Les frénétiques** (avec Caroline Munro), **Magic, Scared to death, Bloody blues** (??), **Guyana,** le premier **Mad Mission** (ruez-vous, et plus vite que ça !!), et enfin le **Making of Superman,** accumulation rigolote de « behind the scene » et d'interviews des acteurs, plus explications pas fastidieuses des effets spéciaux. En prime, l'intégrale des **Angélique** pour les érotomanes que vous êtes...

GCR

Vengeance d'outre-tombe, comme son titre l'indique, ne fait pas dans la finesse mais se laisse voir. Plus marrant : **Le spectre de la peur,** un best of... des moments les plus horribles des films les plus horribles tournés depuis une dizaine d'années aux USA. Pour bientôt, ressortie de quelques productions Roger Corman avec Vincent Price et ses petits compagnons. Titres non précisés. Détails dans le prochain numéro.

UGC VIDEO

Jouissance suprême : UGC sort **Réincarnations,** chef-d'œuvre de terreur drolatique (?) signé Gary Sherman. C'est horrible, gore, rigolo et même plutôt sexy pour peu que vous soyez nécrophile. Vivement conseillé malgré le recadrage ; VF potable. A regarder en attendant la sortie prochaine de **Wanted : dead or alive** au kinos.

CIC

Minute de silence à la mémoire du regretté Peter Sellers. (...) Ça y est, c'est fini : annonçons donc avec fièvre la sortie du **Prisonnier de Zenda,** délire comico-cape et épée narrant les mésaventures d'un cocher londonien qui se trouve être le sosie parfait d'un héritier du trône menacé de mort. Peut-être pas la meilleure version du fameux roman d'Anthony Hope, mais une des plus délirantes en tous cas avec **La grande course autour du monde** de Blake Edwards. **Miami vice** vous gonfle ? Louez plutôt les deux cassettes CIC : la première est l'épisode pilote, que l'on ne verra évidemment jamais à la télé et qui se trouve comme par hasard être le meilleur, plus un épisode doublé signé Paul Michaël « **Starsky** » Glaser. Pow ! Pow ! Sniff ! Sniff !

EMBASSY

Pas grand-chose à signaler, sinon la sortie automnale de **Mort sur le grill.** Encore une fois, pas la peine de s'éterniser sur la nécessité absolue de la chose : je ne connais personne (non, personne) qui ne délire pas sur cet authentique chef-d'œuvre.


Réincarnations


MAD MOVIES
Massacre à la Tronçonneuse 2



FILM OFFICE

Distributeur de Walt Disney, Vestron, MGM et Touchstone, Film Office continue de nous distiller quelques vieilleries d'espionnage puisées dans les catalogues de messieurs Metro, Goldwyn et Mayer. dans le paquet : **Passeport pour l'oubli** de Val Guest, avec David Niven, Mr. Cool en personne, et la mignonne Françoise Dorléac. Plus que potable. En prime : le très ennuyeux **Dream lover** d'Alan J. Pakula, **Les aventuriers de la 4e dimension** et... **Re-animator !** Si vous ne devez voler qu'une cassette dans votre vie, c'est bien celle-là. On ne s'étendra pas sur le génie de la chose : si vous n'êtes pas au courant que c'est le meilleur film du monde, on se demande pourquoi vous êtes là. Sortie prochaine du délectable **Merlin l'enchanteur,** cartoon disneyen bourré de magie et de décors fous. Beau. Mais qu'attendent-ils pour sortir **Le livre de la jungle** et **Fantasia** et **Bambi ?** Aaaargh...



Christopher Lee, le monstre dans Frankenstein s'est échappé.

WARNER

Quand la hammer se met en quête d'un nouveau souffle et décide de s'acoquiner avec les Shaw brothers, ça donne **Les 7 vampires d'or,** d'une curiosité qui propulse Peter Cushing chez les bridés. Kung-fu et magie noire : c'est malgré tout moins bien que les aventures de **Jack Burton dans les griffes du mandarin.** Amusant malgré un Cushing qui se demande visiblement ce qu'il fout là, plus à l'aise dans **Frankenstein s'est échappé** (1957), réalisé par le grand Terence Fisher avec le non moins immense Christopher Lee dans le rôle de Big Frankie. Passéistes nous sommes, passéistes nous revendiquons d'être. Et mort aux rats. Dans le style, **La chambre des horreurs** est un petit chef-d'œuvre. C'est le premier film du style que j'ai jamais vu, bambin que j'étais, et je ne m'en suis jamais remis : rien que le surnom du héros, le Boucher de Baltimore, vous en colle plein l'imaginaire et le reste du film est à la hauteur de ses promesses. Vierges démembrées, découpages en gros plan, écran baigné de rouge... oui, oui, oui, OUI !!

Le fantôme de la rue Morgue s'impose moins mais voir Claude Dauphin et Karl **Les rues de San Francisco** Malden largués en plein délire Hammer vaut le détour. Sans plus. ne dites jamais de mal de Clint Eastwood : c'est un génie. **Pale Rider** en est la preuve, et ceux qui ne se précipiteront pas sur la cassette recevront personnellement de mon poignet hyper-souple 75 coups de ceinture. Qu'on se le dise.





LA FIANCÉE DU VAMPIRE (House of dark shadows) MGM/UA

Barnabas Collins était un vampire cool et sexy, l'idole des amateurs de télévision dans les années 70. Héros d'une série quotidienne (rare), **Dark shadows,** il en a fait saliver plus d'une et fasciné plus d'un. **La fiancée du vampire** est le premier des deux longs métrages consacrés à Barnabas, un délire érotico-gothique du plus bel effet, trempé de sang frais et de brume. Ne dites surtout jamais au patron de votre vidéo-club qu'il s'agit d'un personnage de série TV : il ne prendrait jamais la cassette. C'est comme ça. En tout cas, précipitez-vous sur **La fiancée du vampire** si vous savez ce qui est bon pour vous et que vous n'êtes pas pourri par les faux grands films qui sortent. C'est beaucoup mieux que **Vampire, vous avez dit vampire...**

*
* *

C'est la fin de la route pour ce mois-ci, et je me rends compte avec horreur que j'ai oublié de vous signaler la sortie chez CIC d'**Indiana jones et le temple maudait.** Voilà qui est fait. Et si vous voulez vous en payer une tranche, reportez-vous ailleurs dans ce numéro pour une discussion à batons rompus avec l'abominable JPP autour du **Prisonnier,** en attendant que les épisodes inédits soient un jour édités en France (je ne me fais pas d'illusions).
Salut à vous, bande de vidéomaniaques.

Bernard LEHOUX

OFFRE EXCEPTIONNELLE!!!



MUSIQUES ORIGINALES DE FILMS
DISQUES ENFIN DISPONIBLES, CHEZ VOUS, PAR CORRESPONDANCE :

Cher(e) Ami(e) de la musique de film,
Voici un aperçu du catalogue de disques de musiques originales de films Milan :

Alfred Hitchcock's film music Psychose . La Mort aux Trousses (Bernard Herrman) A CH022
Razorback (Iva Davies) A 265
Scifi Filmmusic Festival Vidéodrome . Evil Dead . L'Ascenseur . Les Prédateurs . Vendredi 13 . Forbidden Zone . Liquid Sky . Brainstorm . Creepshow Twilight Zone . The Black Spider (Various) A 263
Le Disque des Césars Barocco . Le Juge et l'Assassin Providence . Le Dernier Métro . Le Retour de Martin Guerre . Le Bal . L'Amour en Fuite. Tangos (Various) A 272
Diva (Vladimir Cosma) avec l'air de la Wally (Wilhelmenia Fernandez) A 120061
New York 1997 (John Carpenter) A 120137
Jazz & Country in the Movies Soldier's Story . Mississippi Blues . Les Saisons du Cœur (Various) A CH 030
Dance with a Stranger (Richard Hartley) A CH 024
Lifeforce (Henry Mancini) A 256
Tangos (Astor Piazzolla - José Luis Castineira de Dios) A 280, César de la Meilleure Musique 86
Papa est parti en voyage d'affaires (Z. Simjanovic) A 279, Palme d'Or - Cannes 85
The Hollywood Musicals Golddiggers of 1933 . Go into your dance . 42nd Street . Dames . Going Places . Ready, Willing and Able . Hard to Get . Yankee Doodle Boy . Hollywood Hotel . Rhapsody in Blue . Golddiggers of 1937 . Golddiggers of 1935 . Melody for Two. 20 Million sweethearts . Footlight parade . Broadway Gondolier (Various) A CH 023
Golden Eighties (Marc Hérouet) A 273
Flagrant Désir (Gabriel Yared) A 255
Colonel Redl (Zdenko Tamassy) A CH 018
Mad Max 2 (Brian May) A 120163
Brainstorm (James Horner) A 230
Liquid Sky (Various) A CH 010
L'Année de tous les Dangers (Maurice Jarre) A CH 004
Halloween II (John Carpenter) A 120160
Les Prédateurs (Michael Rubini) A CH005
King Solomon's Mines (Jerry Goldsmith) A 259
On en meurt que 2 fois (Claude Bolling) A 275
Red Sonja - Kalidor (Ennio Morricone) JMP 4011
Sheena (Richard Hartley) ACH 017
Les Saisons du Cœur (Howard Shore) A 269
Marche à l'ombre (Xalam/La Velle) A 258
Le 4e Homme (Loek Dikker) ACH 018
Scout Toujours (Gabriel Yared) MS 278
Pirates (Philippe Sarde) A 233
Camorra (Tony Esposito) A 291
Genesis (Ravi Shankar) A 287
Suite Cinématographique (Georges Delerue) Le Mépris . La Nuit Américaine . Le Jour du Dauphin . Julia . L'Insoumis - **Suite Rosebud** (Laurent PetitGirard) Rosebud . L'Amant de Poche . Asphalte A 288
Scifi Film Music Festival N° 3 Red Sonja . Elephant Man . Razorback . Lifeforce . Halloween . Mad Max . Les Rencontres du 3e type . E.T. . La Guerre des Etoiles A 268
Delta Force (Alan Silvestri) A 290
Berlin Affair (Pino Donaggio) A 286
Conseil de Famille (Georges Delerue) A 264
Invasion USA (Jay Chattaway) A 285
Ginger et Fred (Nicola Piovani) A 284
The Quiet Earth (John Charles) A 220

A titre exceptionnel nous vous proposons les conditions d'achat suivantes :

1 disque 33 tours :	Franco	FF 70
2 disques	:	FF 130
3 disques	:	FF 180
4 disques	:	FF 220
5 disques	:	FF 260
6 disques	:	FF 300

Chaque disque supplémentaire : F 50/Pièce

Règlement par chèque à la commande à l'ordre de : SEPAM. Livraison sous 8 jours. Un cadeau surprise sera joint à notre livraison.

Remplissez et découpez le bon de commande ci-dessous et retournez-le accompagné du règlement par chèque bancaire ou postal à: SEPAM, 16 Villa St Michel F 75018 Paris

Bon de commande à retourner à : SEPAM, 16 Villa St Michel F 75018 Paris.

Mme/Mlle/M. :.......................................
Demeurant :.......................................
Commande les disques N° ....
....
....
....
....
....
soit..............pièces soit..............FF franco.
Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de SEPAM.
Je souhaite également être tenu(e) au courant de vos parutions.

EN VENTE ÉGALEMENT CHEZ VOTRE DISQUAIRE (DISTRIBUTION RCA)

LES NOUVEAUX 6

les inconnus, les jeunes, les valeurs sûres, les assistants



Masque d'Halloween (1984).

Projet personnel (1983).

TONY GARDNER

l'aisance

Rick Baker, Doug Beswick, Greg Cannon et Stan Winston ne tarissent pas d'éloges sur Tony Gardner. Pas étonnant en fait, car Gardner appartient à la race des Kevin Yagher. Il a 22 ans et ne travaille à Hollywod que depuis trois ans. Ça lui a suffit pour se faire un nom dans la profession. Encore quelques années et il se sera fait un nom auprès du public.

Tony Gardner est originaire de l'Ohio. Vers l'âge de 14 ans, il fait des courts métrages d'animation et commence à s'intéresser aux effets spéciaux. A 16 ans il voit Alien**, c'est le choc. Il tente avec succès de reproduire le « face-hugger » et le « chestburster », opérant d'après photos et utilisant du latex, du coton et du colorant alimentaire. Il réalise que ses créations sont assez ressemblantes et qu'en plus c'est très amusant à faire. Alors il continue à s'amuser. Et apprend sur le tas. En 1983 il est en Californie où il rencontre Rick Baker et à qui il montre son portfolio. Quelques semaines plus tard, Baker l'invite à travailler sur** Thriller**, le vidéo-clip de M. Jackson. Et Gardner ne chôme pas. Il coule du latex, travaille les moules, fabrique toutes les poches gonflables de la transformation et s'occupe de la plupart des masques de zombie pour les plans de groupe. Baker le laisse même se maquiller en mort-vivant (le premier à sortir du sol, dont le bras tombe un peu plus tard). Et voilà, il n'en fallait pas plus pour lancer Gardner. Satisfait des compétences de son assistant, Rick Baker le fait travailler sur** Starman **puis sur** Série noire pour une nuit blanche **sur lequel chacun des deux maquilleurs sculpte une balafre pour John Landis. A partir de 1984, Tony Gardner travaille pour « la bande à Baker » : Baker himself bien sûr, Doug Beswick et Greg Cannom. Sur** Cocoon **(G. C.) il fait de tout y compris de la mécanisation ; sur** Les aventuriers de la quatrième dimension **(D. B.) il moule les sculptures du tyrannosaure ; sur** The Link **(R. B.) il aide Baker à sculpter et mouler le costume du « chaînon manquant » ; sur** Ratboy **(R. B.) il fait divers travaux de laboratoire ; sur** Fine Tuning **(G. C.), l'un des épisodes de « Amazing Stories », il aide Greg Cannom à créer trois extraterrestres ; sur** Aliens **(D. B.) il sculpte, moule, peint et manufacture les poupées miniatures de la Queen Alien, de Ripley et du Power Loader, pour les scènes finales du film ; sur** Assassin **(D. B.) il supervise la construction et l'animation d'un robot humanoïde ; sur** The Three Amigos **(D. B.), le dernier film de John Landis, il sculpte, moule et peint une tortue chantante que Beswick mécanise ; enfin sur** Harry and the Hendersons **(R. B.), une production Spielberg, il retrouve Rick Baker l'espace de quelques jours. En 1985, Tony Gardner fait un tour du côté des studios Stan Winston où il travaille sur** Invaders from Mars **et** Aliens**. Sur le film de Cameron, il lui est donné l'occasion de refaire ce qu'il avait fait cinq ans plus tôt pour s'amuser : sculpter le « chest-burster ». Gardner est comblé : il avait adoré** Alien**, le voilà qui travaille sur la suite à deux reprises. Mais Tony Gardner ne fait pas que de l'assistanat. En 1984, il est invité, avec Kenny Myers, à remplacer Bill Munns sur** Le retour des morts-vivants**. Le film est déjà en tournage depuis trois semaines et des désaccords entre Munns et O'Bannon oblige ce dernier à trouver une autre équipe d'effets spéciaux. A l'âge de 20 ans, Gardner est donc chargé de créer un effet de A à Z : celui du demi-cadavre femelle. Il en fait une marionnette mécanisées et le résultat se passe de commentaires. Et puis, comme tous ses collègues, Gardner fait de la publicité ou des vidéo-clips entre deux longs métrages. Il se consacre même au maquillage corporel pour une série de posters.**

Ce qui séduit Gardner dans les effets spéciaux de maquillage c'est leur côté magique. « Arriver à faire croire aux spectateurs, ne serait-ce qu'une seconde, qu'une créature est vraiment vivante est particulièrement gratifiant ». A 22 ans, Gardner voudrait bien continuer à travailler dans le cinéma mais, en même temps, regrette de s'être trop éloigné des beaux-arts où il y a aussi beaucoup de choses à explorer. Quoi qu'il fasse, nul doute que ce sera avec le talent qu'on lui connait.

Le demi-cadavre du **Retour des Morts-Vivants.**

CHRISTIAN ORVEN
mécanique & co

En vérité les talents de Christian Orven sont multiples. Il suffit de jeter un œil à son scorpion pour apprécier ses capacités de sculpteur. Mais c'est en tant qu'as de la mécanique qu'il a débuté dans le métier et c'est comme tel qu'il est souvent appelé. Dans le dernier numéro, Mister Longo vous a parlé des problèmes qu'a rencontrés (et résolus) Orven sur le tournage d'un court métrage : il est largement temps de faire connaissance avec ce jeune homme de 22 ans, en passe de devenir un spécialiste français de l'animatronie.

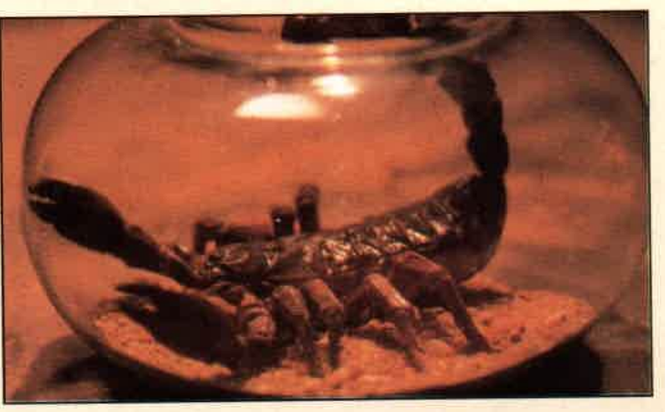
Enfant, le jeune Christian a l'occasion de lire la bibliothèque de son père. Non point Corneille ou Montherlant mais Van Vogt, Vonnegut et Dick. De là naît une passion pour la science-fiction, le fantastique et le cinéma correspondant. Sur les bancs de l'école, il rencontre un nommé Gilles Rossire avec lequel il commence à « vivre sa passion ». Il entre dans une école de micro-mécanique où il restera trois ans et demi. L'article de Benoit Lestang dans *Mad Movies* n° 22 (février 82) le met sur la piste du latex. Peu de temps après il apprend que le même Lestang a besoin d'une main mécanique pour Clash **et le voilà embarqué sur son premier film. A l'âge de 18 ans. Suit alors** White Fire **toujours comme assistant de Lestang, sur lequel Christian met au point une pompe à pression pour faire gicler le sang. Le principe en est simple : un bocal est rempli de sang au trois quarts. L'air qui occupe le dernier quart est comprimé par une pompe à vélo et une vanne laisse échapper le sang à la demande. Les deux compères travaillent ensuite sur la pub Spring Gum (plus de détails page 64 du n° 32) pour laquelle il construise un « blob » et un mort-vivant. L'animation de ce dernier comprend le cou, les yeux et la mâchoire. A l'occasion de ce tournage, Orven fait un peu de sculpture (un bras du « blob »). Puis Christian quitte Lestang pour joindre Michel Soubeyrand sur la pub Mercier. Ses compétences en mécanique sont mises à l'épreuve puisqu'il est chargé d'animer une pieuvre, de faire sourire un poisson, d'ouvrir une huitre géante et d'aider un robot à prendre un verre. Toujours avec Soubeyrand il travaille sur une émission de FR3, « Croc'Soleil ». Il mécanise un masque de marionnette porté par un mime. Le masque possède trois points d'animation : les paupières, la mâchoire et le sourire. Début 86, il est contacté par Yves Lavandier qui a besoin d'un faux scorpion pour son court métrage. Le procédé utilisé est simple mais efficace au point que certains spectateurs du film croient voir un vrai scorpion (plus de détails page 45 du n° 43). En cela Christian a la sagesse des plus grands artistes d'effets spéciaux, savoir faire simple quand c'est suffisant. Enfin il passe l'été 86 sur** Terminus **comme assistant de Jacques Gastineau. Il manufacture des cous et des mâchoires de mutants ainsi que des squelettes de bébés transparents. Plus de détails sur** Terminus **dans un très prochain numéro.**

En quatre ans, Christian Orven a vécu une série d'expériences non négligeable. Au point qu'il a l'ambition d'ouvrir un studio d'effets spéciaux, et ce avec la complicité de Philippe Robert. Un studio susceptible de satisfaire les attentes d'une production dans tous les domaines du trucage. Philippe Robert sera chargé des maquettes et des effets optiques. Christian Orven des effets de maquillage. Le plus difficile sera de trouver des films ; l'industrie française a encore peur du fantastique. On leur souhaite bonne chance.

Yves-Marie LE BESCOND



Le mort-vivant de la pub Spring-Gum.



Le faux scorpion du **Scorpion.**

LE PRISONNIER

Enquête sur un agent secret au dessus de tout soupçon

Le prisonnier **est sans conteste la série télévisée la plus cérébrale jamais conçue, sorte de gigantesque puzzle ésotérique exigeant du spectateur une participation sans retenue. On rentre au Village avec le Prisonnier, on tente de s'en sortir avec lui et on y réussit (?) avec lui. On le quitte sans vraiment savoir si on a vécu un rêve ou un cauchemar, si on a assisté à une « fantaisie » d'espion fatigué ou à une satire féroce de la société. Aux deux sans doute. Patrick McGoohan conçut la série en tablant sur l'intelligence du public, comble d'optimisme, et ça a marché...**
McGoohan est sans doute le seul acteur à pouvoir se vanter d'avoir été le héros et le maître d'œuvre de deux séries à succès : Destination danger, **et bien sûr,** Le Prisonnier...
Dans le premier cas, les missions de John Drake renouvelaient avec subtilité et intelligence le mythe de l'Espion, grand générateur de phantasmes dans les années 60...
C'est d'ailleurs pendant le tournage d'un épisode de D.D **que l'équipe découvrit le village de Portmeiron, au Pays de Galles, authentique patchwork architectural rococo en diable dont McGoohan et George Markstein (co-créateurs du Prisonnier) utilisèrent à merveille l'aspect labyrinthal et claustrophobe...**
Plutôt que de se livrer à une « étude » un peu rasoir de la série, nous avons préféré en faire l'objet d'une discussion passionnée entre votre serviteur et le tyran de la rue Mansart en personne, j'ai nommé J.P.P...

J.P.P. : L'aspect fascinant dans **Le Prisonnier** consiste à se heurter inévitablement à une série de questions en tentant de l'analyser. C'est peut-être la série la plus dérangeante, la plus mystérieuse ; ça démarre comme un suspense pour nous laisser finalement face à nos propres interrogations. Nous allons donc essayer de répondre à quelques questions et d'aboutir à une conclusion éventuelle.

B.L. : Tout ce qu'on a pu concevoir comme tentatives de réponses se voit complètement détruit dans les deux derniers épisodes.

J.P.P. : Bon, ne soyons pas défaitistes. Je pense que les premières questions qui viennent à l'idée du public, c'est quand même avant tout : Qui dirige le village, à quoi sert le village, pour qui est le village et de quel côté politique se situe le village ?

B.L. : Et qui est le N°1...

J.P.P. : Oui, et puis l'emplacement du village. Est-ce que c'est en Lituanie, sur la côte marocaine, au Portugal, ou carrément en Angleterre ? Le camion qui part du village, dans le dernier épisode, retrouve assez rapidement la capitale britannique.

B.L. : Tout à fait, il prend une bretelle d'autoroute qui se trouve à 15 miles de Londres, c'est vraisemblablement très près.

J.P.P. : Alors, qui dirige le village ? Ben sans doute le N°1 ; que représente-t-il ? Là plusieurs possibilités. S'agit-il des gens d'en face, éventuellement les rouges, ou d'une sorte de S.P.E.C.T.R.E. à la James Bond, ou, pourquoi pas, ses chefs qui l'auraient envoyé là pour savoir s'il serait capable de résister à un interrogatoire en règle ? Le mettre dans le cas de figure d'un prisonnier des adversaires pour savoir s'ils peuvent prendre le risque de le laisser dans la nature.

B.L. : C'est une hypothèse hardie, parce qu'on ne peut pas construire un tel univers pour un seul homme.

J.P.P. : Pas sûr en fait. On a parfois l'impression que tout le village n'existe que pour lui. Dans le final première partie, on donne une semaine de « congé » à tout le monde parce que le N°6 va se retrouver seul pendant ce laps de temps avec le N°2. Pareillement, on évacue le village entièrement pour le laisser s'échapper dans **Le Retour.** Et puis tous votent pour lui aux élections du village parce que tel est le bon plaisir du N°2. En matière d'espionnage tout est possible. Rappelle-toi l'épisode de **Destination Danger, La Ville-fantôme** où une fausse ville anglaise avait été construite pour acclimater les espions soviétiques.
Pour revenir à l'idée que ses chefs sont complices, on voit bien, dans l'épisode du **Carillon de Big Ben,** qu'il passe directement du bureau de ses chefs au village.

B.L. : Il y a une autre possibilité, c'est que le N°6 soit une espèce de super-agent avec la mission de sélectionner les N°2.

J.P.P. : Il est certain que dans chaque épisode, le N°6 se défend contre le N°2 qui est l'adversaire privilégié. Il lui en veut et s'évertue à le briser à chaque fois. Celui du **Marteau et l'enclume,** par exemple, rampe quasiment à ses pieds, celui de **A.B.C.** craque complètement et je ne parle pas de celui du final qui en meurt carrément dans la première partie (ah ben si j'en parle, tiens). Bon, de quel côté politique se situe le village ? Eh bien disons que ce n'est pas facile à dire, mais la conception du village est tout de même curieuse. Parce qu'enfin, il n'y a pas 36 conceptions du monde. Il en existe une, hiérarchique, voire chrétienne, qu'on pourra rebaptiser capitaliste. Une autre individualiste (Montaigne, Rousseau, Descartes, Nietzche, etc.), qu'on pourrait appeler libéraliste ou bougeoise. Et enfin, une, marxiste, qui refuse justement la conscience de l'individu, et c'est là, je crois, celle du village ou l'intérêt individuel soit s'effacer devant celui du goupe. Un point de repère me semble essentiel, c'est l'argent transformé en unité de travail. C'est une idée à Marx, ça. Pour supprimer le capitalisme, on distribue une valeur immédiatement consommable en échange de l'argent déjà acquis et en quelques dizaines d'années, le capital n'existe plus et n'est plus productif d'intérêt.

B.L. : Je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi dans la mesure où chercher une signification politique à tout crin n'est pas une bonne chose. Le problème des unités de travail est, à la limite, une astuce de scénario, les gens ne peuvent pas avoir d'argent.

J.P.P. : Mais travaillent-ils, d'abord, au village ?

B.L. : Pas vraiment, mais ils auraient pu choisir des billets de monopoly, le principe est le même. Je ne pense pas que c'est ce qu'ont voulu dire les scénaristes.

J.P.P. : Cette manière de diriger les gens, de les priver de réflexion et de prérogatives, de les abêtifier en quelque sorte, d'y proclamer une seule vérité, c'est parlant, ça. Jusqu'au journal du village qui, par exemple, donne toutes les révélations du N°6 une minute après son interview, alors que celui-ci s'est borné à répondre « pas de commentaires » à chaque question.

B.L. : Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une dénonciation d'un système politique précis. Même dans les pays qu'on dit libres, les journaux racontent la même chose et déforment les propos de tout le monde.

J.P.P. : Je ne pense pas. On publie ce que la personne dit. Dans le cas contraire il lui reste le droit de réponse, la lettre ouverte, la répartie dans un autre journal ou bien les tribunaux. Or là, on se retrouve dans le monde du **1984** de George Orwell.

*B.L. : Justement, dans **J'ai changé d'avis,** on peut voir une affiche à la « Big Brother » représentant un homme qui vous désigne du doigt en disant « Votre communauté a besoin de vous ». Ceci dit, je rattacherais plus la série à **Alice au pays des merveilles** qu'au monde de **1984.***

J.P.P. : Si on considère le dernier épisode, on peut dire qu'en effet rien n'est réel et qu'on gravite en plein délire. C'est du Kafka.

B.L. : C'est davantage du surréalisme que de la dénonciation politique.

J.P.P. : Evidemment, dans ce cas là, les questions « qui dirige le village » et « pour qui est le village » n'ont plus de raison d'être.

B.L. : C'est le problème avec cette série, on ne sait jamais où l'on en est.

J.P.P. : Est-ce que le village ne constitue pas quand même une espèce de préfiguration du mode de vie future avec cette médiatisation à outrance, la radio qui annonce sans arrêt qu'il fait beau, des nouvelles complètement guillerettes, de la musique douce, le conditionnement, la surveillance ? Il suffira peut-être que les récepteurs de télévision deviennent également émetteurs pour qu'on se retrouve dans un monde complètement despotique. On rejoint encore **1984,** là ! Est-ce que ce n'est pas une image de la société du futur ?

B.L. : Non, je pense que c'est une image de la société actuelle. Il ne faut pas se leurrer en pensant que tout va changer et qu'il y aura des robots partout.

J.P.P. : A ce stade-là on se demande si l'on a envie de connaître les réponses ou si on accepte le fait qu'il s'agit d'un complet délire. Je pense que le téléspectateur, à peu près actuellement au milieu de la série, se pose des questions et aimerait avoir des réponses.

B.L. : C'est une série de sensations, c'est une succession d'épisodes de la vie d'un prisonnier dans un monde qu'il n'a pas fait, comme disent les américains. Comme Howard the Duck est prisonnier sur terre et ne peut s'en sortir. C'est la description d'un univers à mi-chemin entre le cartoon et la science-fiction. C'est une sorte de jeu de rôles.

J.P.P. : Donc alors, la finalité du prisonnier, à la fin de son jeu, c'est de savoir s'il va s'échapper ou non. Au dernier épisode on s'aperçoit qu'il est effectivement libéré, encore que... on y reviendra.

*B.L. : Le dernier épisode n'est pas une bonne base, il faut vraiment le mettre à part du reste de la série. Quand on lit des interviews de McGoohan, il dit lui-même que **Le Prisonnier** est une dénonciation de la société, mais qu'en fait, surtout, le prisonnier est plus prisonnier de sa propre tête que du reste du village. Le dernier épisode n'offre aucune solution et aurait plutôt tendance à rendre le tout beaucoup plus confus.*

J.P.P. : C'est un peu ce que je lui reproche. Parce que face à toute cette série de questions captivantes et qui me font penser qu'il s'agit d'une des meilleures séries de télévision jamais réalisées, on se retrouve au point de départ et profondément frustrés.

B.L. : Non, c'est le côté complètement allégorique, puisqu'à la fin, quand il rentre dans son appartement, on s'aperçoit que sa porte s'ouvre comme celle de son bungalow au village.

J.P.P. : Donc le spectateur possède de tous les éléments, les remue bien fort dans sa tête et se fait lui-même son propre scénario, c'est le final de **2001** en quelque sorte.

B.L. : C'est là l'aspect jeu de société mêlé à ce côté complètement britannique, drôlatique dans les pires moments.
Si cela avait été une série américaine, à la fin, il y aurait un gars qui enlèverait son masque et qui taperait sur la table avec sa godasse, on t'aurait bien montré que c'était des communistes.

J.P.P. : Effectivement, on tremble à l'idée de ce que serait **Le Prisonnier** passé à la moulinette américaine. Le fait que ce soit une série anglaise explique sans doute l'humour véhiculé.

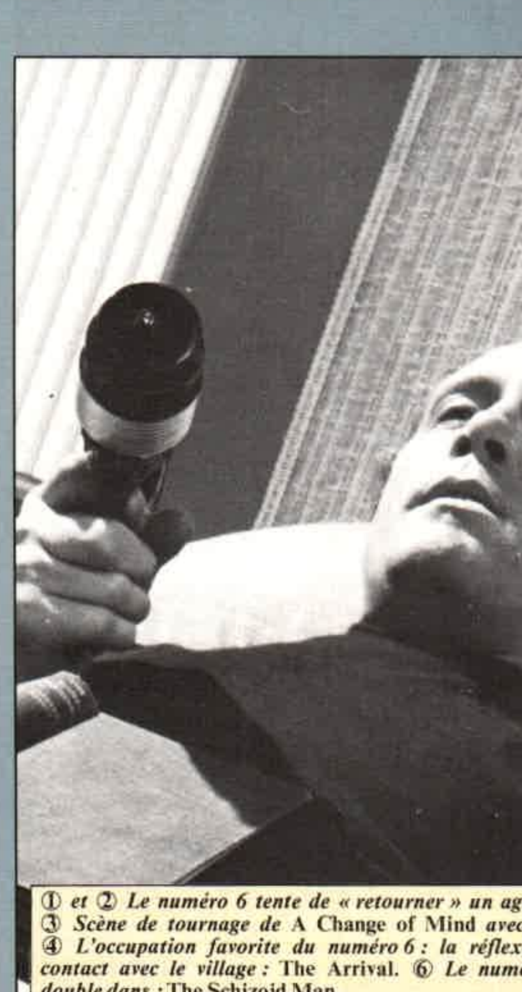












① *et* ② *Le numéro 6 tente de « retourner » un agent du numéro 2.* ③ *Scène de tournage de* A Change of Mind *avec Angela Browne.* ④ *L'occupation favorite du numéro 6 : la réflexion.* ⑤ *Prise de contact avec le village :* The Arrival. ⑥ *Le numéro 6 menace son double dans :* The Schizoid Man.

On a l'impression que le N°6, face à l'absurdité qu'il découvre en face, réplique par une ironie assez réjouissante. J'aime bien la tirade du N°2 dans **Les élections,** qui dit au prisonnier : « L'humour est le sens même de notre genre de société ». Il faut dire que le N°6 fait face avec une ironie tout aussi percutante.

B.L. : C'est en cela que le personnage recoupe celui de John Drake, ***Destination danger.*** *McGoohan a toujours dit qu'il détestait le personnage de Bond, parce que pour lui Bond n'a pas réellement d'humour et s'en tire toujours en tuant.*

J.P.P. : Je ressens cela comme si le N°6 n'était pas tellement dupe de ce qu'on lui présente, parce que c'est une déformation perpétuelle de la réalité, on essaye toujours de lui faire croire des choses inexactes et lui a l'air de s'en amuser. C'est un peu le gars qui essaye de se sortir de ce monde kafkaien par son intelligence, sa réaction saine et son humour. La déformation de la réalité est importante en tant que concept de la série.

B.L. : Qui est exprimée par la façon dont est filmé le N°6, généralement avec des plongées ou des contre-plongées sur son grand crâne intelligent.



J.P.P. : L'essentiel, par rapport au N°6, et qui fait que le spectateur se projette immédiatement dans la série, c'est qu'on se met à la place du prisonnier. Parce que tout nous est étranger et qu'on découvre le village à travers ses propres yeux. On s'identifie complètement à son personnage dans la mesure où il reste le seul point de repère normalisant dans ce monde de dingues. Pour se distraire, une question subsidiaire : est-ce que le prisonnier est John Drake ?

B.L. : La question n'est pas très importante, le problème est que McGoohan a complètement façonné ***Le Prisonnier*** *avec Georges Markstein.* ***Le Prisonnier*** *est un univers qui lui est propre et les deux séries ont des points communs.*

J.P.P. : On a déjà prétendu que le prisonnier **était** John Drake.

B.L. : Oui, mais c'est un faux débat. C'est l'archétype de cette série, il n'y a pas de vérité. Pour certains c'est un plaisir merveilleux de faire des rapprochements avec certains épisodes de ***Destination Danger.*** *Par exemple, un des chefs de Drake était interprété par le même acteur qui fait le croque-mort qui vient le gazer dans le premier épisode, repris en générique dans les épisodes suivants.*

J.P.P. : Pourquoi McGoohan a-t-il écrit lui-même le final, avait-il peur de voir la série lui échapper ?

B.L. : Au départ, ce devait être une série d'une dizaine d'épisodes et ITC a voulu qu'elle se prolonge pour des raisons commerciales. McGoohan considérait que certains épisodes ne reflètaient pas ce qu'il aurait souhaité et le dernier épisode c'était pour en finir une fois pour toute. Il y a eu également des querelles entre McGohan et Markstein et il semblerait que ce dernier ait plus ou moins abandonné la série...

J.P.P. : J'aimerais évoquer quelques invraisemblances dans les scénarios. Par exemple, il y a quelque chose qui m'a toujours frappé ; dans **Le Retour,** pourquoi le prisonnier ne se souvient-il pas de son expérience malheureuse de **Big Ben** ? Il y a d'autres exemples du même type.

B.L. : C'est que le prisonnier est un personnage jusqu'au boutiste, qui se donne le maximum de chances de s'en sortir, même s'il sent que son entreprise est vouée à l'échec. Il continue, c'est un fonceur.

J.P.P. : Je le trouve un peu naïf parfois quand même. Dans **Big Ben,** il fait confiance à sa compagne d'évasion alors que, nous-mêmes, on s'en méfie. Même chose dans **Echec et mat** ; et alors, l'humour suprême réside dans le fait que l'évasion échoue parce qu'ils ont pris le N°6 pour un gardien et qu'ils ne lui font pas confiance. C'est vraiment un comble !

*B.L. : Tu parles d'****Echec et mat,*** *ce qui est amusant c'est que quand on dit aux gens : vous vous souvenez de la série du* ***Prisonnier*** *? Ils répondent invariablement : « Ah oui, le jeu d'échec humain ». C'est l'épisode qui a le plus marqué le public. Il est certain qu'un jeu d'échec humain dont on déplace les pions par haut parleur, c'est peut-être l'épisode le plus significatif de la série.*

J.P.P. : Bon, mais je parlais de naïveté scénaristique, en quelque sorte. Il fait confiance à la fille de l'horloger, dans **L'Enterrement,** il accepte tous les pièges. Dans **Les Élections,** il incite le village à se révolter, au lieu de profiter lui-même, et en douce, de ses nouvelles prérogatives.

B.L. : Pour toi, dans l'épisode des ***Élections,*** *le N°6 aurait plutôt dû accepter ses nouvelles fonctions et en user pour grignoter le pouvoir de l'intérieur plutôt que de fomenter une rebellion quasiment vouée à l'échec.*

J.P.P. : En effet, je trouve que sa réaction est naïve dans ce qu'on nous montre.

B.L. : La conception du ***Prisonnier,*** *village ou pas village, puisqu'il s'agit d'une extension du monde dans lequel on vit, nous montre qu'on est prisonnier où que l'on soit d'un système et nous dit clairement que tout est voué à l'échec.*

J.P.P. : **Le Prisonnier,** un feuilleton pessimiste alors, et non pas révolutionnaire ? Pourtant il s'agit d'une belle parabole sur le pouvoir et la soumission. Les hommes sont des pions et perdent leur identité et le prisonnier lutte contre cela et s'en sort, le village lui-même le reconnaît à la fin.

B.L. : Non, c'est vraiment pessimiste comme l'était ***Les Espions*** *de Clouzot. Cette scène où les chefs sont immédiatement au courant de tout ce qui se dit et se prépare. Il n'y a pas d'échappatoire. C'est noir et ça rappelle tout à fait* ***Le Prisonnier.***

J.P.P. : Une question qui m'intéresse, c'est : est-ce qu'il s'évade vraiment à la fin ?

B.L. : Je pense qu'il s'évade d'une prison pour retourner dans une autre, plus grande.

J.P.P. : Ça rejoindrait donc l'idée que c'est le monde entier qui est un village.

B.L. : Oui, on peut voir ça comme cela. Ça rejoint le monde, plus tard, de ***Brazil.***

J.P.P. : Très bien, on boucle la boucle, il ne suffit plus que de rattacher **Brazil** à **1984,** ou à **Un bonheur insoutenable** de Levin, **Le Meilleur des mondes,** d'Huxley, etc.
Mais je persiste à penser que **Le Prisonnier** ne bénéficie pas de son expérience au fil des épisodes, ce qui laisserait à penser que ces épisodes sont différents, complets, se suffisent à eux-mêmes. Pourtant on a toujours le village comme valeur stable, et tous ses personnages, comme le nain, le contrôleur et tous les N°2 qui se succèdent ; on pourrait peut-être parler des personnages de la série...

B.L. : Oui, eh bien déjà le nain, le deuxième nain le plus célèbre de la télévision.

J.P.P. : Après Michaël Dunn...

B.L. : Oui, c'est une caricature du serviteur anglais, qui vient servir les œufs au bacon, le thé, le factotum du N°2. Il a toujours l'air de se rendre compte que le N°6 est le personnage le plus fort et de l'aider, d'une manière un peu passive, mais il y a toujours des échanges de regards, des choses comme ça qui ne trompent pas.

J.P.P. : Dans le final première partie, il se soumet au N°6, il change de camp.

B.L. : Et dans la seconde partie, il rentre avec le prisonnier pour devenir son valet. D'ailleurs c'est le seul personnage qui n'a pas de numéro.

J.P.P. : Le contrôleur non plus...

B.L. : Oui, le contrôleur et le majordome sont, si je ne m'abuse, les seuls personnages qui n'ont pas de numéros dans le village.

J.P.P. : Le « Je ne m'abuse » c'est le fils du docteur, alors, non ?

B.L. : Sucrez à la frappe, mademoiselle... Bon, le contrôleur, physiquement parlant, est la caricature du robot humain, avec cette espèce de tête d'œuf, ces grosses lunettes, cet aspect complètement froid, d'un bloc. Tout le côté hommes de main, avec ces hommes qui viennent dans leur petite bagnole empêcher le prisonnier de s'évader ou réparer quelque chose. On dirait des comparses de films de gangsters.

J.P.P. : On ne peut pas dire tout simplement que ce sont des robots ? Tous ces gens-là dans le village, en dehors de lui, obéissent sans réfléchir, tels des robots ; sous cet angle, la résurrection du N°2 dans le final redevient plausible.

B.L. : Dans ces cas-là, c'est le stade suprême, ***Alice au pays des merveilles*** *perdue dans un monde d'androïdes, où plus personne ne pense, etc.*

J.P.P. : Je dirais plutôt le prisonnier dans l'univers de **Mondwest,** alors.

B.L. : C'est un parallèle amusant, oui. Pour revenir à la comparaison Angleterre/Amérique, ***Mondwest*** *est typiquement américain par rapport au* ***Prisonnier.*** *Alors que les deux thèmes se rejoignent.*

J.P.P. : Il y a cet endoctrinement dans **Le cerveau,** on les programme en quelque sorte. Il s'agit bien de robots. Bon, on parle des N°2. On s'aperçoit qu'ils se succèdent et que certains reviennent, d'ailleurs. **A.B.C.** et **Le cerveau,** c'est le même. Pareil pour **Le retour** et **Le marteau et l'enclume,** sans parler de Leo McKern dans **Big Ben** et les deux derniers épisodes. On a l'impression qu'ils ont failli à leur tâche et qu'on en essaye un nouveau à chaque fois.

B.L. : C'est une espèce de punition, on les envoie successivement contrôler et vaincre le N°6.

J.P.P. : Est-ce qu'on les punit alors ? Parce que dans **L'Enterrement,** il y en a un qui manque d'être tué ; les autres disparaissent et on ne sait rien d'eux.

B.L. : C'est le principe « destroy » de la série qui est de détruire l'establishment anglais, toute la classe politique. Le N°2 c'est le premier ministre, quoi.

J.P.P. : On revient à la notion de série révolutionnaire, alors !

B.L. : Révolutionnaire et anarchiste, oui.

J.P.P. : Je dirais plutôt individualiste, c'est le grand message de la série, s'il en existe un. Il triomphe grâce à son individualisme.

B.L. : Le prisonnier n'est pas un personnage qui s'admire lui-même. Il fait ce qu'il a à faire. Mais je crois que la série pose tellement de questions que celle-là est annexe.

J.P.P. : Au niveau du manque de logique, j'ai quelque chose d'étonnant à signaler. Dans le bureau de ses collè-

gues, dans **Le retour,** il y a un personnage qui s'appelle Thorpe, je crois, et qui est joué par un acteur qui fera un N°2. C'est un merveilleux anachronisme.
J'aimerais aussi évoquer les rapports du N°6 avec les femmes. Parce qu'on a l'impression que ce n'est pas un charmeur, malgré qu'il soit assez séduisant. Il semblerait que tout le village soit asexué. Il n'y a pas de couples, pas de relations sexuelles ni d'intrigues amoureuses.

B.L. : Non, et on n'y boit pas d'alcool non plus. Le whisky et la vodka ne contiennent pas d'alcool. Les femmes existent en tant que personnages et non en tant qu'objets sexuels. C'est d'ailleurs la même optique que dans ***Destination Danger.*** *Elles sont soit faibles, soit traîtresses, mais pas vamps en tout cas.*

J.P.P. : Disons que c'était l'opinion de Mc Goohan : pas trop de sexe, de violence. Ça reste familial malgré tout.
On peut évoquer l'esthétisme particulier de la série, les costumes, les décors ?

B.L. : Les costumes singent les tenues vacancières britanniques du début du siècle. Maillots rayés, les capes, les parapluies. C'est d'autant plus savoureux qu'il ne pleut jamais sur le village. Il fait toujours désespérément beau. A part dans ***A.B.C.*** *où il y a un éclair, mais c'est un hommage aux vieilles bandes de l'Universal. Le village lui-même existe déjà , sauf pour les scènes d'intérieur.*

J.P.P. : Est-ce qu'on peut dire que la numérotation des citoyens constitue une sorte de hiérarchie ou bien s'agit-il de numéros pris au hasard ? Par exemple, pourquoi le N°6 est-il le N°6 ?

B.L. : Le triple 6 a une signification satanique.

J.P.P. : Voir **La Malédiction...**

B.L. : Les N°s 1 et 2, ça se comprend, mais pour le reste c'est vraisemblablement au hasard. Le vieil amiral porte le N°66 et c'est le seul qui tente de le moraliser, de l'intégrer au village, bon, mais je pense que ça s'arrête là.

J.P.P. : Et pourquoi a-t-il ce regard offusqué quand on lui demande de quelle nationalité était son armée ?

B.L. : Nouvelle question. Mais après les décors et l'esthétique on peut mentionner la mise en scène, très souvent assurée par Don Chaffey qui réalisa quelques uns des meilleurs épisodes de ***Destination danger,*** *dont le très onirique* ***Obsession.***
Ce qui est intéressant dans la mise en scène du ***Prisonnier,*** *c'est qu'elle est complètement théâtrale et que tous les acteurs semblent sortir d'une pièce de Pinter ou d'un film de Losey. Ce qui est particulièrement flagrant dans ce huis-clos psychologique de l'avant dernier épisode entre le N°6 et le N°2.*

J.P.P. : Où le prisonnier revit toute sa vie face à un N°2 qui revêt absolument toutes les formes de l'autorité sociale alors qu'on le fait régresser au stade infantile. On voit le père et le fils, le flic et le contrevenant, le maître d'école et son élève, l'entraîneur sportif et son poulain, le patron et l'employé, le juge et le prévenu, etc. Mais c'est toujours la rebellion qui l'emporte sur l'autorité. Ici par un exemple flagrant de contre-transfert. On est en pleine séance psychanalytique, là. Le summum débouchant sur cette merveilleuse question du N°6 au N°2 : « Pourquoi ai-je démissionné, vous le savez, vous, pourquoi ? ».

B.L. : Sa victoire l'autorise à rencontrer le N°1 dans le dernier épisode et c'est le fameux réglement de compte avec le mythe « James Bond » avec ce flinguage insensé des gardes du corps qui sortent de partout. Cette espèce de folie collective complètement cartoonesque.

J.P.P. : Bon, ben il va nous manquer une conclusion. On pourrait évoquer nos deux épisodes préférés, par exemple. C'est quoi les tiens ?

B.L. : Moi c'est ***Echec et mat,*** *pour toute la signification phare de la série et ce splendide plan final du nain en contre-plongée qui fait échec et mat sur l'échiquier juste avant que les grilles ne se referment sur la tête du N°6...*
Et ***A.B.C.*** *parce que c'est l'épisode où on drogue le prisonnier et on le projette dans son propre passé pour essayer enfin de trouver qui il devait contacter pour échanger ces fameux secets dont on ne connaît toujours pas l'existence. Et petit à petit le N°6 prend le contrôle de la situation.*

J.P.P. : Bon, j'aime bien moi aussi **A.B.C.,** mais tu viens de me le prendre. Disons qu'il y a quand même **L'Arrivée,** le premier épisode, parce que ça brosse d'emblée le décor et l'atmosphère de la série et qu'on découvre la situation et le village avec les propres yeux du N°6. J'aime beaucoup la scène où il demande une carte de la région et que le plan lui montre le village avec seulement ses limites : la mer, la montagne, etc. Et quand il demande une carte plus détaillée on lui en donne une plus grande qui représente exactement la même chose. Il y a là-dedans une ironie féroce extraordinaire et bien annonciatrice de la série.
Et puis aussi **Le Double** avec ce jeu d'acteur surprenant, cet échange psychologique où l'on se demande qui est exactement le vrai N°6 parce que le double se comporte exactement comme le prisonnier et se méfie tout autant de son advesaire.

B.L. : Il faut être honnête, c'est un épisode qui rend fou !

J.P.P. : Une denière question, à laquelle on ne trouvera certainement pas de réponse non plus : Pourquoi ne lui pose-t-on qu'une seule question, à savoir : pourquoi avez-vous démissionné ?

B.L. : C'est la fameuse parodie de la vie moderne où on vous demande toujours pourquoi on fait ce qu'on fait.

J.P.P. : Mais on ne lui pose que celle-là. Ça obsède les N's 2, et nous aussi d'ailleurs. Je crois que si j'étais le chef du village (on va se croire au Club Med. là !) et du côté des britanniques, on a évoqué cette possibilité, c'est la question que je ferais poser par les N's 2. Je crois qu'il n'est pas du tout impossible que les vrais dirigeants du village soient ses chefs, tout simplement.

B.L. : C'est une explication assez plausible, en fait.

J.P.P. : Eh bien voilà, nous sommes quand même parvenus à une conclusion provisoire. A la semaine pochaine, chers télespectateurs, pour un épineux débat sur la vie sexuelle des huitres en milieu freudo-marxiste. A vous Cognacq-Jay...

Bernard LEHOUX et Jean-Pierre PUTTERS

P.S. : Le projet d'un long métrage produit et interprété par McGoohan a fait long feu.
Nous venons d'apprendre avec terreur qu'une nouvelle série, moitié suite, moitié remake, sans McGoohan, se préparerait aux Etats-Unis. (Au secours !).


Le N° 6, l'homme sans nom : le rebelle

THE PRISONNER. *17 épisodes. 1967. G.B. Une production ITC distribuée par ATV. Créateurs : Patrick McGoohan et George Markstein. Producteur : David Tomblin. Producteur exécutif : Patrick McGoohan. Musique : Ron Grainer. Direction artistique : Jack Shampan.*

1. ***The arrival*** – Scénario : George Markstein et David Tomblin. Mise en scène : Don Chaffey. AvecPatrick McGoohan, Angelo Muscat, Guy Doleman.
2. ***The chimes of Big Ben*** – Scénario : Vincent Tilsey. Mise en scène : Don Chaffey. Avec : Léo McKern, Nadia Gray.
3. ***A.B.C.*** – Scénario : Anthony Skene. Mise en scène : Pat Jackson. Avec : Katherine Kath, Sheila Allen, Colin Gordon.
4. ***The schizoid man*** – Scénario : Terence Feely. Mise en scène : Pat Jackson. Avec : Jane Merrow, Anton Rodgers.
5. ***Free for all*** – Scenario : Paddy Fitz. Mise en scène : Patrick McGoohan. Avec : Eric Portman, Rachel Herbert.
6. ***Checkmate*** – Scénario : Gerald Kelsey. Mise en scène : Don Chaffey. Avec : Ronald Radd, Peter Wyngarde, Patricia Jessel.
7. ***Many happy returns*** – Scénario : Anthony Skene. mise en scène : Joseph Serf. Avec : Donald Sinden, Patrick Cargill, Georgina Cookson.
8. ***The general*** – Scénario : Joshua Adam. Mise en scène : Peter Graham Scott. Avec : Colin Gordon, John Castle, Peter Howel.
9. ***It's your funeral*** – Scénario : Michaël Cramoy. Mise en scène : Robert Asher. Avec : Deren Nesbitt, Annette Andre, Mark Eden.
10. ***Hammer into anvil*** – Scénario : Roger Woodis. Mise en scène : Pat Jackson. Avec : Patrick Cargill, Victor Maddern.
11. ***A change of mind*** – Scénario : Roger Parkes. Mise en Scène : Joseph Serf. Avec : John Sharpe, George Pravda, Angele Browne.
12. ***Dance of the dead*** – Scénario : Anthony Skene. Mise en scène : Don Chaffey. Avec : Mary Morris, Norma West, Duncan Macrae.
13. ***The girl who was death*** – Scénario : Terence Feely. Mise en scène : David Tomblin. Avec : Kenneth Griffith, Justine Lord.
14. ***Living in harmony*** – Scénario : David Tomblin. Mise en scène : David Tomblin. Avec : Alexis Kanner, David Bauer.
15. ***Do not forsake me oh my darling*** – Scénario : Vincent Tilsley. Mise en scène : Pat Jackson. Avec : Zena Walker, Clifford Evans.
16. ***Once upon a time*** – Scénario : Patrick McGoohan. Mise en scène : Patrick McGoohan. Avec : Leo McKern, Peter Swanwick.
17. ***Fall out*** – Scénario : Patrick McGoohan. Mise en scène : Patrick McGoohan. Avec : Leo McKern, Kenneth Griffith, Alexis Kanner.


N° 6 contre ... , qui est l'esclave ?



Des histoires à frémir debout...

Stephen KING

◄ G.A. Romero et S. King sur le tournage de Creepshow.

« Je suis un écrivain commercial » n'hésite pas à proclamer Stephen King. Ce propos volontairement provocateur est bien vite tempéré par une considération plus modeste : « Je suis né juste au bon moment pour profiter de l'onde de choc de l'engouement des lecteurs pour le supranaturel et les récits de S.F. qui ont submergé la liste des best-sellers à la fin des années 70 (...). J'arrivais comme une fleur, vingt ans après la chute de Weird Tales, le plus important de tous, et je moissonnais tranquillement leurs généreuses semailles ». Ainsi, King rendait hommage à ses idoles dans le domaine de la littérature fantastique : Lovecraft, R. Bloch, Fritz Leiber, Jack Finney et Ray Bradbury.

De son père, évanoui dans la nature en 1949, lorsque Stephen avait deux ans, il ne restait que quelques piles de revues de marine marchande et de nombreux pulps notamment de la série *Bluebook* et *Argosy* publiant des récits d'horreur et de S.F. Il semble même que Don King, le père, se soit essayé à ce type d'écriture, comme en témoigne quelques correspondances négatives de maisons d'éditions de l'époque. Le jeune Stephen y trouvera son bonheur, notamment dans une anthologie regroupant des nouvelles de A. Merritt, F.B. Long et Lovecraft. Ce n'est cependant pas du goût de sa tante qui fait disparaître ces publications (King s'en souviendra dans **Creepshoww**), mais le virus de la littérature, Stephen King l'a dans la peau. De toute cette période, King a tiré un ouvrage intitulé *Danse macabre* (qui est inédit en france. Le *Danse macabre* que nous connaissons est en fait le recueil de nouvelles *Night shift*). Dans cet essai, King à l'instar de H.P. Lovecraft avec son *Epouvante et surnaturel dans la littérature* remonte à la source de ses racines culturelles. Elles sont littéraires à la base avec les influences mentionnées plus haut, en gros tous les auteurs qui ont été publiés par la maison d'édition Arkham House. Mais elles sont surtout audiovisuelles avec la radio, la télévision, le cinéma, la bande dessinée et le rock, et toute l'œuvre de King en est réminiscente comme on le verra par la suite.

A l'âge de vingt ans, il écrit sa première nouvelle *The Glass door* qui sera achetée pour la royale somme de 35 $ par une revue pour hommes. Afin de subvenir aux besoins de sa jeune famille, King travaille dans un pressing industriel où il trouve le temps d'écrire son premier romain *Carrie*. A son grand soulagement, il décroche un poste de professeur d'anglais dans le Maine à l'Hampden Academy ; depuis lors il n'a pas quitté la région et habite à Bangor avec son épouse Tabitha et leur trois enfants. Après avoir vendu les droits de *Carrie* à la maison d'édition *Doubleday* moyennant une avance de 2 000 $, tout va se précipiter pour King car Brian de Palma encore glorieux de son **Phantom of the Paradise** s'intéresse à l'ouvrage...

Carrie repose en enfer, telle est la mention qui figure sur la tombe de Carrie White. Cet enfer, elle en a déjà eu la primeur dans ses relations avec les autres ; notamment avec sa mère qui voit en elle une punition divine pour avoir commis le péché de la chair et y avoir pris du plaisir. A l'école elle est en butte à l'hostilité moqueuse de ses camarades et à leur méchanceté. Elle prendra, après son passage à l'état de femme, conscience de son pouvoir de télékinésie et s'en servira pour sa vengeance. Du roman de King, Brian de Palma a tiré un film très fort, admirablement construit en un itinéraire douloureux qui ne peut aboutir que sur une explosion. Explosion de la personnalité de carrie qui débouche sur l'exacerbation de ses pouvoirs en un final impressionnant (le bal du diable suggéré par le titre français). Sissi Spacek s'est confondu avec le personnage de carrie à qui elle offre son physique ingrat, mais non dénué de charme ; elle avait auparavant postulé pour les rôles tenus finalement dans le film par Amy Irving et Nancy Allen, avant d'obtenir le rôle principal. Son passage du stade « vilain petit canard » à la rayonnante reine de la promotion est subtilement amené car il y a quand même des protagonistes positifs dans l'histoire : la professeur et le boy friend de Carrie. Les confrontations de Carrie avec sa mère sont particulièrement violentes car cette dernière sent son enfant lui échapper et tentera par tous les moyens (l'autorité, la culpabilisation, la religion...) de retenir sous sa coupe sa fille a qui elle a caché la réalité. Elle sera la dernière victime, symboliquement crucifiée par Carrie.

Carrie a été le film qui a révélé De Palma au grand public, il y étrennait un style qui l'a par la suite rendu célèbre : utilisation du « split screen » (image coupée en deux qui donne deux versions différentes d'une même scène) et du ralenti comme élément de suspense. Ce style est d'ailleurs devenu par la suite un procédé rendu parfois grotesque, lorsque son admiration pour Hitchcock s'est lourdement rajoutée à un style de narration fabriqué. Stephen King s'est déclaré très satisfait de cette première adaptation, à raison car son livre y est tout entier ; les scènes manquantes ont été techniquement impossibles à transférer sur le grand écran et cela ne nuit pas au récit. Parallèlement au tournage de **Carrie,** le second roman de King *Salem's Lot* a été achevé par Warner Bros. Accaparé par la rédaction de ses prochains succès King décline la proposition d'adapter son livre. Le roman, fort complexe, a tout pour décourager les meilleurs professionnels. A Stirling Silliphant succéderont Robert Getchell et Larry Cohen sans que l'on aboutisse à un scénario cohérent. Le projet échoue alors chez Warner Bros Télévision et on commence à parler de Tobe Hooper. Tout récemment l'opiniâtre Larry Cohen vient d'achever **Return to Salem's Lot** qui semble ne rien devoir à King, si ce n'est le titre. Ce dernier avait d'ailleurs un projet de suite *Salem's Lot 2* qu'il annonçait comme « encore plus surprenant que le premier », verra-t-il le jour maintenant ? Il semblerait que la même aventure que Robert Bloch avec **Psychose 2** lui soit arrivé. Entre temps, **Carrie** s'est révélé être un énorme succès et la Warner se rend compte qu'elle dispose avec *Salem's Lot* d'un sujet à l'impact public important. Il n'en est que plus étonnant que ça soit la télévision qui hérite du projet lorsque l'on connaît les contraintes imposées par le petit écran, au niveau de la violence parti-

▼ Creepshow.






◄ Carrie.

culièrement. Encore plus inouï, le choix de Tobe Hooper pour la mise en scène ; de fait sa réalisation se révèle assez académique, appliquée quoique très mobile. Hooper a avoué depuis avoir accueilli avec soulagement la proposition de réaliser ce film car après son départ précipité du tournage de **The Dark** (signé John Bud Cardos) sa carrière a marqué le pas. **Salem's Lot** lui a permis de faire évoluer sa carrière dans le bon sens. Pour les spectateurs européens qui n'ont vu qu'une version d'environ deux heures du téléfilm de quatre heures, **Les Vampires de Salem** adapte classiquement et au premier degré le mythe vampirique. Reggie Nalder dans la peau de Barlow le suceur de sang est une fois de plus génial et est le vampire le plus original de l'histoire du cinéma avec ses yeux jaunes et ses oreilles en feuilles de choux. Comme toujours, il n'a rien à dire mais en fait Nalder est le plus grand acteur muet du cinéma parlant. Le film ressort sous peu en vidéo sous le titre **Horror Terminal,** il y a vraiment des distributeurs qui ont le sens du titre adéquat ; dans le genre et toujours pour King, la traduction de **Children of the corn** par **Horror Kid** est assez mémorable aussi. Bref, il vaut mieux lire l'excellent roman de King (*Salem* chez Presses Pocket) avant de visionner cette bande « décimée ».

Un épisode de Twilight Zone en couleurs, tel est le jugement de King sur **The Shining.** La rancune de l'auteur envers l'œuvre de Stanley Kubrick semble tenace car en juillet dernier il déclarait au magazine *Prevue* qu'il souhaitait refaire **The Shining.** La rancœur de King semble provenir du fait qu'il a été tenu à l'écart du projet, le scénario qu'il était tenu d'écrire par contrat n'a pas été retenu par Kubrick ; King prétendant même qu'il ne l'aurai pas lu. Quoi qu'il en soit, l'intérêt de Kubrick pour le roman de King aura apporté la reconnaissance de l'auteur au niveau de la profession cinématographique et chacun de ses romans suivants fera l'objet de surenchères pour en obtenir les droits pour le grand écran. Le scénario écrit par Kubrick et Diane Johnson fait évoluer les personnages dans un huis clos parfait qui s'articule dans la dimension du temps : le passé et le présent. Et pourtant, d'un calibre tel que Kubrick on attendait autre chose, pour une fois il n'a pas réussi à transcender le sujet, à lui imposer sa marque. Plus que le thème, c'est l'interprétation de Jack Nicholson qui est en cause, le grand guignol n'est pas éloigné par moments, car son cabotinage accapare le regard du spectateur. En ce qui concerne l'histoire, il s'agit d'une histoire classique d'un enfant doué d'un don de divination et qui subit les horribles visions d'un passé tragique. Son père, lui, sombre peu à peu dans la folie de par son impuissance à écrire, isolé dans le cadre d'un gigantesque hotel désert et isolé par la neige ; il se débat dans un labyrinthe qui se matérialisera au final. En fait, il appartient déjà à l'histoire de l'hôtel comme le montre une photo du film. Sans être réellement décevant, **The Shining** ne répond pas toujours à l'attente du spectateur sans que l'on sache toujours pourquoi dans le fond. Il convient de noter qu'une fois de plus la version européenne est amputée d'une vingtaine de minutes ; il demeure cependant quelques séquences très fortes : la vague de sang et l'apparition de la femme nue dans la salle de bains.

Dans un article paru dans le magazine *Rolling Stone* en décembre 1979, King vantait les mérites du film de George A. Romero, **Dawn of the dead Zombie,** qu'il qualifiait de meilleur film de la décade. Ils finiront par se rencontrer sur le tournage de **Knightriders** (le film de Romero encore mystérieusement inédit chez nous) et sympathisent au point que King accepte d'apparaître dans une courte séquence. Au fil de leurs rencontres, naît un projet qui a ses racines dans leur goût commun pour les E.C. Comics des années 50. Ils intitulent le nouveau-né : **Night Creeps,** il deviendra rapidement **Creepshow.** En cinq sketches le film tente et parvint parfois à retrouver l'esprit des B.D. en grande partie basé sur une chute finale surprenante. une seule des histoires est inspirée d'une nouvelle de King : *The Crate* et c'est d'ailleurs la meilleure avec son monstre Fluffy réfugié dans une malle. Pour toutes les séquences de flash-back et d'horreur, les éclairages deviennent très vifs avec deux couleurs dominantes : le bleu et le rouge et deux autres complémentaires : le jaune et le vert. Cela contribue avec le cadrage à donner une « couleur » bande dessinée au film. Deux des sketches sont cependant assez faibles : **The Lonesome Death of Jordy Verrill** qui voit King lui-même tenir le rôle d'un paysan naïf et roublard à la folie. Ayant récupéré une météorite, il a attrapé un virus qui le transformera en végétal ; l'histoire ne réserve aucune surprise. **Something to tide you over** est aussi décevant et pour la même raison ; on y voit deux morts-vivants surgir des flots pour se venger de leur bourreau. **Father's day** par contre est conforme à l'esthétique et à l'humour noir des B.D. **They're creeping up on you !** est centré sur la phobie d'un homme d'affaires envers la saleté et qui se retrouve envahi par des milliers d'insectes. Dans un décor clinique et aux accents d'une musique be-bop, l'acteur E.G. Marshall armé d'une bombe insecticide aura finalement un sacré coup de cafard... la liaison entre les sketches est amenée par les pages d'un comics tournées par le vent. Ironiquement c'est Joe King, le fils de Stephen, qui interprète le rôle du gosse brimé par son géniteur qui lui interdit de lire des B.D. ; l'enfant finira par le faire disparaître à l'aide d'une poupée vaudou. Annoncé depuis pas mal de temps **Creepshow /2** va devenir une réalité incessamment sous la forme d'une co-production entre Laurel Ent. et New World Pic., les histoires sont de King et le scénatio de Romero, mais pas la réalisation.

« Il y a deux Stephen King, je suis différent selon les jours. Avec *Cujo* vous contemplez mon côté sombre ». Ainsi parlait King en évoquant la fin du roman qui voit la mort du gamin complètement déshydraté et mortellement blessé par le chien enragé. Mais cette conclusion déjà mal perçue par les lecteurs de King, était inimaginable au cinéma et il finira par l'admettre en laissant le gosse vivre. Le scénario de King a été revisé par Barbara Turner et D.C. Dunaway qui seront les seuls à être crédités. A la réalisation Lewis Teague **(Alligator)** succède à Peter Medak **(The Changelling)** et nous livrera un excellent petit film au budget modeste de 5 millions de $. Jouant sur l'image bon gros toutou du Saint Bernard, l'histoire nous assène un chien enragé et féroce après


▼ Cujo.





The Shining.

avoir été mordu par une chauve-souris et qui attaque une mère et son fils réfugiés dans une voiture. Avec le thème de l'agression animale, King n'innove guère mais il réussit à greffer à l'histoire deux éléments d'émotion : les cauchemars du jeune garçon et la culpabilité de la mère qui assume mal son adultère. Le schéma du scénario est westernien : le fort c'est ici la voiture et les indiens, le chien. Le conflit est étudié sous la loupe et la situation statique par excellence a obligé L. Teague à faire des merveilles avec sa caméra. Constamment en mouvement, l'image enveloppe le véhicule, s'en rapprochant puis s'en éloignant pour découvrir son isolement. Parfois subjective, lors des déambulations du Saint Bernard, la caméra à l'intérieur de la voiture, tournant comme une toupie, nous fait bien ressentir la claustrophobie qui s'empare des deux personnages. Certains ont reproché au film d'avoir un message moralisateur, l'attaque du chien étant la « conséquence » de l'adultère de l'épouse, mais on n'est pas obligé de les suivre. Le roman était dédié à George Romero.



Christine

Le roman *Christine* provient d'une idée ancienne de King pour une nouvelle dans laquelle un jeune homme avait acheté une voiture dont le compteur diminuait et qui redevenait de plus en plus neuve. Arrivé au kilomètre zéro, le véhicule tombait en mille morceaux. Dans l'ouvrage, l'intérêt s'est déplacé dans les relations du héros Arnie Cinningham et de son meilleur ami Dennis qui raconte les deux tiers de l'histoire. Ce mélange de fantastique, de teenagers, de voiture et de rock'n roll ne pouvait qu'attirer les producteurs. C'est Richard Kobritz, le producteur de **Salem's Lot** qui obtiendra les droits du roman de plus de 500 pages qui devra comme habituellement être réduit et simplifié. Après l'échec public de son **The Thing,** John Carpenter sera retenu pour réaliser **Christine,** un coup sans risque propre à la remettre sur les rails. Le film est d'ailleurs clinquant comme une voiture neuve, soigneusement mis en scène... bref, une mécanique bien huilée. L'action démarre à Détroit en 1957 sur une chaîne de montage de Plymouth Fury ; il n'y en a qu'une de rouge, elle provoquera un accident du travail et un autre ouvrier sera retrouvé mort à l'intérieur. En 1978, l'épave de la voiture est retrouvée par Arnie, un jeune homme mal dans sa peau, qui succombe à son « charme » : « J'ai trouvé pour une fois dans ma vie plus laid que moi ». Il s'agit bien d'une histoire d'amour qui sera source de conflits avec les parents d'Arnie et avec sa petite amie qui n'est que la cinquième roue du carrosse. Au volant de Christine, Arnie devient sûr de lui et arrogant et tous les deux iront se venger des voyous qui avaient humilié Arnie et détruit la voiture dans le garage. Le film est moins explicite que le roman sur les raisons qui ont rendu la voiture mauvaise jusqu'à l'os (Bad to the bone) comme le chante George Thorogood au générique. Le film, comme le bouquin, est rythmé par les accents rock de quelques tubes des fifties. Les effets spéciaux sont parfaits, particulièrement lorsque la voiture complètement abimée se reconstitue elle-même ; le tournage a nécessité quelques 23 voitures (à divers stades de fraicheur).

« Personne n'a réussi à mettre vos idées sur l'écran » a-t-on déclaré régulièrement à King ; « c'est faux » répond-il « voyez ce que Cronenberg a fait avec **The Dead Zone.** L'adaptation du livre a encore posé énormément de problèmes et de nombreux réalisateurs se sont succédés à la tête du projet : Sidney Pollack en 1980, Michaël Cimino et Stanley Donen en 1981, John Milius et Andrei Konchalovsky en 1982, pour conclure avec David Cronenberg en 1983. Ce dernier avait auparavant décliné l'offre de mettre en scène **Christine** dont le thème lui était étranger. Avec **The Dead Zone,** il filmait pour la première fois un scénario qu'il n'avait pas écrit et l'on pouvait crainde des débordements qui n'auraient rien apportés à une histoire si forte. Il n'en a rien été et même s'il est moins personnel que **Videodrome, The Dead Zone** est le meilleur Cronenberg et la meilleure adaptation de King. Ce dernier avait écrit un scénario que Cronenberg a refusé d'utiliser lui préférant celui de Jeffrey Boam. Celui-ci déclarait que si « le script de King se rapprochait énormément de son roman, il n'en tirait pas la substentifique moelle. je pense qu'il est passé à côté de son propre livre ». Dans l'ouvrage, King met en parallèle l'évolution de Johnny Smith qui détient, à la suite d'un long coma, un pouvoir de divination et la carrière de Greg Stillson, le candidat à la Maison Blanche dont il détaille le passé de sadique et de néo-nazi. Le scénario de King insistait sur ce point, alors que le film nous présente un Stillson déjà au sommet briguant la présidence suprême ; alors que le calvaire de Johnny Smith nous est détaillé. Dépositaire d'un don de vision, Smith le subit d'autant que les manifestations de ce pouvoir l'atteignent physiquement : « C'est comme si je mourrais en moi ».

Le scénario se décompose en plusieurs histoires sans que la narration en soit décousue, chacune nous permet d'appréhender les différentes facettes du don de Smith. Il commence par avoir une vision spontanée d'un évènement qui est en train de se produire, puis une divination d'évènements tragiques du passé. Enfin, il y a les prémonitions qui lui poseront le problème de savoir s'il peut influer sur le destin et ensuite s'il en a le droit et le devoir. Tout cela s'articulant autour d'une histoire d'amour impossible très mouvante ; les rencontres de loin en loin entre Johnny et Sarah, son ex-fiancée, donnent au récit un ton mélancolique auquel Cronenberg ne nous avait guère habitué. Dans le rôle principal, Christopher Walken est extraordinaire nous rendant Smith attachant car dans son regard il y a le poids d'une vie ordinaire brisée par un accident ; il y a une grande dimension tragique dans son jeu. **The Dead Zone** marquait également le début de la collaboration de Dino de Laurentiis avec Stephen King.

Les romans de King disponibles ayant tout été achetés, tournés ou en cours de réalisation, il ne restait plus, fin 1983, que le recueil de nouvelles *Nighshift.* Trois des histoires : *Battleground ; Strawberry Spring* et *I Know what you need* ont été acquises par Martin Poll Prod. dans le but de lancer une série télévisée que King aurait pu présenter et qui ne se fera sans doute jamais. De même, Milton Subotsky le vétéran de l'Amicus, firme célèbre pour ses films à sketches, possède les droits de six autres nouvelles. A l'époque, il envisageait d'en tirer deux films : le premier aurait dû comprendre *The Lawnmower Man, Trucks* et *The Mangler* et le suivant : *The Ledge, Quitters Inc.* et *Something they come back.* Depuis, il s'est fructueusement associé avec Dino de laurentiis et en échange du titre de coproducteur il accorde au coup par coup le tournage d'un film d'après une nouvelle. Mais de **Nightshift** il restait encore **Children of the corn** qu'achèvera New World. Ils en tireront un film à petit budget (3 millions de $) qui souffre du manque de matière. Car si l'histoire de ces enfants regroupés en une secte qui adore un être démoniaque qui vit sous la terre dans les champs de maïs n'est pas inintéressante, il eut fallu trouver d'autres idées pour que le script ne se réduise pas au milieu du film à une longue errance des protagonistes dans une ville abandonnée. De plus, comme dans **Cujo,** la fin sera transformée et l'homme ne mourra pas. ceci produit un happy end familial d'autant plus ridicule que, si je me souviens bien, il y a toujours le cadavre d'un gosse dans la voiture ; mais celui-là, tout le monde l'a oublié, surtout le scénariste. Sinon, le début du film est très angoissant lorsqu'il nous montre le massacre des adultes par les enfants, et les champs de maïs sont très photogéniques. Intitulé **Horror Kid** lors de sa sortie en France, il devient maintenant **Les Démons du maïs** en vidéo.

« Si tu étais une fille, Stephen, tu serais sans arrêt enceinte. » Disait Mme King mère à son fils. il aurait mieux fait d'écouter et le confesse en parlant de ses contacts avec Dino de Laurentiis : « Ce qui m'intéresse beaucoup chez Dino c'est justement son pouvoir de me décider à agir contre ma volonté. » Et il faut avouer qu'après les prémices prometteuses de **The Dead Zone** on pouvait espérer mieux que la trilogie : **Firestarter, Cat's eye** et **Silver Bullet.** Originellement prévu pour être réalisé par John Carpenter, **Firestarter** le sera par Mark Lester dont le **Class 84** avait impressionné D. de Laurentiis et parce que le budget important donnait quelques angoisses aux dirigeants de l'universal échaudés par le flop de **The Thing.** Une fois encore, il s'agit d'une petite fille, Charlie, qui dispose d'un pouvoir lui permettant de déclencher le feu à distance. Elle doit cette particularité à des expériences sur la drogue effectuées sur ses parents lorsqu'ils étaient au collège. Lorsque les autorités découvrent les résultats de ces tentatives risquées, elles décident de faire disparaître tous les témoins. La mère de Charlie est assassinée et la fillette doit fuir avec son père, traqués tous deux par des agents des services secrets. Ils seront capturés et Charlie est dupée par un officiel mais lorsqu'elle retrouve son père, elle apprend la vérité. Le film suit fidèlement le roman au départ puis s'intéresse plus aux personnages des méchants avec notamment le capitaine Hollister interprété par Martin Sheen et qui est chargé des expériences. Mais le film inédit en france est réputé être peu excitant de par une histoire à laquelle il est difficile d'adhérer et manquant d'imagination au niveau des effets spéciaux. Seule l'interprétation trouve quelque grâce auprès des critiques avec dans le rôle principal la jeune Drew Barrymore **(E.T.)**, George C. Scott et Martin Sheen qui remplaçait Burt Lancaster souffrant.

Sur le tournage de **Firestarter,** King en visite est abordé par D. de Laurentiis qui lui demande d'écrire quelque chose de spécifique pour Drew Barrymore. King lui parle d'une inspiration qu'il a eu pour une nouvelle : un gamin est sauvé d'un monstre vivant dans les murs de sa chambre par son chat. L'idée plaît à De Laurentiis, surtout le chat qui est le lien idéal pour rejoindre les histoires que le producteur a racheté à Milton Subotsky et tirées de **Nightshift.** Le problème c'est que dans le recueil de nouvelles il n'y a pas une seule histoire avec un chat, qu'à cela ne tienne, ce que De Laurentiis veut, il l'a. Le film suivra donc un chat dans ses pérégrinations, à commencer par sa rencontre avec un saint Bernard, une façon pour Lewis Teague de faire un clin d'œil à **Cujo** qu'il a également réalisé. Les deux premiers sketches sont tirés de **Nightshift : Quitters Inc.** et **The Ledge ;** le dernier **The General** a été spécialement écrit pour le film et est réputé être le meilleur. Le premier récit nous présente une clinique soignant la tabagie par l'électricité, le traitement est tellement radical que James Woods y envoie sa femme afin qu'elle « se casse la pipe » ; mais il aura un remords un peu tardif... Le suivant voit, à la suite d'un pari stupide, un homme obligé de parcourir une certaine distance sur le rebord du



Children of the Corn

dernier étage d'un grand immeuble. L'introduction du chat une fois de plus semble problématique mais on le retrouve quand même dans le sketche final. On y rencontre la petite Drew Barrymore tourmentée par un esprit maléfique : le Trool, qui a la particularité de s'emparer du souffle des humains jusqu'à ce qu'ils en meurent. Heureusement, le félin vaincra le monstre après une longue bataille.

che. Le mythe du lycanthrope est déjà limité, on pouvait donc espérer de King qu'il transcende la trame classique ; il n'en a rien été. Les maquillages de Carlo Rambaldi sont au diapason du reste : complètement ratés et souvent ridicules. L'histoire suit un jeune garçon paralysé qui traque un loup-garou dans une ville de province et finit par découvrir qu'il s'agit du prêtre de Tarker's Mills. Il le provo-


Cat's Eye.


Peur bleue.

Toujours inédit chez nous **Cat's eye** demeure un des préférés de King qui regrettait que : « La M.G.M. ait cru bon de raccourcir le prologue, ce qui est une erreur car outre qu'il était très drôle, il clarifiait le concept de base ». De ce fait, peu de monde a vu **Cat's eye** qui a fini dans les oubliettes ; peut être le redécouvrirons nous un jour.

« Je pense que c'est soit une réussite totale, soit un four complet ». Tel est le point de vue « totalement subjectif » de King sur **Silver bullet/Peur bleue.** Ce n'est sans doute pas par hasard que ce livre est dédié à Davis Grubb, l'auteur de **La Nuit du chasseur** car l'ouvrage est basé sur les nuits de pleine lune d'une année qui voit un loup-garou partir en chasse. Le film est très décevant car il adapte laborieusement un scénario peu inspiré ; le plus réussi c'est encore l'affiquera afin qu'il se dévoile et avec l'aide de son oncle Red finira pas l'abattre.

Plus sympathiques, à priori, les deux courts métrages étudiants réalisés d'après deux histoires de *Nightshift,* inépuisable décidément, et qui sont distribués ensemble en vidéo. King a écrit lui même à Frank Darabont, le réalisateur de **Woman in the Room** pour lui signifier son intérêt pour le film. Un juge commence à perdre la tête lorsqu'il passe d'interminables heures au chevet de sa mère mourante. Le second court métrage s'intitule **The Boogy Man** dans lequel un homme est conduit à l'asile après avoir été soupçonné de l'assassinat de son jeune fils. L'ainé se bat pour faire libérer son père et prétend que le meurtrier est le « Boogy man »/le croquemitaine. Le père finit par être relâché, mais quelque temps plus tard son second fils meurt dans les mêmes circonstances... **The Boogy Man** est réalisé par Jeff Schiro et les distributeurs français seraient bien avisés de s'y intéresser.

Actuellement aux Etats Unis Stephen King est deux fois à l'affiche : un triomphe et un bide, parce qu'il faut bien appeler les choses par leur nom. Après 4 semaines dans le Top 50 de **Variety** et des recettes de 1,6 millions de $, **Maximum Overdrive** le premier film réalisé par Stephen King a sombré dans l'indifférence la plus complète. Il n'y a guère longtemps, la présence de King à un générique était réputée apporter des recettes minimales de l'ordre de 30 millions de $. Que s'est-il passé ? L'auteur n'a pas encore eu l'occasion d'en parler et la sortie du film en France risque d'être compromise par ces résultats.

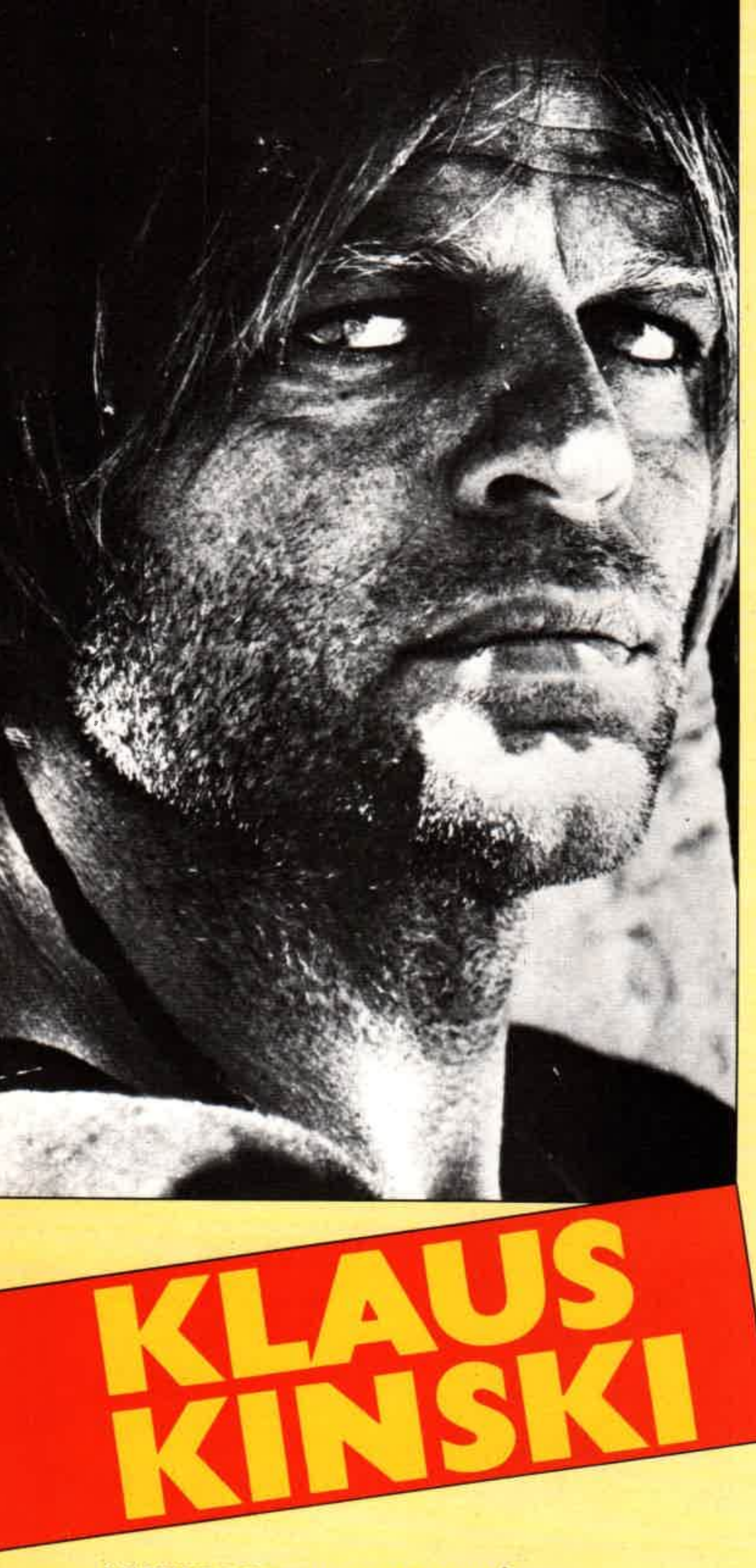
L'histoire est tirée d'une nouvelle de *Nightshift : Trucks.* Après le passage d'une comète près de la terre, certaines machines se révoltent, notamment d'imposants camions qui attaquent les humains. La critique a été particulièrement dure pour le scénario qui est le point faible du film, par ailleurs correctement réalisé. cela confirme que si Stephen King est un merveilleux raconteur d'histoires qui, à défaut d'originalité dans le choix de ses sujets, sait maintenir l'intérêt du lecteur, il a un problème dès qu'il s'agit d'aborder le cinéma. Il peut sembler paradoxal que la personne sans doute la moins bien placée pour adapter ses œuvres est l'auteur, c'est pourtant le cas pour King. Les défauts de ses romans, et il y en a car sur une distance de souvent plus de 500 pages, il y a parfois des longueurs et une trop grande profusion de détails qui le rend illisible pour certaines personnes (Aïe, aïe, qu'est ce que je vais entendre au prochain courrier des lecteurs de la part des autres...) ; les défauts donc se retrouvent dans les scénarios où l'important est de savoir élaguer en ne conservant que le principal. Comment le faire quand on considère que tout ce que l'on écrit est indispensable ?

Par contre, début septembre, un petit film sans vedettes atteignait la première place du Box-office : **Stand by me** qui est une adaptation de la courte histoire *The Body,* une des quatre qui forment le recueil **Different Seasons.** Réalisé par Bob Reiner, ce film narre l'aventure de 4 jeunes gens dans une forêt et qui sont à la recherche du corps d'un garçon qui a disparu depuis quelques jours. La peinture de l'adolescence est, d'après les critiques, particulièrement honnête et réussie ce qui nous change des sempiternels teenagers en rut. Chacun des protagonistes a sa personnalité, sa vulnérabilité, son passé et les acteurs, encore inconnus, leur donnent une réelle épaisseur psychologique. L'histoire se déroulant en 1959, il y a aussi un certain charme rétro qui joue. On n'en sait guère plus pour le moment sur ce film qui sortira chez nous courant 87, précédé d'une excellente réputation.

Alors que l'on attend toujours la traduction du dernier « pavé » de King nommé : *It,* celui-ci conserve son enthousiasme et sa sincérité en annonçant d'autres projets littéraires : *The Cannibals, The Napkins, The Tomayknockers* et deux recueils de nouvelles *Skeleton Crew* et *Night Moves.* Malgré les réserves formulées plus haut son avenir cinématographique semble aussi prometteur avec l'intérêt que porte Steven Spielberg à *The Talisman* écrit en collaboration avec Peter Straub. Il y a enfin deux projets avec George A. Romero : **The Stand/-Le Fléau** qui est à l'étude depuis pas mal de temps car il offre une sacrée résistance à toute les tentatives pour l'adapter et *Pet Semetary/Simetierre* un des romans les plus horrifiants jamais écrit. En plus, il doit bien y avoir encore une ou deux nouvelles de *Nightshift* disponibles...

Marcel BUREL


Maximum Overdrive.



KLAUS KINSKI

LE SYNDROME DE L'ORCHIDÉE

L'acteur le plus mad de tous les temps. Une gueule qui peut être celle d'un tueur ou d'un enfant. Deux yeux comme nul n'en possède. Une présence démente dans 120 films de catégories très diverses. Et une vie qui est un roman. Vraiment un personnage. Unique. Sur les planches, il a déclenché des émeutes. A une journaliste de Libération venue l'interviewer, il a mis la main au panier... A part ça, il est tout simplement génial ! Belle occasion de l'évoquer car* Crawlspace, *son dernier film, sort justement sur les écrans...

« ... Il faut souffrir, sans quoi l'on ne comprend rien à rien. Dans la jungle, c'est sur des racines qui pourrissent dans la vase que naissent les plus somptueuses orchidées. Il n'y a pas de frontières entre la mort et la vie, entre la douleur et la joie... ». L'existence entière de Kinski justifie ces propos. Et à la souffrance, il a offert sa jeunesse à côté de laquelle du Dickens ferait office d'aimable plaisanterie. Un père, vague chanteur d'opéra, éternellement au chômage ; pas d'autres ressources que le chapardage ; des taudis grouillant de vermine et de rats... Misère, humiliation. La pension est un goulag tenu par des harpies sadiques.

Kinski a à peine 17 ans lorsque les nazis le mobilisent. Aussitôt, il déserte. Repris il est condamné à mort. Il s'évade. Blessé et désormais prisonnier des « angliches», il passe plusieurs mois en Grande-Bretagne avant de retrouver l'Allemagne. Et de ce fait le vagabondage, une éphémère carrière de maquereau (six semaines). Des plaies, des bosses, des nuits dans les buissons, un avenir qui se dessine : leur talent exceptionnel, Rimbaud, Van Gogh, l'ont hérité à force de souffrances, de tourments. Kinski le sait, le comprend et accepte. Comme sûr de son génie, de sa révélation prochaine. Le théâtre lui tend les bras une première fois mais Kinski, doté d'une confortable avance, met les voiles. Et puis, c'est la fréquentation du milieu homosexuel du Berlin de l'après-guerre. Le théâtre de nouveau auquel il va apporter son constant souci de véracité. Pour simuler l'épilepsie, il fréquente un hôpital. Sa notoriété montante ne l'empêchera pas d'être interné dans un asile d'aliénés. Et tout ça pour avoir rossé un médecin. Son interprétation de « la machine à écrire » de Jean Cocteau lui vaut un succès foudroyant, Cocteau qui lui dit : « Ton visage est celui d'un enfant et ton regard est mûr en même temps, il change d'un instant à l'autre... ». Partagé entre ses nombreuses maîtresses, en éternel conflit contre le directeur de son théaâtre, Kinski file en France. A Paris, il mène une existence de clochard ; à Marseille, il est serveur dans la cantine d'une mine. Gale et maladies vénériennes, un abcès dans la gorge manque de l'étouffer. Pas une déchéance mais une expérience, un vécu.

Excessif dans la misère, Kinski l'est tout autant dans l'opulence. Il prélève 100 marks sur son premier cachet pour les jeter dans le chapeau d'un mendiant.

Fortune faite, il restaure des palais romains à force de marbre, d'or et de soie, pour les quitter aussitôt. Dépenses délirantes, Rolls et Ferrari. 365 représentations par an pour couvrir ses dettes.

En passe de devenir le plus grand comédien allemand du vingtième siècle, il largue la scène pour le cinéma. Séries B, Z, A... En Allemagne, Italie, France. Et nait la légende d'un acteur excentrique, terreur des metteurs en scène, des producteurs. En pleine jungle amazonienne, sur le tournage de **Aguirre,** il exigeait un yaourt à la fraise tous les matins ! Ses démêlés avec Werner Herzog sont demeurés à ce titre légendaires. Menaces physiques puis complicité. Avec ses metteurs en scène, Kinski en vient souvent aux mains. L'acteur se montre impatient mais s'investit autant dans ce qui sera un navet que dans une œuvre majeure.

La presse en général s'accorde à considérer les neuf dixième de la carrière cinématographique de Kinski comme étant parfaitement négligeable pour ne pas dire de la merde. C'est ignorer d'abord les rôles minuscules qu'il tint dans des productions prestigieuses : un officier de la gestapo dans **Le Temps d'aimer, le temps de mourir,** un anarchiste dans **Docteur Jivago...** Mais cracher sur cette centaine de films équivaut à nier, à refuser les plus belles compositions du comédien. On dit que Werner Herzog le tira du caniveau. **Aguirre, la Colère de Dieu** est un chef d'œuvre, le parcours d'un conquistador illuminé, mystique en pleine Amazonie, mais ses grandes qualités n'effacent pas une décennie de série B. Séries B qui valent infiniment mieux que les boudins intellectuels dans lesquels Kinski se compromit par la suite (surtout **La Chanson de Roland** et **Les Fruits de la Passion**) ainsi que quelques produits de luxe comme ce **Madame Claude** où il s'emploie à déniaiser son fils. Kinski semble prendre plaisir à changer de registre. L'acteur peut interpréter un terroriste sanguinaire **(Opération Thunderbolt)** et aussi un jardinier muet épris d'une fillette **(La Femme Enfant).** La diversité s'applique aux genres, à la qualité. Kinski passe du navet total (voir les méfaits de Miles Deem dans le western) au grandiose **(Fitzcarraldo** le mélomane fou montant un opéra de Caruso en Amazonie). C'est presque comme s'il avait voulu la cohabitation du déchet et de la perle.

ALLEMAGNE ANNÉES 60

Un physique comme celui de Kinski appelle des rôles de brutes, de déséquilibrés, de sadiques, de personnages inquiétants. Les producteurs allemands ne se privèrent pas de lui proposer sans cesse un choix très restreint de compositions, du fou à l'assassin dans une série de productions adaptées des romans de l'écrivain anglais Edgar Wallace. Polars à ambiance mystérieuse, très souvent portés sur l'horreur, le fantastique. Chercher du côté de Sherlock Holmes, du gothique. Dans **Le Vengeur défie Scotland Yard,** la police traque un tueur qui case les têtes de ses victimes dans des boîtes de carton. **Les Mystères de Londres** met en scène un gang d'aveugles profitant du fog londonien pour commettre une série de meurtres, **Le Requin harponne Scotland Yard**, un homme grenouille tueur armé d'un fusil-harpon sort de la Tamise. **Le Crapaud masqué** relate une quête au trésor dans un château où rode un personnage masqué appelé « le crapaud ». Dans l'inédit **Das Indisch Tuch,** Kinski incarne un étrangleur muni d'une écharpe, pianiste aux heures non ouvrables... ses films finissent par se ressembler tant par leur esthétisme, leur atmosphère,

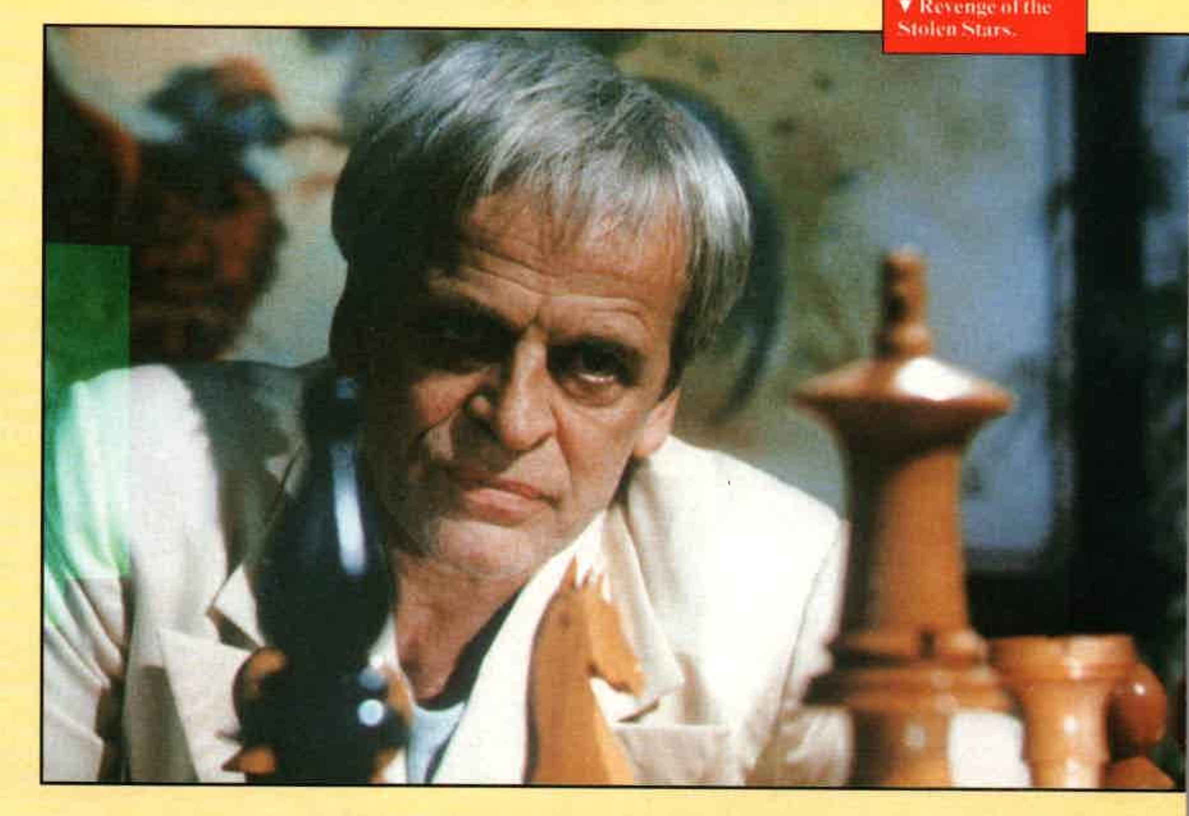
leur sujet. Certains vont encore plus loin dans l'énigmatique, le bizarre (accentué par des mises en scène jouant sur les effets de terreur). Certains comme **Die Seltsame Gräfin** (Kinski terrorise une jeune femme dans un château), **La Porte aux sept serrures** (le trésor derrière la porte), **L'Énigme du serpent noir** (un tueur se sert d'un reptile particulièrement venimeux). Et surtout **La Main de l'épouvante** qui vaut à Kinski d'interpréter un double rôle, deux frères jumeaux, l'un dément et manipulant un gantelet d'acier bardé de pointes. La contribution de Kinski à ce sous-genre oublié est purement physique. Il est l'acteur rêvé d'intrigues alambiquées, tortueuses, exploitant à outrance les clichés et les fausses pistes. Assassin ravagé de tics, homme de main... deux rôles types qui assurèrent la popularité de l'acteur, lequel quitta l'ornière des adaptations d'Edgar Wallace pour quelques films qui n'en sont pas très différents d'ailleurs. Des polars. Ainsi qu'une suite illégitime au **Mabuse** de Fritz Lang : **Mabuse défie Scotland Yard** dans lequel il est l'exécuteur des basses œuvres du rôle titre (inventeur d'un appareil fonctionnant au diamant et soumettant la volonté).

Entre les Edgar Wallace germaniques et le giallo, il n'y a qu'un pas. Les intrigues se ressemblent, les procédés aussi. Bien que s'inspirant d'un bouquin de Wallace, **Liz et Helen** se démarque des précédents : il y a l'érotisme, devenue pornographique dans la version caviardée du film **(Chaleur et jouissance).** D'Allemagne à l'Italie, Kinski perd le statut d'éternel coupable. Il est ici John Alexander dont l'épouse, une lesbienne, meurt dans un accident qui s'avère être une machination. Dénoncé comme coupable, il prouve son innocence. **Liz et Helen** est l'ultime réussite de Riccardo Freda, l'un des maîtres du fantastique italien des sixties. Dans **Les Insatisfaites poupées érotiques du Dr. Hichcock** (quel titre !), Kinski endosse la blouse blanche d'un docteur qu'une multitude d'indices accusent de l'assassinat du personnel et patients d'une clinique. Une pirouette de la caméra et du scénario clôture ce film typiquement transalpin (mise en scène démente et illogique, érotisme, violence bigarrée...). Mais c'est justement ce cinéma là, qui allait faire de Kinski un des acteurs les plus populaires du monde, un acteur taillé pour le Bis.

TAILLÉ POUR LE BIS

«... Je ne regrette rien car je ne faisais pas du cinéma pour les oscars, pour Cannes ou pour que les critiques se masturbent en me voyant. Je faisais des films pour le public. Et c'est ça la réponse. La réponse, je l'ai trouvée lors de mes tournées au Laos, à Marrakech, au Pérou, à Tai-Peh, au Vietnam... Au Vietnam, j'ai rencontré un gosse de 8 ou 9 ans qui m'avait vu dans un seul film de guerre où je jouais un sergent

▲ Jack l'eventreur.
▼ Revenge of the Stolen Stars.

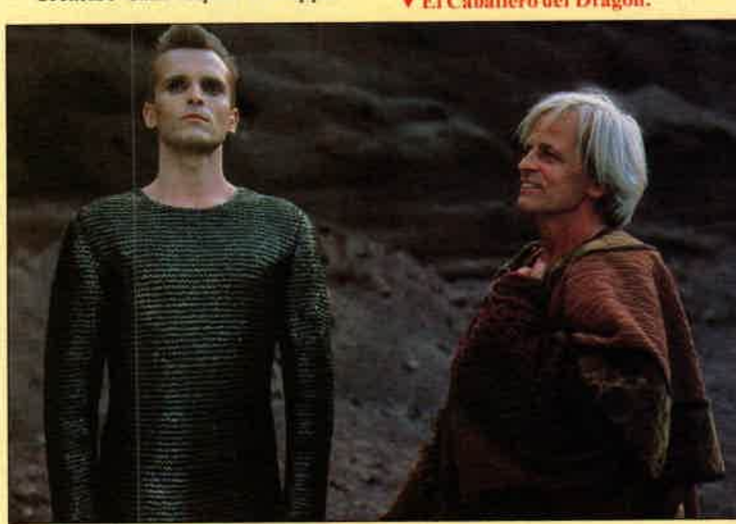


américain mourant la bouche ouverte dans un tank et il m'a mimé ça... ». Voilà qui trace un trait sur le compartimentage d'une carrière. Films A ou B, tâcherons ou auteurs.
La gueule de Kinski appartient au cinéma populaire, ce cinéma qui n'a pas attendu la consécration de **Aguirre** pour le célébrer. Le western italien en fait une star dans une vingtaine de films de qualité très diverses. Il est le pistolero bossu sur lequel Lee Van Cleef frotte son allumette dans **Et pour quelques dollars de plus.** Un petit rôle dans un grand film. Et toujours des rôles de sadiques, de brutes. Cela va de Tigrero, l'inoubliable chasseur de primes du **Grand Silence** au « scalpeur » de **Shangaï Joe** en passant par le tueur homosexuel de **Chacun pour soi,** le shériff marron de **On m'appelle King,** le bounty killer planquant ses colts dans des livres de **Black Killer...** Il est El Santo, révolutionnaire mystique et blasphémateur de **El Chuncho,** le gunfighter vengeur de **Et le vent apporta la violence,** véritable film d'épouvante transplanté dans le cadre du western.
Le bis possède ses sous-genres. Et ses auteurs. Sous la direction de l'Espagnol Jess Franco, Kinski fut le Marquis de Sade (**Les infortunés de la vertu**), un rôle filmé en quatre heures à l'aide de plusieurs caméras puis réparti au gré du métrage. De l'avant-garde presque. Atout commercial majeur, la présence de Kinski honore aussi bien le polar que le film de guerre où il connut les deux côtés de la barrière (officier allemand dans **5 Pour l'Enfer** et soldat américain dans **2 Salopards en enfer !**). Un exemple qui témoigne des possibilités extraordinaires de ce diable d'homme, capable de rentrer dans la peau de n'importe quel personnage.

UN GENRE INGRAT

Un visage aussi expressif, aussi typé que celui de Kinski ne pouvait laisser indifférent les réalisateurs œuvrant dans la fantastique, l'horreur et la science-fiction. il était l'acteur pour incarner Edgar Poe mais sa composition, brillante néanmoins, se cantonne aux séquences d'exposition des **Fantômes de Hurlevent.** Frustant quand on songe aux possibilités d'une telle association. mais l'Edgar Poe de ces poussiéreux **Fantômes** n'est rien de plus qu'une guest star. Ce que Kinski sera souvent dans le genre. Voir surtout le regrettable **Créature** dans lequel il n'apparaît qu'une dizaine de minutes et l'intéressant **El Cabellero del Dragon** qui aurait pu se passer de sa contribution. mais Kinski sur une affiche c'est vendeur. Quitte à mentir au public, à lui promettre une présence en fin de compte brève.
Heureusement, le comédien apporta une contribution autre au fantastique avec **Nosferatu.** Un vampire qui n'est pas l'aristocrate hautain que fut Christopher Lee, un non mort condamné à souffrir le martyr d'une vie perpétuelle. Du monstre aux canines pointues, Kinski fait une victime. Magistrale création pour un film par ailleurs ennuyeux. Les hasards de la distribution font que Kinski participa à une seconde adaptation du « Dracula » de Bram Stoker neuf ans avant **Nosferatu.** Il s'agit des **Nuits de Dracula.** Kinski n'est pas le vampire mais Renfield, une de ses proies. Renfield, un dément enfermé à l'asile, pensant qu'avaler des mouches apporte l'essence même de la vie. Dracula en fait son esclave. En quelques scènes, Kinski donne une idée de ce qu'est réellement la folie ; il l'a vécue lors de son séjour dans un hopital psychiatrique de Berlin. Le vécu nourrit la fiction.
Autre personnage clef du cinéma fantastique, Jack l'éventreur à qui Kinski prête ses traits dans le film homonyme de Jess Franco. Le rôle se destinait à la démesure, à l'outrance, à la tourmente. Kinski va à l'encontre de l'attente et transforme la terreur de Londres en un meurtrier calme : le jour un médecin soignant les pauvres et de nuit un tueur virtuose du bistouri. Jack l'éventreur est atteint de la même maladie que le Dr. Jekyll ; c'est ce que Kinski semble dire dans ce petit film gothique, l'un des plus réussis de Jess Franco. Sous la direction de cet autre pape du bis qu'est Joe D'Amato, il campe un docteur fou, lequel espère ramener les morts à la vie (**La Morte ha sorriso all'assassino**). Rien de plus à ajouter sur cette bande complètement invisible.
Là où passe Kinski, passe un brin de démence. Il fallait au moins ça pour insuffler un rien d'énergie

▲ Jack l'éventreur.



▼ El Caballero del Dragon.

FILMOGRAPHIE

1948 : ***Morituri*** *Eugen York*

1951 : ***Decision Before Dawn/Le Traitre*** *Anatole Litvak*

1954 : ***Kinder, Mutter und ein General/Des Enfants, des Mères et un Général*** *Lazlo Benedek*

1955 : ***Ludwig II, Glanz und Ende eines Königs/Louis II de Bavière*** *Helmut Kaütner*
Um Thron und Liebe-Sarajevo *Fritz Kortner*
Hanussen*/Id. O.W. Fisher et Georg Marischka*

1956 : ***Waldwinter*** *Wolfgang Liebeneimer*
Geliebte Corinna *Eduard Von Borsödy*

1957 : ***A Time to Love, A Time to Die/Le Temps d'Aimer, le Temps de Mourir*** *Douglas Sirk*

1960 : ***The Counterfeit Traitor/Trahison sur Commande*** *George Seaton*
Der Rächer/Le Vengeur Défie Scotland Yard *Karl Anton*

1961 : ***Die toten Augen von London/Les Mystères de Londres*** *Alfred Vohrer*
Bankraub in der Rue Latour *Curd Jürgens*
Das Heimweh *Alain Kuntern*
Die seltsame Gräfin *Josef Von Baky*
Das Geheimnis der Gelben Narzissen/Le Narcisse Jaune Intrigue Scotland Yard *Akos Von Rathony*

1962 : ***Das Rätsel der Roten Orchidee*** *Helmut Ashley*
Der rote Rausch *Wolfgang Schleif*
Die Tür mit den sieben Schlössern/La Porte aux Sept Serrures *Alfred Vohrer*
Das Gasthaus an der Themse/Le Requin Harponne Scotland Yard *Alfred Vohrer*

1963 : ***Der Zinker/L'Enigme du Serpent Noir*** *Alfred Vohrer*
Die Schwarze Kobra/Interpol contre Stupéfiants *Rudolph Zehetgruber*
Der Schwarze Abt/Le Crapaud Masqué *Franz Josef Gottlieb*
Das Indische Tuch *Alfred Vohrer*
Scotland Yard Jagt Dr Mabuse/Mabuse Défie Scotland Yard *ou* ***Mabuse Attaque Scotland Yard*** *Paul May*
Das Geheimnis der Schwarzen Witwe *F.J. Gottlieb*
Picadilly Null Uhr Zwölf/Picadilly Minuit Douze *Rudolph Zehetgruber*
Kali Yug, La Dea della Vendetta/Kali Yug, Déesse de la Vengeance *Mario Camerini*
Il Misterio Del Tempio Indiano/Le Mystère du Temple Hindou *Mario Camerini*

1964 : ***Der letzte Ritt nach Santa Cruz/La Chevauchée vers Santa Cruz*** *ou* ***Ortiz le bandit*** *Rolf Olsen*
Die Gruft mit dem Rätselschloss/La Serrure aux Treize Secrets *F.J. Gottlieb*
Wartezimmer zum Jenseits *Alfred Vohrer*
Winnetou II, Der Schatz der Blauen Berge/Le Trésor des Montagnes Bleues *Harald Reinl*
Das Geheimnis der Chinesischen Nelke/F.B.I. contre l'Œillet Chinois *Rudolph Zehetgruber*
The Traitor's Gate *ou* ***Das Verrätertor*** *Freddie Francis*

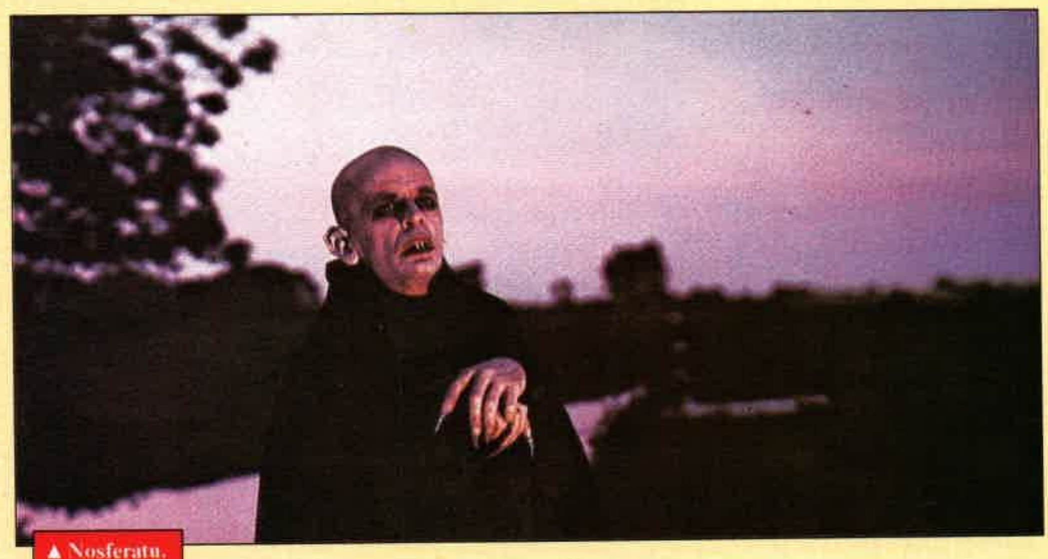
1965 : ***L'Homme d'Istambul*** *ou* ***Colpo Grosso a Galata Bridge*** *Antonio Isasi Isasmendi*
Neues vom Hexer *Alfred Vohrer*
Guerre Secrète *épisode Christian-Jaque*
Per Qualche Dollaro in Piu/Et Pour Quelques Dollars de plus *Sergio Leone*
Doctor Zhivago/Docteur Jivago *David Lean*
The Pleasure Girls *Gerry O'Hara*
Our Man in Marrakesh/Opération Marrakech *Don Sharp*

au **Secret de la Vie.** Un jeune savant découvre un sérum de longévité ; un riche industriel (Kinski) le convoite afin d'accroître sa puissance. Evidemment, le film ne tient pas la distance. Trop ambitieux par rapport aux compétances du metteur en scène. Même remarque pour **Haine** qui se voudrait une parabole sur la vie de Jésus Christ, un Jésus motard arrivant dans une petite localité dont les habitants finiront par le crucifier sur un transformateur électrique. Beau sujet ; Kinski ne peut que cabotiner pour tirer le spectateur d'une léthargie bien entretenue par Dominique Goult, vétéran du porno. **Zoo Zéro** lui est de loin supérieur. Kinski, qui dans la vie nourrit une haine farouche des zoos, Kinski, les cheveux tirés en arrière, fauve, hérite d'un double rôle, celui d'un chef d'orchestre devenu Yavé, le directeur d'un zoo par les bonne grâces du cinéma expérimental d'Alain Fleischer. C'est beau, envoûtant et quelque peu hermétique. la portée commerciale de **Venin** est plus vaste et les rôles déjà plus quelconque, un preneur d'otages pour Kinski qui succombera au poison injecté par le perfide mamba noir. Quand à **Schizoïd,** le dénouement vous dira si c'est bien le Dr Fales (Kinski) l'assassin mystérieux qui décime les malades mentaux d'un groupe de thérapie.

Mais le fantastique, la science fiction permettent une variété infinie de compositions. Propulsé dans l'espace de **Androïd,** le conquérant de **Aguirre** devient une espèce de Frankenstein stellaire, un bon Dieu aux petits pieds, créateur de l'homme à son image. C'est-à-dire bardé de circuits imprimés puisqu'étant lui même robot, identité que Kinski cache sous une cohorte de tics humains : nervosité, colères, irascibilité... Bel apport de l'acteur à un genre qui aurait tendance à le sous-estimer. Enfin, on peut toujours espèrer la réalisation de cette énième version de **La Belle et la Bête** par Roger Vadim. Du sur mesure pour une œuvre au conditionnel.

Marc TOULLEC


Le crédo de la violence (ex-Haine).


▲ Nosferatu.
▼ Androïd.



1966 : ***Das Rätsel des silbernen Dreiecks*** *ou* ***Circus of Fear*** *Werner Jacobs (version allemande) et John L. Moxey (Version anglaise)*
Das Geheimnis der Gelben Mönche *ou* ***Wie tötet man eine Dame/Guet-Apens à Téhéran*** *Manfred Kohler*
Quien Sabe?/El Chuncho *Damiano Damiani*
Gern hab ich die Frauen gekillt/Le Carnaval des Barbouzes *Louis Soulanes, Alberto Cardone, Robert Lynn et Shelden Reynolds*

1967 : ***The Million Eyes of Su-Muru*** *Lindsay Shonteff*
Die Blaue Hand/La Main de l'Épouvante *Alfred Vohrer*
Al Ogni Costo/Le Carnaval des Truands *Giuliano Montaldo*
Five Golden Dragons *Jeremy Summers*
L'Uomo, l'Orgoglio et la Vendetta/L'Homme, l'Orgueil et la Vengeance *Luigi Bazzoni*
Coplan Sauve sa Peau *Yves Boisset*
Jules Verne's Rocket to the Moon/ *En Vidéo* ***Le grand Voyage*** *Don Sharp*

1968 : ***Siggress contra Scotland Yard/*** *En Vidéo* ***Siggress contre Scotland Yard*** *Guido Zurli*
Ognuno per Se/Chacun pour soi *George Holloway (Giorgio Capitani)*
Il Grande Silenzio/Le grand Silence *Sergio Corbucci*
I Bastardi/Le bâtard *Duccio Tessari*
Marquis De Sade : Justine/Les Infortunés de la Vertu *Jess Franco*
Sartana*/Id. Frank Kramer (Gianfranco Parolini)*

969 : ***Due Volte Guida/Deux fois Traître*** *Nando Cicero*
A Qualsiasi Prezzo *ou* ***Vatican Story*** *Emilio P. Miraglia*
Quintero, La Legge dei Gangsters/La Loi des gangsters *Siro Marcellini*
Cinque per l'Inferno/Cinq pour l'Enfer *Frank Kramer (Gianfranco Parolini)*
Venus in Furs *ou* ***Paroxysmus*** *Jess Franco*
A Doppia Faccia/Liz et Helen *ou* ***Chaleur et Jouissance*** *Robert Hampton (Riccardo Freda)*
Mir hat es immer Spass gemacht *Will Tremper*
Sono Sartana, il Vostro Becchino/Le Fossoyeur *Anthony Ascott (Giuliano Carmineo)*
El Conde Dracula/Les Nuits de Dracula *Jess Franco*
Vampir *Pedro Portabella*
E Dio Disse a Caino/Et le Vent Apporta la Violence *ou* ***Un Homme, un Cheval, un Fusil*** *Anthony M. Dawson (Antonio Margheriti)*
Il Dito Nella Piaga/Deux Salopards en Enfer *Teodoro Ricci*

1970 : ***Giu la Testa... Hombre !*** *ou* ***Doppia Taglia per Minesota City/-Macho Callaghan se Déchaine*** *Miles Deem (Demofilo Fidani)*
Prega il Morto e Ammazza il Vivo/Priez les Morts, Tuez les Vivants *Joseph Warren (Giuseppe Vari)*
La Peau de Torpédo *Jean Delannoy*
La Belva/Le Goût de la Vengeance *Mario Costa*
Apputamento con il Disonore/Rendez-vous avec le Déshonneur *Robert McCahon (Adriano Bolzoni)*
I Leopardi di Churchill/Les Léopards de Churchill *Maurizio Pradeaux*

1971 : ***Lo Chiamavano King/On m'appelle King*** *Don Reynolds (Giancarlo Romitelli)*
Nella Stretta Morsa Del Ragno/Les Fantômes de Hurlevent *ou* ***Edgar Poe chez les Morts Vivants*** *Anthony M. Dawson (Antonio Margheriti)*
L'Occhio del Ragno/L'Œil de l'Araignée *Roberto Bianchi Montero*
La Vendetta E un Piatto che si Serve Freddo/La Vengeance est un plat qui se mange froid *William Redford (Pasquale Squitieri)*

La Bestia Uccide a Sangue Freddo/Les Insatisfaites Poupées Erotiques *ou* ***Les Insatisfaites Poupées Erotiques du Dr Hichcock ;*** *en vidéo :* ***Les Poupées Sanglantes du Dr X*** *ou* ***Les Poupées du Professeur Hichcock*** *Fernando Di Leo*
La Mano Nascosta di Dio *ou* ***Il Venditore della Morte/La Vengeance de Dieu*** *Vincent Thomas (Juan Alberto ? Gicca Palli ?)*
Per una Bara Piena di Dollari/Nevada Kid *Miles Deem (Demofilo Fidani)*

1972 ***Black Killer****/Id. Lucky Moore (Carlo Crocollo)*
Aguirre, der Zorn Gottes/Aguirre, la Colère de Dieu *Werner Herzog*
Il Ritorno di Clint il Solitario *ou* ***Ti Attende una Corda... Ringo*** *George Martin et Alfonso Balcazar.*
Mezzogiorno di Fuoco per Han-Hao *ou* ***Il Mio Nome E'Shangai Joe/Shangaï Joe*** *ou* ***On M'appelle Shangaï Joe*** *Mario Caiano*

1973 ***La Morte Ha Sorriso All'Assassino*** *ou* ***Sette Strani Cadaveri*** *Aristide Massacesi (Joe d'Amato).*
Eroi all'Inferno*/En vidéo* ***L'Enfer des Héros*** *Michaël Wotruba (Joe D'Amato)*
La Mano Spietata della Legge/La fureur d'un Flic *Mario Gariazzo*

1974 ***Lifespan/Le Secret de la Vie*** *Alexander Witelaw*
Le Orme *Luigi Bazzoni*
L'Important c'est d'aimer *Andrzej Zulawski*

1975 ***Un Genio, Due Compari, Un Pollo/Un Génie, Deux Associés, Une Cloche*** *Damiano Damiani*

1976 ***Das Netz*** *Manfred Purzer*
Der Dirnenmörder von London/Jack L'Eventreur *Jess Franco*
Madame Claude *Just Jaeckin*
Nuit d'Or *Serge Moati*

1977 ***Mort d'un Pourri*** *Georges Lautner*
Opération Thunderbolt*/Id. Menahem Golan*

1978 ***Nosferatu Phantom der Nacht/Nosferatu Fantôme de la Nuit*** *Werner Herzog*
Zoo Zéro *Alain Fleischer*
La Chanson de Roland *Frank Cassenti*
Woyzeck*/Id. Werner Herzog*

1979 ***Haine*** *Dominique Goult*

1980 ***La Femme-Enfant*** *Raphaële Billetdoux*
Love and Money *James Toback*
Les Fruits de la Passion *Shuji Terayama*
Schizoïd *ou* ***Murder by Mail****/En vidéo* ***Schizoïde*** *David Paulsen*

1981 ***Venom/Venin*** *Piers Haggard (et Tobe Hooper non crédité)*
Buddy Buddy*/En vidéo* ***Victor la Gaffe*** *Billy Wilder*
The Soldier/Le Soldat *James Glickenhaus*

1982 ***Fitzcarraldo****/Id. Werner Herzog*
Burden of Dreams *Les Blank*
Android/Androïde *Aaron Lipstadt*

1983 ***The Little Summer Girl/La Petite Fille au Tambour*** *George Roy Hill*

1984 ***Code name : Wild Geese/Nom de code : Oies Sauvages*** *Anthony M. Dawson (Antonio Margheriti)*
Creature *ex* ***Titan Find/Créature*** *William Malone*

1985 ***Crawlspace/Fou à Tuer*** *David Schmoeller*
Commando Leopard *Anthony M. Dawson (Antonio Margheriti)*
El Caballero del Dragon *Fernando Coloma*
Revenge of the Stolen Stars *Ulli Lommel*

1986 ***Nosferatu a Venezia*** *Augusto Caminito*
White Hunter *Mario Caiano*
Gor *Fritz Kiersh*

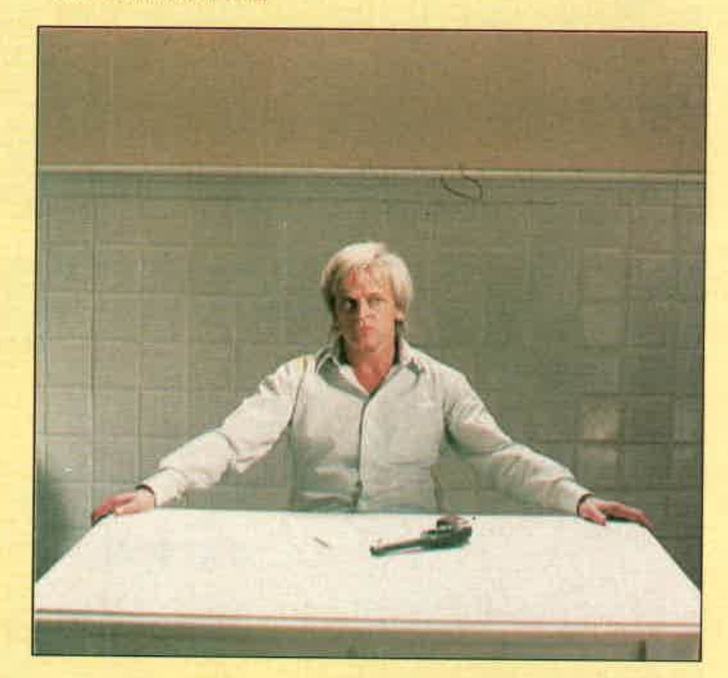
FOU À TUER (CRAWLSPACE)

David Schmoeller est un monsieur qui s'intéresse vivement aux troubles du comportement. Après le cas Chuck Connors dans **Tourist Trap** (le maniaque tente de transformer Tanya Roberts en mannequin de cire), le cas de **The Seduction** (l'amour fou et sanglant d'un psychopathe), voici Karl Gunther, fils d'un criminel de guerre nazi obsédé par le souvenir du troisième Reich. Il opère dans les limites très restreintes d'une maison dont il est le propriétaire. Ses victimes : de jeunes et jolies locataires, mais, en dépit des apparences, **Crawlspace** est beaucoup mieux que le commun des psycho-killers. Infiniment mieux réalisé, mieux interprété, mieux photographié. Et somme toute beaucoup plus ingénieux et imaginatif. Il y a d'abord le cadre. Une maison, véritable souricière que la caméra ne quitte jamais, piège spécialement aménagé dans le but d'espionner ces dames avant de les tuer. Et de les soumettre à une série de tests de son invention, sorte de jeux auxquels Gunther lui-même se soumet ; le pistolet sur la tempe, il se livre à la roulette russe au terme de chaque assassinat. Jolie façon d'équilibrer les chances. **Crawlspace** débute par une des séances. Intervient ensuite la surprenante séquence-générique, laquelle parcourt le « crawlpace » en caméra subjective. Traduisez par faux plafonds, dédale de tuyauteries où Gunther se glisse pour surveiller ses patientes. Pas loin de **Peeping Tom** ce **Crawlspace.** Le voyeurisme y contribue à créer une atmosphère troublante et érotique lorsque le psychopathe observe une plantureuse secrétaire en tenue légère reluquée par un second larron. La scène rappelle du De Palma mais Schmoeller va plus loin dans le malaise, dans l'appréhension du danger. Surtout grâce aux déplacements souples de la caméra et à la musique suggestive de Pino Donaggio. Délibérément, le cinéaste s'en tient à un rythme lent. Passé les multiples chocs du début, David Schmoeller retrouve par la même occasion le climat onirique qui faisait toute la force de **Tourist Trap** et loin d'être commun à toutes les productions Empire. L'estampille Charles band ne semble guère avoir marqué le film. Nul excès dans la mise en scène, guère plus dans la violence. Nul délire, nul compromis commercial dans le sens des chéris du box-office. **Crawlspace** brille, au contraire, par sa discrétion, évite le tapageur, le racoleur.

A l'origine, **Crawlspace** se basait sur le retour d'un vétéran du Vietnam aux Etats-Unis. Celui fortement éprouvé par la guerre découvrait que sa fiancée l'avait quitté. Devenu complètement fou, il recrée dans son grenier un coin de jungle et enferme ses voisines dans des cages de bambou ! Mais que peut-on apporter au thème après le terrifiant **Nightcrawlers** de William Friedkin ? Pas grand-chose, tandis que le sujet déviant ici exposé s'affirme d'une grande richesse. L'on pense au Docteur Mengele des **Garçons qui venaient du Brésil** et c'est le seul point de référence, de comparaison. Il reste les inévitables combines des resucés de **Halloween** qui n'ont pas cours chez Schmoeller. Schmoeller qui, de loin, préfère placer sa caméra du côté du tueur plutôt que dans le camp des victimes. Choix ébauché dans **Tourist Trap** et **The Seduction.** S'ensuit une description quasi-clinique de la psychologie de Gunther, de ses motivations. Et inévitablement ce dernier n'apparait plus comme un monstre ; ce serait plutôt un malade pathétique victime de son penchant naturel pour le crime, victime aussi d'une lourde hérédité. Et il fallait le génie de Klaus Kinski pour rendre ce personnage poignant jusque dans le meurtre. Et il fallait aussi tout son tourment intérieur pour l'empêcher de sombrer dans le grotesque, surtout dans la scène où il apparaît en uniforme d'officier S.S. Flanqué d'un autre interprète, les efforts de David Schmoeller auraient été vains. Bénéficiant d'un acteur d'exception, **Crawlspace** prend d'autres dimensions que la simple enfilade des « hou, fais moi peur ». Le tueur y est beau et fascinant, attirant et intelligent. C'est autrement plus effrayant que les effets débiles de caméra subjective, les **whodunit** à la mords-moi le moignon.



(Crawlspace). *USA 1985. Prod. : Robert Bessi pour Empire Entertainment. Scé. & Dir. : David Schmoeller. Dir. Phot. : Sergio Salvati. Mus. : Pino Donaggio. Dir. Art. : Giovani Natalucci. SPFX : Mechanical and Makeup Imageries Inc. Int. : Klaus Kinski, Talia Balsam, Barbara Whinnery, Carol Francis, Tane Kenneth, Robert Shippy, Sally Brown. Dur. : 1 h 30. Dist. : Eurogroup. Sortie : Paris le 26 novembre 1986.*



Marc TOULLEC

EVIL DEAD

L'opéra de la terreur

Trois ans déjà que ce monstre fait de pellicule et de sang a déboulé sur des écrans qui n'en avaient jamais tant vu. Transcendant des moyens ridicules et des maladresses, Sam Raimi cauchemarde comme le plus tourmenté des héros d'Edgar Poe. Un cauchemar qui est au film d'horreur ce que la série des Sissi est au mélodrame historique.

Pas un dollar vaillant en poche et du talent à revendre. Édifiant point de départ. Mais l'absence de moyens stimule et conditionne l'imagination. Sam Raimi a dû se remémorer l'expérience de George Romero sur **La Nuit des Morts-Vivants,** de Tobe Hooper sur **Massacre à la Tronçonneuse,** de Wes Craven sur **La Colline a des yeux**... Des films économiquement faibles, tournés dans l'anonymat le plus complet sans le soutien des majors. Des chefs-d'œuvre d'ultra violence surtout, tant psychologique que physique. **Evil dead** s'inscrit dans cette lignée et comme ses compagnons de fortune n'espéraient guère plus qu'une juteuse carrière en drive-in. Lors de sa programmation au marché du film (Cannes 81), rien ne le distinguait des dizaines de nanars dont les bobines s'empilent du côté de la rue d'Antibes. Présent aux projections, Sam Raimi présage au mieux quelques vente en vidéo. Le petit destin d'une série Z. Mais **Evil dead** ne restera pas longtemps le nanar qu'il paraissait être.
Enthousiasme délirant d'une douzaine de fans. Il n'en fallait pas plus pour acquérir aussitôt la réputation fameuse du film le plus horrible, le plus saignant de toute l'histoire du cinéma. Un bijou de gore. Raimi n'en demandait tant. *L'Écran Fantastique* lui consacre sa couverture ; il accorde interviews sur entretiens à des fanéditeurs chargés de répandre la bonne parole et d'entretenir pour quelques mois sa réputation. Ce qu'ils feront avec zèle jusqu'à la représentation triomphale au Grand Rex.
20 ans. Voilà pour l'âge de Raimi lorsqu'il écrivit et mit en scène **Evil dead**. Les autres membres de l'équipe fréquentent comme leur « director » l'université : 26 ans pour Robert Tapert, le producteur et 24 pour Tom Sullivan le responsable des maquillages. L'« ancien » du groupe, Bart Pierce (effets spéciaux), joue les vétérans du haut des ses trente ans. A sa manière Raimi possède déjà une solide expérience des budgets radins puisque dès ses 13 ans, il entame la réalisation en super 8 d'une trentaine de comédies allant d'une durée de cinq minutes à celle d'un long-métrage. Lorsqu'en 1978, Raimi entreprend la production de ce qui sera **Evil dead**, l'équipe est déjà au complet. Raimi bien sûr et aussi le comédien Bruce Campbell (également producteur exécutif) et Robert Tapert, préposé aux (douloureuses) questions financières.
Problème numéro 1. Raimi et ses copains sont fauchés comme les blés et ne ne sont pas les boulots de garçons de café et chauffeur de taxi qui peuvent suffire au financement d'un long métrage, même en 16 mm. Forts de la fondation récente de leur maison de production (Renaissance Pictures, laquelle remboursa les frais de quelques bavures adolescentes lors de projections de patronage). Raimi et Tapert gribouillent un scénario titré « the book of dead » (1), base de deux courts-métrages, **Within in the Woods** (trente minutes), ébauche d'**Evil dead** destinée à convaincre d'éventuels investisseurs.
Portant costume et cravate, ils arpentent tout Detroit et le projettent à qui veut les écouter (avocats, toubibs, dentistes...). Un parcours qu'adopteront cinq années plus tard les frères Coen (Joel fit ses premières armes comme assistant monteur sur **Evil dead !**) pour pourvoir aux besoins de leur macabre **Blood Simple**. Fruit de ce démarchage : 120 000 dollars !
Raimi dégotte une cabane pourrave perdue dans les bois du Tennessee. Il fait très froid et la bicoque en ruines n'a pas plus de chauffage que d'électricité. Par rapport à **Within in the Woods, Evil dead** subit d'importantes modifications dont l'inversion des rôles de Bruce Campbell et Ellen Sandweiss, respectivement monstre et victime dans le court métrage. Commencent alors 11 semaines de galère. 15 heures de boulot par jour, des tournages de nuit éprouvants... En bref des conditions impossibles, inadmissibles dans une production « normale ». Malgré les aléas, **Evil dead** est mené à bien. Après une période « voie de garage » de quatre mois faute d'argent pour continuer. Il faudra à Raimi attendre près de trois ans avant de voir **Evil dead** atteindre sa version définitive.



(1) C'est durant un cour de littérature sumérienne que Sam Raimi releva cette jolie formule, nom que l'on donnait à une espèce de manuel destiné à guider la mise en terre du défunt.

SYSTÈME D

Peu de films proposent autant de moments spectaculaires que **Evil dead** y compris les plus argentés. Mais, c'est bien connu, la pauvreté stimule l'imagination et, au lieu de claquer le pognon en cachets, Raimi et cie ont tout balancé à l'écran. Pas de steadycam ! Eh bien, la caméra (la seule et unique caméra, par ailleurs LOUÉE), est fixée à une poutre métallique dont les deux porteurs n'auront qu'à foncer pour restituer ce mouvement flottant et aérien cher à **Shining**. Techniquement, le résultat fait illusion.
Et elle a souffert la caméra d'**Evil dead**. Pour donner l'impression qu'une entité diabolique se précipite sur Bruce Campbell (effet subjectif), le chef-op l'attache au devant d'une mob. Moteur : Raimi au guidon met la poignée des gaz au maximum. A d'autres d'ouvrir les portes de la baraque au bon moment pour qu'il puisse les traverser sans ralentir... Un véritable sport. La séquence fameuse où l'image se retourne complètement contraint Raimi à se pendre au plafond puis à effectuer le mouvement de rotation à la force des poignets. Tout cela ne va pas sans quelques risques physiques. Ainsi, le metteur en scène dut escalader une clôture afin de peaufiner un plan mais le statut de cinéaste débutant ne dissuada pas un taureau de protéger son cheptel menacé. Le journal de tournage d'**Evil dead** doit fourmiller d'anecdotes de cet acabit. L'économie fut le souci majeur de Raimi. Surtout au niveau des effets spéciaux. La scène du miroir liquide (empruntée à Jean Cocteau) relève d'un trucage tout simple : une cuvette d'eau bordée d'un cadre est filmée « à terre » puis il suffit de renverser la pellicule pour obtenir le fameux effet. Élémentaire et efficace. Tout **Evil dead** tient du bricolage. Un film cousu main en quelque sorte. Les travellings sont obtenus grâce à un système archaïque de piquet de bois soutenant un support coulissant grâce à de la vaseline !



EFFETS SPÉCIAUX

Le sang est le liquide nourricier d'**Evil dead**, un sang mijoté à base d'extraits de maïs, de colorants, de lait et de mauvais café que Raimi et Tapert devaient touiller pour l'empêcher de se coaguler. La partie maquillage revint à Tom Sullivan ainsi que la « stop motion » (animation image par image). La formation professionnelle de cet inconnu génial ? Une petite entreprise spécialisée dans les masques de latex pour les fêtes d'Halloween. Il apprivoisa la stop-motion dans bon nombre de films en super-8 dont **Within in the Woods** justement. Bart Pierce plus particulièrement chargé des effets optiques effectués à même la pellicule vient d'un laboratoire de développement de Detroit.
Très peu employée dans le cadre du film d'horreur, la technique de la « stop motion » décuple les possibilités émotionnelles du film. Au départ, Sullivan sculpta des mannequins grandeurs nature à l'effigie des acteurs. Rèproductions fidèles qui allaient se dégrader à vitesse grand V grâce à l'image par image (trois mois de labeur). Mais Pierce et Sullivan ne se limitèrent pas seulement à une unique technique d'effets spéciaux. Le film déjà impressionné fut chargé de surimpressions (des scènes de stop motion tournées à part, des mattes) et garni de prises de vues réelles, d'effets spéciaux directement exécutés devant la caméra comme celui du bras tranché d'un coup de hache. L'actrice avait le membre attaché derrière le dos et la lame décollait une prothèse. Des tuyaux dans lesquels soufflaient des volontaires injectaient le sang. Mais pas seulement du sang : aussi une bouillie infâme (du canigou !) et de petites bestioles (insectes et serpent) à qui la topographie des lieux (un plan de plancher incurvé dont la position « à plat » était ensuite rétablie) permettait de s'écouler. Pas plus compliqué que cela. Par contre, les séquences d'animation sont beaucoup plus complexes. La perfection du mouvement image par image (sans les minuscules secousses qui marquent les travaux de Allen, Danforth et Harryhaussen) d'une surprenante fluidité donc, est la combinaison de deux films superposés ; la scène était enregistrée une première fois puis une seconde sur la même pellicule renvoyée au point zéro. Difficile, long et fastidieux mais peu coûteux et tout bonnement surprenant.
Ce sont les acteurs qui souffrirent le plus des effets spéciaux. Quant ils n'étaient pas couverts d'un liquide poisseux (qui éclaboussait aussi la caméra, laquelle rendit l'âme peu après le tournage), ce sont les lentilles de contact qui les aveuglaient totalement. De surcroit, les moment nécessitant leur greffe (désagréables puisque le plastique débordait légèrement sous la paupière) comptaient parmi les plus violents du films. Raimi guidait ses interprêtes (désormais des harpies éructant) courant dans tous les sens !

DÉJÀ UN CLASSIQUE...

» On aura reconnu le schéma narratif de tous les films d'horreur. Il n'y aurait pas grand-chose à ajouter si l'auteur – il n'a que vingt deux ans – n'avait aucun sens de la mise en scène. Il semble, en revanche, avoir la vocation de la laideur agressive et surtout de la boucherie, de préférence avariée. A son âge, on peut encore changer de métier ». Merci Jean Wagner, merci *Télérama* pour votre clairvoyance, votre partialité... **Evil dead** a écopé de votre courroux et c'est tout à son honneur. « Aucun sens de la mise en scène » ; si mise en scène veut dire image léchées, réalisation académique, assurément non. A propos de **Six femmes pour l'assassin**, en 1965, Marc Hervé écrivait : « l'horreur et le sadisme réclament le baroque et la démesure, l'expressionnisme sans retenue et la polychromie démente, le mépris total de la vraisemblance. Ces propos restent valables. De plus, Sam Raimi s'est souvenu de **La Nuit des Morts-Vivants** (titre qui pourrait passablement se substituer à **Evil dead**), de **Massacre à la Tronçonneuse**, de **La Colline a des yeux**... Des films hideux selon les critères du « grand » cinéma mais qui tirent de leur supposée laideur une espèce de beauté convulsive, primitive que le grain abondant du 16 mm ne fait qu'accentuer. Idem pour le chef-d'œuvre de Sam Raimi qui, d'ailleurs, n'avait pas le choix de son esthétique. Et puis le 16 mm saisit le vif, concourt à une profonde véracité même au plus profond du délire. La mobilité extrême de la caméra permet toutes les acrobaties et Raimi ne s'en est pas privé bousculant l'espace, chavirant la logique, arrachant l'œil à la torpeur d'un exaspérant classicisme. Interdire à **Evil dead** ses folles outrances filmiques, c'est nier le génie d'Orson Welles et de son **Mr Arkadin** dont il possède la fébrilité, l'extravagance visuelle. Rien que ça. Et puis, **Evil dead** ne



serait pas ce qu'il est sans sa mise en scène démente, son scénario étant, il est vrai, d'une minceur extrême. Quatre étudiants s'installent dans une baraque perdue en pleine forêt et invoquent par jeu une force diabolique qui les possèdera un à un pour les transformer en zombies. Le survivant devra employer les grands moyens afin de se débarrasser d'eux. Ce n'est guère original, simpliste à la rigueur et surtout peu motivant pour un réalisateur. Heureusement, Sam Raimi a écrit son script en faveur du traitement qui lui sera imposé. Mais l'histoire, justement parce qu'elle a été racontée cent fois, intervient en véritable catalogue du cinéma fantastique. Il y a l'unité de temps (une nuit de pleine lune), de lieu (la cabane et ses environs immédiats), les démons libérés par les formules cabalistiques contenus dans un grimoire (relié peau humaine)... Des lieux communs ou des archétypes. Inévitablement, des références cinéphiliques viennent à l'esprit : **Massacre à la tronçonneuse** (lorsque Bruce Campbell saisit le fameux instrument pour découper sa promise), **La Nuit des morts-vivants** (le cloisonnement géographique et temporel de l'action, le démembrement des zombies comme seul moyen de les envoyer remplir les enfers), **Burnt Offerings** de Dan Curtis (la végétation agressive violant E. Sandweiss), un clin d'œil à Wes Craven au passage (l'affiche déchirée de **La colline à des yeux** dans la cave)... Les comparaisons littéraires, de manière encore plus inévitable, s'imposent d'elles même, plus par recoupement des situations, des mythologies que par la volonté de l'auteur. Lovecraft pour cette entité indicible soudain libérée de sa prison et surtout Richard Matheson avec « Je suis une légende » dont **La Nuit des morts vivants** avait déjà prélevé quelques éléments (l'homme normal contre les monstres qui sont désormais la norme, l'impossibilité du héros d'achever sa femme par amour – plus fort que la mort –...), lesquels se retrouvent donc ici. A la bousculade des thèmes au portillon d'**Evil dead** répond un décorum connu : persistance de la lune, du brouillard, nature hostile, délabrement de la cabane... Catalogue malgré lui, **Evil dead** compense le « déjà vu » par sa totale démesure due partiellement et paradoxalement à une étonnante économie de moyens (le même cadavre sert plusieurs fois !) et surtout à sa brutalité (on a vraiment l'impression que les armes blanches entrent en contact avec le corps). Aussi à son exagération grand-guignolesque (le crayon planté dans le pied), une certaine innovation (ce ne sont plus les femmes qui hurlent mais l'homme)... Mais **Evil dead** comme tous les grands films d'horreur de sa génération, renferme une solide dose d'humour même au plus profond de l'atroce. Drôlerie du grand-guignol (les canalisations qui pètent sous la pression du sang, l'asticot sur le cadavre en décomposition...), drôlerie très clin d'œil (les zombies jouant, riant entre eux et adressant au rescapé un « on va t'avoir » ironique)... Au total, un spectacle ahurissant et vivifiant, ça barbote dans la barbaque, le sang coule à gros bouillons, les corps sont hachés menu... Pas malsain mais tonifiant, une hystérie jouissive que Raimi retrouvera, à un degré moindre dans la comédie burlesque et irréaliste **Crimewave.** Trois ans après sa sortie, déjà un classique.

Marc TOULLEC

(The Evil dead) *USA 1980. Prod. : Robert G. Tapert/Renaissance Pictures. Réal. et Scén. : Sam Raimi. Dir. phot. : Sam Raimi et Tim Philo. Mus. : Joe Lo Duca. Mont. : Edna Ruth Paul. Ass. Mont. : Joel Coen. Maq. : Tom Sullivan. SPFX : Bart Pierce. Son : Joseph R. Masefield et Dolores Elliott. Photographie de plateau : Mike Ditz. Int. : Bruce Campbell (Ash), Ellen Sandweiss (Cheryl), Betsy Baker (Linda), Hal Delrich (Scott), Sarah York (Shelly). Durée : 1 h 24 mn. Dist. : Art & Mélodie. Sortie à Paris le 24 août 1983.*



SPÉCIAL « MAQUILLAGE SPÉCIAL »





Claire Nadeau maquillée et brûlée à l'acide. Prothèse en caoutchouc-mousse.

GRAND-GUIGNOL

La suite de notre grand feuilleton « Les aventures de Benoit Lestang, jeune maquilleur français ».

Si vous avez pris la série en cours de route : dans M.M. n°41, Yves-Marie Le Bescond nous relatait avec une précision quasi-clinique les derniers méfaits de celui qui, ne l'oublions pas, a commencé sa triste carrière dans le cadre de la **rubrique du Ciné-fan.** Depuis, Benoit Lestang a sévi plus d'une fois.

Et tout récemment, il a franchi une nouvelle étape dans l'horreur.

L'épisode d'aujourd'hui : eh bien, c'est un autre long-métrage, après le pas trop glorieux **La Revanche des Mortes-vivantes.** Avec **Grand-Guignol,** pour tout dire, c'est même le registre carrément inverse. Loin de ce genre d'incursion érotico-pseudo-fantastique française, le film réalisé par Jean Marbœuf est une comédie dramatique qui illustre les rapports mouvants entre une petite dizaine de personnages, dont 5 ou 6 sont les membres d'une troupe de théâtre, qui monte des pièces dans le genre grand-guignol. Et c'est là qu'interviennent les talents de Benoit Lestang.

Vraisemblablement aiguillé par Jean-Pierre Jackson, un distributeur connu et apprécié des amateurs de fantastique (on lui doit récemment un certain nombre de ressorties), Marbœuf envoie à Lestang un exemplaire du scénario. Ce dernier le lit (ben oui, quand même...). S'ensuit une première entrevue : « J'ai amené deux ou trois photos, et puis j'avais déjà un peu réfléchi à la façon dont les effets de **Grand-Guignol** pouvaient être conçus ; je lui ai expliqué les techniques que j'avais l'intention d'utiliser, et il m'a dit okay. »

Evidemment, entre ce qui est écrit sur le papier et ce qu'on trouve à l'arrivée sur la pellicule, il y a du changement. « Dans le scénario, il y avait énormément d'effets. Concrètement, il y avait très peu de temps et pas beaucoup d'argent et j'ai cru que j'allais tomber dans les pommes (Diable, c'est dur la vie d'artiste ! NDR). Il y avait Galabru qui se prenait une hache dans la tête (oups ! NDR) ; Marie Dubois qui se tranchait les veines (argh ! NDR) ; un type qui se faisait éventrer (beurk ! NDR) ; un zombie qui se faisait découper le haut du crâne (bigre ! NDR) ; un mec qui se faisait éventrer, non, ça, je l'ai déjà dit (re-beurk ! NDR) ; une fille qui se faisait arracher la langue (fichtre ! NDR) ; une fille qui se faisait arracher les yeux (saperlipopette ! NDR) ; un type qui se transformait en loup-garou ; une décapitation, avec le corps sans tête qui marche ; un couteau dans le dos... Je crois que c'était tout. Enfin, c'était déjà pas mal. C'était même un peu trop ».

Aussi, Benoit Lestang retourne voir Jean Marbœuf et lui précise que, vus les délais et les contraintes financières, certains effets doivent être modifiés. Après quoi, il commence à détailler, à trier : d'une part, les effets purement de maquillage et d'autre part, ceux qui pourraient être faits « à la Savini », avec couteaux pré-découpés ou autres choses comme ça, qui sont plus des effets de théâtre. « Un autre aspect a également été bien arrêté avant le tournage : le fait que certains effets, sensés avoir été conçus par l'accessoiriste de la troupe de théâtre, devaient être complètement et volontairement ringards. »

Apparemment, le dialogue s'est établi sans trop de difficultés entre le réalisateur et le maquilleur. « Jean Marbœuf est quelqu'un qui s'y connait en matière de cinéma fantastique. Lorsque par exemple, j'ai discuté avec lui de la transformation en loup-garou, il m'a cité celle du film de John Landis, **Le Loup-garou de Londres,** qu'il avait beaucoup aimée. Il connaissait les classiques de la Hammer Films, je crois que dans sa jeunesse, il allait aux séances du Midi-Minuit. C'est certainement ça qui lui a donné l'idée de son film. En tout cas, du background de l'histoire. »

Le côté hommage aux séries Z, dans **Grand-Guignol,** on le trouve entre autres dans une séquence style Fu Manchu, où, tandis qu'elles subissent les pires sévices, les victimes du diabolique docteur n'arrêtent pas de rigoler et de faire des grimaces. Avec dans ce cas, bien entendu, des effets fauchés et mal foutus : une fille se prend dans la tête une épée qui se tord comme si c'était du vulgaire caoutchouc. Et sans avoir pour autant ne serait-ce que la moindre migraine...

Benoit Lestang disposait, pour la préparation des effets de maquillage, d'environ un mois avant le début du tournage (prévu pour le 25 juillet 86). Ceci dit, la plupart ont été filmés en fin du planning ; ainsi, il a eu le maximum de temps possible pour les mettre au point. Et pour les mettre en boîte, il a fallu l'équivalent de 3 ou 4 jours complets.

Le travail a été accompli par Lestang lui-même (bien entendu), ainsi que Gilles Rossire, qui l'assiste depuis longtemps.

Comment procède-t-on lorsqu'on doit réaliser des effets spéciaux pour un long-métrage ? «J'ai fait une liste des



J.-C. Brialy étripe quelqu'un. L'acteur Jacques Chailleux portait un faux ventre rempli de tripes en latex…

effets avec la manière présumée dont ils allaient être fabriqués. Et… Et Gilles et moi, on s'est mis au travail. En essayant d'aller le plus vite possible ».

Le truc le plus complexe et le plus intéressant, dans **Grand-Guignol,** c'est indiscutablement la transformation en loup-garou : « Jean Marbœuf voulait que ce soit soigné, comme dans certains films américains. Il avait deux ou trois idées de choses qu'il voulait absolument voir : les ongles en train de pousser, la queue en train de pousser, les oreilles en train de pousser (et c'est tout. Faut quand même pas trop pousser !… NDR) ». Précisons au passage, petit détail mais qui a son importance, qu'au sein du plan de travail, cette scène de transformation devait être tournée au plus en une seule journée. En conséquence, d'un commun accord, Lestang et Marbœuf ont opté pour une métamorphose à la **Thriller** (ouais, le clip de Michaël Jackson, au début duquel, si vous vous souvenez bien, l'idole des jeunes, troublée par sa petite amie, devient carrément une bêeeete). « En tout, pour le loup-garou, il y a trois étapes et demi : d'abord, le personnage devient maladif, très très pâle, transpirant énormément. A ce stade, d'ores et déjà, on a utilisé des « bladders », qui commencent à le faire gonfler. Puis, par souci d'économie, on a récupéré le même masque et on a préfondu la peau. Ainsi, toujours avec les « bladders », ça donne l'impression que la peau du visage du personnage se met à se craqueler. Après quoi, nouvelle étape, à l'aide d'un deuxième masque, cette fois complètement craquelé, qui enfle alternativement, qui pulse ; comme si quelque chose faisait peu à peu exploser l'enveloppe humaine du bonhomme. Il y a encore un stade intermédiaire, qui fait la jonction avec l'état final. D'ailleurs, initialement (car au bout du compte ça n'a pas été tourné), on devait voir les morceaux de peau humaine tomber à terre et laisser apparaître le loup-garou. Sinon, pour faire les fausses dents (c'est Gilles Rossire qui s'en est chargé), on a pris tout bêtement de la résine dentaire ». Ajoutons à cette transformation faciale, quelques inserts plus détaillés : une main gantée dont se mettent à sortir des griffes ; le pied qui s'allonge ; et également la joue que l'on voit se craqueler tandis qu'une oreille pointue apparait derrière celle du personnage.

Théoriquement, telle qu'elle a été conçue et filmée, cette métamorphose est tout à fait sérieuse, ce n'est qu'à la fin, quand elle est achevée, que le contexte théâtral reprend le dessus ; le loup-garou jouant sur la scène au chien savant, passant à travers un cerceau en papier. Et oui, le grand-guignol, ça vise avant tout à faire rire.

Pour l'étape finale de la transformation, Benoit Lestang explique que, outre les contraintes de fabrication, s'il a choisi un simple masque, sans possibilité de mouvement, c'est parce qu'il avait à l'esprit que tout serait mis en boîte le même jour. Et que l'acteur rien que pour les précédents stades, devait déjà se coltiner sept heures et demi de maquillage… « Avec trois heures de plus, il aurait craqué !… ». Pour ceux qui veulent tout savoir, j'ajouterai que la fourrure du loup-garou est en poil de yack (ça se trouve chez n'importe quel bon perruquier).

Dans **Grand-Guignol,** il y a également un monstre de Frankenstein, dont le crâne se fait violemment sectionner par une machette (ou tout autre objet contondant). « Le crâne a été fabriqué en fibre de verre et en mousse de polyuréthane. Un mécanisme lui permettait de s'ouvrir et de se fermer. Un petit ballon le faisait pulser. Et pour l'intérieur, c'était de la fausse tripe et de la purée noirâtre (fin de notre paragraphe « gastronomie »… NDR). Quant à l'acteur, il était peint en vert ».

Entre autres effets, on peut citer deux momies à la **Poltergeist,** une décapitation à la guillotine, et la liste est loin d'être complète…

Et maintenant, le bilan ? « le film ne traite jamais les effets sérieusement, de façon réaliste, aussi il est difficile de juger, il n'y a pas de critères de crédibilité ou de vraisemblance ».

Le découpage d'une séquence comme celle de la transformation en loup-garou, a été défini à l'avance, story-board à l'appui, par Benoit Lestang et Gilles Rossire. Avec bien sûr, l'accord du réalisateur. Mais en fait, pendant la prise de vue, ça n'a pas été du tout respecté. « Par exemple, il avait été décidé qu'une seule main griffue serait visible. Et au dernier moment, le plan a été modifié de telle sorte qu'on voyait les deux mains dans le champ. Alors, il a fallu que l'acteur cache tant bien que mal la main non maquillée derrière l'autre ».

En revanche, l'éclairage des effets a été abordé de la meilleure manière. « Le directeur photo, Gérard Simon, a parfaitement saisi ce qu'il fallait. A savoir une lumière à la **Hurlements,** en clair-obscur, et qui mette en valeur la texture des masques. »

Maintenant, il ne reste plus qu'à attendre le verdict de la salle de montage, où bien des plans à trucages finissent souvent à la poubelle (que ce soit en France, aux USA, ou ailleurs).

Rendez-vous en février 1987, pour la sortie de **Grand-Guignol…**

Jean-Michel LONGO
avec l'aimable participation de
Benoit LESTANG



Le mécanisme du Frankenstein (Jacques Chailleux) en train d'être démaquillé. Il portait un crâne en fibre de verre avec un mécanisme permettant son ouverture avec un câble.

L'ATELIER ROBESPIERRE

Situé à Montreuil, dans une rue qui lui a donné son nom, ce studio de maquillage d'effets spéciaux, masques, prothèses et accessoires d'effets n'a pas encore beaucoup fait parler de lui dans le domaine cinématographique. Mais comme le travail qu'ils font est sérieux et intéressant, eh bien nous, on a décidé de parler d'eux.
En tout et pour tout, deux personnes : Alain Trévalinet et Gylliane Mangiaracina. Comme point de départ, une formation artistique solide ; à savoir les beaux-Arts, puis l'École Supérieur des Arts Modernes. C'est-à-dire des connaissances générales aussi bien en peinture qu'en sculpture. Et ensuite ? « Je faisais de la peinture à Montpellier, ainsi qu'un peu de modelage, lorsqu'on m'a demandé de travailler sur un opéra comique intitulé **La Chatte Anglaise.** C'était en 1983. Au départ, je devais uniquement peindre, et en fin de compte, je me suis retrouvé à faire également les modelages, en compagnie de Gylliane et d'une tierce personne ». Pour ce spectacle, joué à l'opéra de Paris, il s'agissait essentiellement de concevoir des masques de chats, destinés à être portés par les interprètes, ce qui impliquait une grande résistance du matériau : en effet, pour ceux qui ne le sauraient pas, dans un opéra, ça chante ; et ce serait assez gênant si en ouvrant trop grand la bouche, les chanteurs faisaient craquer (et peut-être même tomber, suprême honte) le maquillage qui leur voile la face. Les risques du direct... Une bonne école.
A la suite de ça, comme on fait à nouveau appel à eux, et qu'ils ne peuvent pas rester dans les locaux du théâtre, ils s'installent, aux alentours d'avril 83, dans les 200 m² où ils sont encore aujourd'hui. Un endroit suffisamment spacieux pour le type de travail qu'ils ont à effectuer ; et qu'ils vont équiper petit à petit. Ils continuent donc avec l'opéra comique, puisque cette fois-ci, c'est le théâtre de Mogador qui sollicite à 3 reprises leurs talents : pour **L'Histoire du gros cochon qui voulait maigrir,** c'est carrément tous les animaux de la basse-cour qu'il leur faut recréer ; des masques de cochon (on s'en doutait, vu le titre), de poule, de canard, etc... Pour **Bye bye Show-biz,** dixit Alain Trévalinet, « il y avait beaucoup d'effets spéciaux : il y avait des hommes de Crô-Magnon, des gens défigurés... », mais ils étaient rôdés ; **Gros Cochon,** il y avait déjà pas moins que 45 masques différents... Le 3e travail est quand même plus reposant puisqu'il s'agit d'un faux nez pour **Cyrano de Bergerac.**
Egalement à leur actif, pêle-mêle : pour le show d'Eddy Mitchell au Palais des Sports, 3 masques reproduisant avec une vérité à s'y méprendre les traits grotesques (quoi, qui a dit ça), du rocker cinéphile ; des masques, ainsi que des accessoires pour d'autres opéras (dont un avec Roland Topor à la décoration) ; la peinture de certaines voitures (eh oui !) pour le Paris-Dakar 86 ; une main trouée pour le film **Paulette** d'après Wolinski ; des maquillages et des marionnettes pour divers pilotes de série TV (dont un **Achille Talon,** d'après la bédé de Greg) ; et puis aussi, la formation des maquilleurs (et maquilleuses) de la Société Française de Production (qui fournit des programmes à la télé) aux techniques d'effets spéciaux dans ce domaine : formation dont ils vont élargir l'éventail des bénéficiaires avec prochainement des stages ouverts à tous les professionnels du maquillage classique ; ajoutons à leurs activités récentes un masque (avec les pattes) de panthère, pour une pub italienne.
Tout cela, c'est un peu la palette que doit posséder en France quelqu'un qui veut œuvrer dans le maquillage spécial : pouvoir faire, entre une pub au sujet un peu fantastique, ou un long-métrage avec quelques effets, des accessoires ou de la peinture. Pour l'atelier Robespierre à l'heure actuelle, les prothèses, c'est 10 pour 100 de leur activité. ceci dit, les séries télé (pour les jeunes ou autres) représentent un potentiel de création important.
Et en attendant, quelques créations personnelles de l'Atelier Robespierre nous montrent une fois de plus que le cinéma fantastique français pourrait avoir ses effets spéciaux.

Jean-Michel LONGO



Création personnelle. Dans le crâne, un bladder permet de faire se gonfler le cerveau.



Créations personnelles. Masques de latex.



▲ Toxic.

TENTATIVE DE DÉFINITION

Ne me dites pas que ça ne vous est pas arrivé, je ne vous croirais pas. Dans la grande famille des « fantasticophiles », nous nous sommes tous heurtés un jour ou l'autre à l'incompréhension de nos proches. « Quoi, vous aimez le cinéma fantastique ! Mon dieu, horreur. Tout ce sang répandu et même pas pour une noble cause ! ». Ce genre de réflexion, vous avez dû l'entendre pas mal de fois sous des formulations diverses, parfois même avec un petit sourire ironique et narquois qui vous fait passer pour le dernier des cons. Cette gente qui tremble à la vue d'une piqûre de moustique se trouve être la même à saluer la violence réaliste et existante du Vieux fusil en le nommant César des Césars. C'est un comble. Expliquons brièvement cette ambiguïté avec un exemple. Re-Animator est sorti sur les écrans auréolé du prix « Horreur » remporté lors de sa présentation au festival du film fantastique d'Avoriaz. On lui attribue donc une étiquette, en l'occurrence « sanguinolent ». Ce qui n'est pas faux. Allons un peu plus loin. Maniac porte la même étiquette que Re-Animator, donc ce sont deux films qui appartiennent au même genre. Jusque là, tout semble normal. Ça se corse lorsqu'on les compare. Re-Animator et Maniac n'ont qu'un point commun : leur étiquette. Aucun rapprochement n'est possible entre l'horreur réaliste et quelque peu malsaine de Maniac et l'horreur inoffensive et humoristique de Re-Animator. Ce qui tend à prouver : 1) qu'il existe plusieurs formes d'horreur, 2) que l'une d'elle cherche à dépasser les limites de l'humour. C'est à ce « sous-genre » (non pas en tant que réserve de « nanars », mais en tant que « sous-genre » : l'horreur comique, d'un genre considéré comme sous-genre : l'horreur. Veuillez sortir des parenthèses, merci) que nous nous intéresserons en passant en revue les films qui se réclament du fantastique en général, de l'horreur en particulier, mais qui savent pertinemment que plus d'humour il y aura, plus dose d'horreur facilement passera.

HISTORIQUE

Le film horrifi-comique est un film où horreur et humour ne font qu'un. On excluera par conséquent tout film combinant horreur et humour par alternance (c'est le cas de la majorité des psychokillers). Or, le rire s'accommode-t-il bien de la vision du sang ou d'un excès de violence ? Si l'on en croie la version de Jean-Jacques Annaud dans **La Guerre du feu,** c'est une évidence. En effet, le rire serait né au moment où un homme lança une pierre saillante sur la tête d'un de ses congénères. S'en suivit une coulée de sang s'échappant de la plaie qui fit bien rire toute la tribu. Le sang/horreur n'est donc pas un obstacle au rire. Tant mieux pour nous !

Il fallut pourtant quelque 60 années pour que le cinéma reconnaisse ce fait. Si l'humour est rare dans les classiques de la Universal ou dans ceux de la Hammer, c'est parce que leurs auteurs cherchent à explorer les profondeurs de l'horreur répondant à la demande d'un public avide en émotions fortes. Puis avec le temps, le public s'est familiarisé avec les images horrifiques du grand écran, aidé en cela par l'essor de la télévision. On peut donc



Fright Night.

dire que l'horreur comique est née au moment où l'horreur seule arrivait à saturation, au cours des années 60. Le détonateur, ce fut Herschell Gordon Lewis qui osa transposer à l'écran ce que les théâtres du grand guignol montraient sur scène : des mutilations dans la bonne humeur. **Blood Feast** marque la naissance du gore mais aussi de l'horreur comique (voir « Sang pour sang gore » in M.M. 37). Toutefois la comparaison entre le gore et l'horreur comique n'est pas systématique et ne peut être effectuée que dans un sens bien précis. Le gore, malgré son caractère outrancier, n'est pas toujours destiné à être humoristique (c'est le cas d'un David Cronenberg par exemple). L'horreur comique est par contre, et à quelques exceptions près, toujours gore. Ces précieux éclaircissements terminés, rentrons sans perdre de temps dans le vif du sujet.

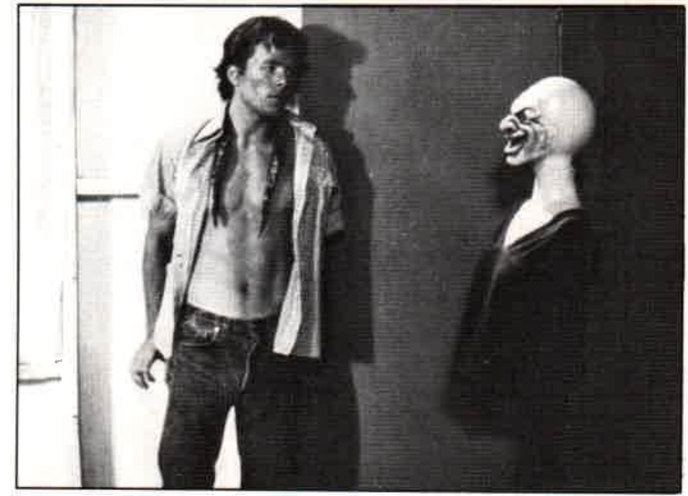
LA DÉ-GAG-PITATION

Que peut-il y avoir de drôle dans une décapitation ? Ce n'est pas en interrogeant Louis XVI et Marie-Antoinette que vous aurez une réponse. La décapitation en elle même n'est jamais très drôle car limitée à un bref plan du cou sectionné (exception faite de celle du **Droit de tuer** qui en a traumatisé pas mal). C'est le plus souvent «l'après-décapitation » qui prête à sourire. Dans **Messe Noire,** La tête volant dans les airs est substituée, le plan suivant, par un ballon de football. D'où une certaine confusion dans l'esprit du spectateur se demandant comment on peut jouer au foot avec une tête coupée. Confusion rapide et efficace. L'intérêt de la décapitation de **Tourist Trap** est certes plus scénaristique que visuelle, mais mérite tout de même que l'on s'y arrête. Tanya Roberts, poursuivie par le tueur de service (Chuck Connors), se croit sauvée par l'intervention de son compagnon pourtant disparu depuis un moment. Hélas pour notre charmante (!) héroïne, Chuck Connors s'approche du supposé sauveur et lui arrache le bras droit, puis la tête (alouette) démasquant un mannequin de cire. Subtile terreur, subtil humour dû à une surprise totale. Autant ces deux décapitations étaient sobres, horrifiquement parlant, celle de **Evil Dead** est certainement ce qu'on a fait de plus sanglant (avec peut-être la tête arrachée de **Maniac**). La décapitation intervient au terme d'une longue lutte entre Bruce Campbell et sa compagne possédée par les démons. la tête atterrit après un long vol au premier plan et nous gratifie d'un large sourire pendant que Bruce Campbell se débat avec le corps décapité qui lui déverse par l'intermédiaire du cou quelques litres de sang en pleine face. On pensait, là, avoir atteint des sommets et pourtant Stuart Gordon fit avec **Re-Animator** bien mieux. Enfin, bien pire. Ah, cette tête coupée qui refuse de rester droite dans son baquet sanglant jusqu'à ce qu'elle soit plantée sur un pic. Le rire l'emporte largement sur la répulsion visuelle, ce qui n'était pas toujours le cas de **Evil Dead,** film ne pouvant être apprécié que par un public connaisseur et averti. **Re-Animator** et la scène qui l'illustre amuse et cela malgré l'omniprésence du sang. Il constitue donc une parfaite approche du genre horrifique.

DES ACCIDENTS MORTELLEMENT DRÔLES

« M. X a hier tué sa femme en croyant abattre un cambrioleur ». Dramatique ce fait divers. Et pourtant si drôle. Pire encore, qui n'a pas vu Jean Claude Bourret expliquer, en essayant tant bien que mal de garder son sérieux, qu'un septuagénaire avait tué sa femme en lui envoyant une balle de golf dans la tête n'a rien vu. Ce rire qui à priori apparaît immoral ne l'est pas du tout en ce sens qu'il porte sur la situation grotesque amenant l'accident et non pas sur l'accident lui même. Comme son nom l'indique, la mort accidentelle est toujours imprévue donc jouant sur l'effet de surprise. Un premier exemple avec **Massacres dans le train fantôme** où l'un des protagonistes muni d'une hache est poursuivi par le monstre. Pris de panique, il frappe à l'aveuglette. Le plan suivant montre l'arme encastrée dans la tête d'un de ses amis, provoquant évidemment les habituels et abominables cris des demoiselles présentes à la scène. Encore une erreur due à la panique dans **Long week-end** où le héros opposé à une nature hostile se défend à l'aide d'un arc. Lorsque le jour se lève, il découvre sa femme (jusqu'alors disparue) transpercée d'une flèche. Toujours dans **Long week-end,** le héros croit avoir sauvé sa peau lorsqu'il aperçoit un camion se diriger vers lui. Mais une mouette vient frapper le conducteur qui perd le contrôle de son véhicule et écrase le malheureux héros.

C'est le principe bien connu de la fausse « happy end » qui réduit à néant ce que le(s) protagonistes(s) a (ont) entrepris durant tout le film. George Romero fut le magistral investigateur de ce principe avec **La Nuit des morts vivants** où le survivant du massacre se faisait tuer par une milice à la toute dernière seconde du film, d'où cette impression chez le spectateur d'avoir tremblé pour rien. Mario Bava est un des réalisateurs les plus sinistres dans le bon sens du terme et la fausse « happys end » de **La Baie sanglante** est un morceau d'anthologie : le couple meurtrier succombe aux balles tirées d'un fusil porté par deux charmants bambins. Comme ça, sans grande raison dans le contexte du récit, histoire de rester dans le ton du film. On remarquera que contrairement au retournement de situation final du style « Jason est-il mort ? Eh bien non ! », la fausse « happy end » n'est en rien prévisible. De plus, son caractère parfois outrancier **(La Baie...)** le place en bonne position dans les délices de l'humour noir. Et puis, nous ne pourrons refermer ce chapitre sans enfreindre la règle de cet article qui consiste, je le rappelle, à ne pas parler de comédies. En effet, comment oublier cette scène tirée de **Mort sur le gril** : balancé du troisième étage par Paul Smith, il (« il » est un homme de couleur) se relève indemne et lève la tête vers le ciel tout en s'écriant : « Je savais qu'il y avait un dieu noir ! Je le savais ! ». Il se fera culbuter par une voiture arrivant à grande vitesse. Gageons qu'avec **Evil Dead 2** Samuel Raimi explorera de nouveau avec succès les nombreuses possibilités offertes par l'horreur comique.



Touristrap.



La Nuit des morts-vivants.



Mother's Day.

DES INATTAQUABLES ATTAQUES

Depuis toujours, et à cause de Mme la censure, le cinéma a du mal à s'attaquer à certains tabous comme montrer des meurtres d'enfants, de vieillars, d'handicapés. Dès 1931 avec le **Frankenstein** de James Wale, la scène du monstre jetant la petite fille dans le lac fut censurée. Et puis, moins moralisateur, le fantastique brisa ces tabous en faisant des bambins/vieillards/handicapés des victimes mais aussi des assasins en puissance. Simplement, et l'interdiction de **Zombie** en 78 le confirma, la mort d'un enfant traitée sérieusement reste insupportable. L'humour allait se charger de ce problème. Dans **La Course à la Mort de l'An 2000,** la compagne de David Carradine refusait d'écraser un jeune garçon. Les dingos du volant de **Toxic** ne se gênent pas. La tête de la jeune victime éclate sous la pression des roues et l'on immortalise la scène en prenant des photos. L'humour dans le cas présent où l'outrance est de rigueur nait de cette question venant tout naturellement à l'esprit de tout spectateur : « Vont-ils oser ? ». On peut donc parler de provocation établissant une sorte de complicité entre le film et celui qui le regarde. Un « hénaurme » clin d'œil en d'autres termes. Passons d'un extrême à l'autre en évoquant l'âge sans défense, le troisième. Dans **Gremlins,** les rejetons du gentil Gizmo s'introduisent chez une gentille mémé (non, pas Golan ! Pas Golan !). Terrorisée, elle cherche à s'enfuir par une chaise coulissant le long d'un escalier en colimaçon. Le système électrique ayant été détraqué par les monstrueuses petites créatures, elle transpercera, tel un personnage de dessins animés, le toit de sa maison pour retomber quelques mètres plus bas dans un état que Joe Dante a préféré nous cacher. Nettement plus dure est la mort de Rose Ross, la mémé tueuse de **Mother's Day.** Son petit jeu meurtrier se retourne contre elle et elle meurt étouffée par un coussin gonflable et transparent, ce qui nous permet de suivre petit à petit son agonie ponctuée de grimaces indescriptibles. Mais il arrive que le troisième âge se rebiffe et c'est justement le sujet des **Pousse au Crime** où six petits



Les mémés aiment la castagne, Les Pousse au Crime.

vieux, habitants d'un quartier en rénovation et menacés d'expulsion, se vengeront du promoteur du chantier (entre autres) en le coulant dans un caisson de béton. Retour à l'envoyeur. Même à l'agonie, les personnes âgées sont d'une cruauté vraiment prodigieuse et ce n'est pas le « leatherface's father » de **Massacre à la tronçonneuse** qui me contredira. Malgré toute sa bonne volonté, il n'arrive pas à assommer la malheureuse Marylin Burns, étant incapable de tenir fermement son marteau. Cette scène violente et tournée dans une atmosphère hystérique a, semble-t-il, traumatisé les cons de la censure qui, encore une fois, n'avaient rien compris. La suite logique de ce chapitre nous amène à parler des mésaventures mortelles de quelques handicapés. Souvent traitée sérieusement **Seule dans la nuit, Le chat à neuf queues**), ou prétexte à des débordements sanglants (**Suspiria, l'Au-delà, Wild Beasts**), la cécité est apparue sous son aspect comique dans **L'Ascenseur.** L'aveugle appuie sur le bouton pour appeler l'appareil meurtrier, s'engouffre et s'aperçoit quelques mètres plus bas que l'ascenseur ne s'est pas présenté au rendez-vous. Réflexion faite, il ne s'aperçoit de rien du tout puisqu'il meurt de sa chute. Dick Maas a donné avec cette scène un vrai sens à l'humour noir puisque l'aveugle meurt de son handicap (la cécité) et non à cause d'une influence extérieure (le chien attaquant son maître dans **Suspiria, l'Au-delà** et **Wild Beasts.** Ah, l'originalité italienne !). Et puis dans la série « Le landau de Potemkine a fait des petits », nous citerons la chaise roulante et son occupant dévalant les escaliers dans **Le Tueur du Vendredi,** etc... la même scène dans **Fondu au Noir.** Remercions les réalisateurs des films cités pour le culot avec lequel ils s'attaquent aux inattaquables. Tiens, la boucle est bouclée.

HISTOIRE D'EN RIRE ET D'OUTRE-TOMBE

Quand ils ne se délectent pas de la chair de leurs victimes, les morts vivants savent être drôles. Il y en a même qui jouent sur les deux tableaux à la fois dites donc. Ainsi, le vampire de **Fright Night** (le vampire est un mort-vivant, rappelons-le) résiste aux balles tirées par Peter Vincent et le fait avec humour. Après chaque coup de feu, il disparaît dans un épais brouillard pour en ressortir par la suite plus vivant que jamais. Puis, alors qu'un pieu lui a transpercé le cœur, il fond, passez-moi la comparaison, tel une glace achetée dans une salle d'un vieux cinéma fauché. Heureusement, Cannon veille et dans quelques temps cette comparaison n'aura plus lieu d'être. Revenons à nos moribonds avec **Le Loup-Garou de Londres** où Griffin Dune, tué par le loup-garou, est condamné à errer dans les limbes. Ce qui ne l'empêche pas de rendre visite à son ami David Naughton. Comme quoi on peut être dans un état de décomposition avancé sans pour autant perdre sa lucidité. C'est justement le calme, la sérénité de cet être à l'aspect repoussant qui provoque le sourire. Le rapport monstruosité/humanité atteint son apogée dans la scène du cinéma où les victimes ensanglantées



Fright Night.



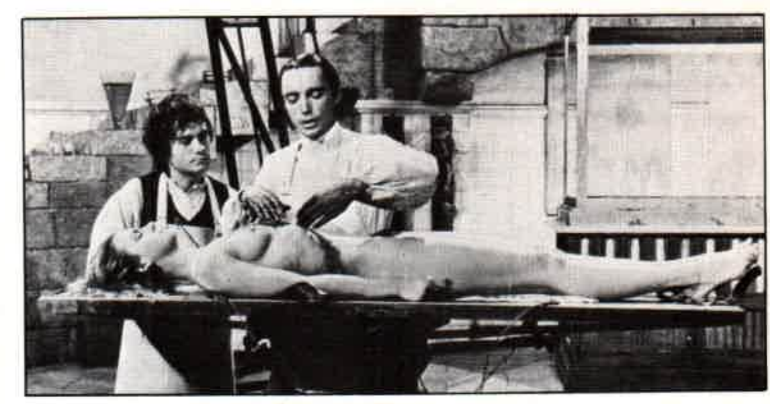
Le gag méchant. L'Ascenseur.


Tom Savini sur Creepshow.

demandent prestamment à David Naughton (le loup-garou) de se suicider pour que leur âme puisse enfin trouver repos. Même si John Landis adjoint aux morts-vivants la parole et par conséquent leur donne une dimension dramatique (et comique), il reste respectueux par rapport au mythe. C'est le principe de toute bonne parodie. **Le Loup-garou...** n'est pas à proprement parler un film parodique. ce serait plutôt un film « clin d'œil » qui, tout en respectant les clichés du genre, s'en amuse. **Creepshow** exploite ce principe en introduisant l'humour dans des sketchs manquants singulièrement d'originalité. Le premier d'entre eux, **Father's Day** est significatif de ce fait puisqu'il nous conte une banale vengeance d'outre-tombe : Carrie Nie tue son paternel le jour de la fête des pères parcequ'il lui réclame avec trop d'insistance son gâteau. Vingt ans après, le paternel, ou du moins ce qu'il en reste, revient à la vie et demande réparation. En guise de gâteau, il arrachera la tête d'un des protagonistes et l'ornera de quelques bougies. Voilà comment on peut faire du neuf (la raison de la vengeance, la chute du sketch) avec du vieux (le mort-vivant, la vengeance en elle-même). Bravo George. Les nouveaux morts-vivants sont dotés de la parole (c'est le cas des trois films cités précédemment) et **Le retour des morts-vivants** s'inscrira dans la même lignée. Autre particularité des vedettes du titre, elles continuent de bouger et d'attaquer réduites en morceaux. Vous imaginez que ça se répercute chez les animaux. L'horreur pour les bouchers !... Donc, pour liquider nos braves zombies, il faut rassembler chaque partie de leur corps, les emballer dans des sacs plastiques et les faire incinérer. Dur labeur que d'être « dézombisateur ». Et puis, terminons ce chapitre avec un savoureux gag tiré du même film. Un mort-vivant vient d'assaillir une voiture de police et d'engloutir son occupant. Il se saisit de la radio et lance un « Envoyez du renfort » dévastateur. Cette scène illustre d'ailleurs à merveille ce vieux proverbe d'outre-tombe qui se transmet de génération en génération de morts-vivants : « La faim justifie les moignons ».

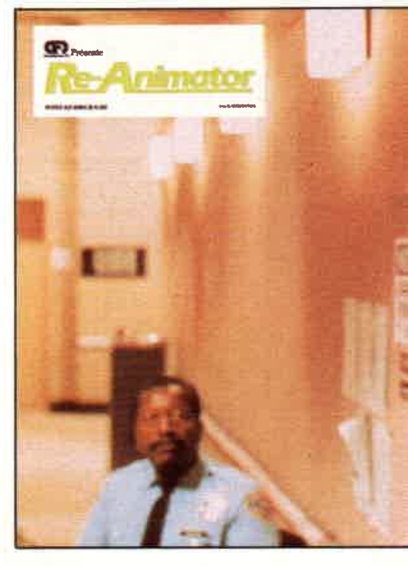
COURS D'ANATOMIE GORE

Décapitations, énucléations, trépanations, etc., sont choses courantes dans le genre qui nous intéresse. Autant ces mutilations diverses peuvent être traitées avec réalisme (les doigts et la main coupés respectivement dans **Le Démon dans l'île** et **The Hand**), autant elles peuvent être sujets de gags ensanglantés bien pondus. On commence « gentillement » avec **Les dents de la mer** et la jambe coupée qui s'enfonce lentement dans les profondeurs obscures de la mer. Ce plan qui met un point final à l'attaque du requin est très drôle (Si, si !). C'est un calembour visuel. « Avoir le pied marin » ne vous dit-il rien ? (A noter que Stuart Gordon s'est essayé avec **Re-Animator** à cet exercice difficile. Pour en savoir plus, replongez dans M.M. n°39, p.26). Passons à **Mad Max 2** et à la scène du boomerang. L'objet volant (tout à fait identifié) est envoyé par le méchant Wez (Vernom Wells). Il s'élève dans les airs, décrit un arc de cercle, et se dirige vers un des protégés de Humoungous qui tend la main et... l'attrape. Ce qui, vous l'avouerez, n'est aucunement drôle. Je suis sûr que quand je vous aurai précisé qu'en l'attrapant, il se fait couper quatre doigts, vous vous esclafferez dans les parenthèses jointes ci-après. (   ). Bon, on se calme et on aborde **Meurtres en trois dimensions.** Jason, aidé en cela par le relief, vient de projeter à la figure des spectateurs une aiguille à tricoter, des draps gonflés par le vent, une flèche et un yoyo. Il se dit alors qu'il faut en finir une bonne fois pour toute. Il exerce une telle pression sur la tête d'une des victimes qu'un œil jaillit de la dite tête. C'est assez novateur comme effet choc. Dommage que le truquage soit nul. Toujours du relief avec l'éventrement de **Chair pour Frankenstein.** Cœur, foie, estomac, intestins, poumons, petit et gros côlon sont quasiment palpables. Paul Morrissey a choisi une horreur très sanglante et il n'a pas lésiné sur les litres d'hémoglobine. **Chair pour Frankenstein** est un film qui assume excessivement le contenu du titre, c'est ce qui le rend attachant. Le ventre a également la vedette dans l'empalement de Vernom Wells contre une paroi de canalisations et autres tuyaux dans **Commando.** Mais cette fois ce sont de grands jets de vapeur qui lui traversent les entrailles. Retour au sanglant avec le premier sketch du **Caveau de la terreur** où une colonie de vampires plantent dans le cou de leurs victimes un robinet. C'est plus pratique et plus hygiénique. Ce rapide tour d'horizon des bonnes et mauvaises surprises que peuvent réserver le corps humain ne serait pas complet si l'on ne citait pas **Meurtres à la Saint Valentin** où une jeune fille se fait transpercer la nuque par un robinet qui réapparait dans sa bouche, déversant du sang. cet effet choc montre à quel point l'horreur peut exploiter les nombreuses possibilités offertes par le corps humain et par les instruments susceptibles de le mutiler. A quand **La révolte des sanibroyeurs ?**


Chair pour Frankenstein.

LÂCHEZ LES MONSTRES

Ces monstres qui firent hurler de peur des générations de cinéphiles (on citera King Kong, le fils de King Kong et Cheeta) sont aujourd'hui revenus à des dimensions plus humaines. C'est connu, les grosses bébêtes et les extraterrestres qu'ils soient cyclopes ou triclopes ont cédé le pas aux créatures enfantées par les nouveaux as du maquillage et du délirium inventif. On ne chasse plus le monstre pendant 90 minutes dans le cinéma actuel (voyons, c'est démodé), mais on lui laisse quelques « spécial appearance » qui l'élève au rang de « guest star ». En 1978, Joe Dante avait déjà bien compris ce mécanisme puisque dans les premières scènes de **Piranhas** il nous montrait une petite créature « harryhausennienne ». Un clin d'œil bien sûr au maître de l'animation, mais aussi un pied de nez aux Godzilla, Yéti et compagnie dont la taille n'était pas proportionnelle à l'intelligence. Ce rejeton d'expérience scientifiques ratées, haut comme trois pommes, est bien assez malin pour s'échapper du laboratoire où il était enfermé, et aller semer la terreur dans les rivières aux alentours. Attachant ! Changeons de milieu avec les « hommes-chauve-souris » de **Dar l'invincible** qui lorsqu'ils ont enveloppé une victime de leurs grandes ailes ne tardent pas à se repaître de sa chair. Les ailes se rouvrent et un tas d'os s'écrase au sol. Un maquillage réussi, un montage rapide, un effet surprenant. Si les extraterrestres ont la possibilité de prendre l'apparence humaine, cela ne va pas sans problèmes. Une grosse chaleur, quelques gouttes de sueur, c'en est trop. L'envahisseur se dirige vers une glace et arrache énergiquement son masque. Ça se passe dans **Les envahisseurs sont parmi nous** et ça a inspiré le strip-tease intégral de Tahnee Welch dans **Cocoon** (dommage que cela soit une comédie sinon j'en aurais bien parlé). Bien moins traditionnel est l'extraterrestre de **X-TRO** qui change de forme à souhait et matérialise les meurtriers de ses victimes. L'un d'entre eux est un « Big Jim » grandeur nature muni d'une baïonnette, se déplaçant à la manière d'un robot sous les yeux effrayés d'une gentille grand mère qui ne restera pas longtemps en vie. Ces créatures imaginaires ont un point commun. Ce n'est pas leur faciès (monstrueux pour **Dar** et **Les Envahisseurs,** inquiétant pour **Piranhas** et **X-TRO**) qui amène le gag, mais leur attitude qui fait



d'eux de véritables personnages bien intégrés à l'action. Le monstre peut également, et cela grâce à la magie maquillage, avoir une physionomie grotesque donc risible. C'est le cas des « hommes-fœtus » du **Guerrier de l'espace.** Chair flasque se dandinant sur un corps mou qui rebondit lorsqu'il tombe à terre. Cette superbe création de Tom Burman est à l'origine des non moins comiques extraterrestres de **Explorers** et de la sorcière « new look » de **House.**
Ces monstres, qui ont profité de l'importance croissante des effets spéciaux pour gagner la sympathie des spectateurs, s'infiltrent partout. Il paraît même que le comité de rédaction de votre journal adoré en est farci. Faites gaffe à la contamination...

SYMPATHIQUES ASSASSINS

Difficile de s'attacher à ces trancheurs de gorges que sont les assassins. C'est vrai quoi, il suffit que vous vous familiarisiez avec un des personnages pourqu'il surgisse et fasse jaillir le sang. Il faut pourtant reconnaître que certains mettent tellement de cœur à l'ouvrage qu'ils attirent notre sympathie et reçoivent notre totale approbation. Freddy Kruegger, par exemple, est un gentil croque-mitaine qui s'automutile dans la joie (**Les griffes de la nuit**) ou exhibe son horrible langue lorsque Mark Patton essaye d'embrasser sa petite amie (**Le retour de Freddy**). Plus qu'un exterminateur d'adolescents, Freddy est une vedette à part entière à laquelle on peut s'identifier. Pas de surprise à ce que ces films soient devenus des « cult-movies ». Les folies meurtrières de Freddy contrastent avec le sang froid du Terminator qui s'exerce à un dur travail de dératisation, les rats étant, soit dit en passant, remplacés par des Sarah Connor (il y en a plusieurs et l'une d'elle va enfanter du futur chef de la résistance. Pourquoi m'évertuai-je à tout vous expliquer alors que vous avez vu **Terminator ?** Non, mais je vous pose la question). Or, donc il sonne à la porte, demande : « Vous êtes Sarah Connor ? ». La réponse est : « Oui, c'est moi » et le dialogue se termine (à tort) par une razzia de balles qui renvoient la jeune femme à quelques préoccupations métaphysiques. A noter qu'il ne tue jamais la bonne (pas la femme de ménage, la bonne Sarah Connor). Fritz Weaver lui se débarrasse de sa femme (Adrienne Barbeau) en lui tirant une balle dans la tête sous les applaudissements des personnes présentes à la scène (Creepshow). Dommage que cela ne soit qu'un rêve (qui se réalisera par la suite d'une manière aussi efficace). Dans ces deux exemples, c'est le visage satisfait d'assassins ayant



▲ Les Griffes de la nuit.



accompli proprement leur travail qui amuse. Le tueur de **Happy Birthday,** outre la satisfaction du travail bien fait, se veut original. Brochette enfoncée dans la bouche, visage broyé par les rayons d'une roue de moto, altères écrasant des parties génitales mâles. Jack Lee Thompson a inventé le tueur scientifique préparant méticuleusement ses mises à mort. Un psycho-killer pas trop con, ça vaut quand même le coup d'être cité. **Alone in the Dark** n'atteint par contre jamais des sommets, hormis peut être cette étonnante partie de cache-cache entre une jolie fille (sur le lit) et le meurtrier (sous le lit) transperçant le matelas d'un long couteau de cuisine. Et puis, terminons par le défenseur de la veuve et de l'orphelin en la personne de Robert de Niro dans **Brazil.** Pour se



▲ Les Griffes de la nuit. ▼ Re-Animator.



débarrasser de gênants cambrioleurs, il branche leurs combinaisons sur des canalisations d'égout. Leurs casques s'emplissent de fiente et ils meurent étouffés. Le rire et le dégoût font bon ménage. Le rire est moins important sans le dégoût et le dégoût n'est que dégoût sans le rire. Ce pourrait être la devise de l'ex-Monthy Python, Terry Gilliam. Alors, les assassins sont-ils les nouvelles stars du cinéma horrifi-comique. Pourquoi pas. Un couteau, une hache et quelques filles dénudées suffisent à leur bonheur, autant qu'au nôtre.

LES RATÉS

Entendons-nous bien sur le terme. Il s'applique non pas au film mais à sa tentative maladroite d'approcher l'horreur par l'humour. **Frères de sang** par exemple n'est pas un film « sérieux » au vu de sa vedette. Un morceau de chair informe répondant au nom de Bélial (!) et qui engloutit dix hamburgers à la minute. Mais il devient malsain lorsqu'il viole dans un bain de sang la compagne de son frère. Dommage que Franck Henenlotter ait sacrifié l'horreur burlesque (la mort du père) au profit de ces quelques minutes qui placent le spectateur en position de voyeur (pourquoi pas ?) d'un spectacle répugnant dont il est obligé de se délecter (non !). Dans ce cas, c'est le changement brutal de ton qui rend la fin du film sinistre, mais la plupart du temps les mauvais films horrifi-comiques se caractérisent par une retenue dans l'horreur. Le loup-garou de **Peur bleue** achève un de ses poursuivants avec une batte de base ball qui émerge à chaque coup porté d'un épais brouillard. L'idée en soi n'est pas mauvaise. Daniel Attias a choisi de suggérer mais il a oublié qu'une suggestion mal menée se métamorphose facilement en frustration. Bref, il aurait été préférable d'accompagner chaque coup de batte par un jet de sang. Un peu à la manière du démembrement d'**Evil Dead.** Même problème pour **Les tueurs de l'éclipse** qui conte les agissements meurtriers de trois bambins. Ce film aurait pu être cité dans le chapitre consacré aux « inattaquables attaqués » s'il n'avait fait preuve d'un traitement contestable. Un enfant qui tue son père en plaçant une planche à roulettes dans les escaliers, ce n'est plus de l'horreur comique, c'est de la comédie tout court. **Les tueurs de l'éclipse** n'est à aucun moment effrayant dans son humour (pas trés subtil), et c'est son défaut majeur. Quant à **Parasite,** Charles Band s'est complètement planté. Un tuyau enfoncé dans le ventre d'un homme et au bout duquel se présente une goutte de sang n'est prétexte qu'à un effet relief. Cette goutte de sang qui vient narguer le spectateur avant de tomber est vraiment de mauvais goût. Le spectateur est venu voir un film d'horreur, pourquoi ne pas transformer la goutte en une grande giclée de sang. C'eut été plus impressionnant et plus amusant.
L'horreur, lorsqu'elle se veut drôle, doit éclabousser pour prendre du recul par rapport à la réalité. L'horreur comique est un « exagèrement » de l'horreur. Elle ne s'inscrit pas en régression, mais en continuité de ce genre. Il n'est donc pas étonnant de constater une diminution, voire une totale disparition de véritables films d'horreur. Puisse l'horreur comique aider à pallier ce manque pour que nos écrans retrouvent régulièrement cette réjouissante couleur rouge-sang.

Vincent GUIGNEBERT



Je pense que le film d'Olivier Strecker (que je salue au passage) dans lequel je joue un rôle plutôt perturbant m'est monté à la tête ; c'est pourquoi j'ai créé ces effets un peu sanglants et voire légèrement dégueu... (n'êtes-vous pas de mon avis ?). J'ai enfin pu exorciser les cauchemars qui hantaient mes nuits... Remarquez, le film promet d'être assez spectaculaire, mais je n'en dirais pas plus ; peut-être qu'un jour vous en entendrez parler ? Dans un festival quelconque... Pourquoi pas ?
En attendant, je tiens à remercier toute l'équipe qui collabore à *Mad Movies*.
Ralph Adam, Elbeuf

On ne sait pas s'il faut te féliciter, mais tu as réussi à faire pire que le gars à la pizza du courrier du n° 39 ; avec ta charcuterie vous devriez faire quelque chose ensemble (qui gore dîne...). J.P.P.

Salut Mad,
Force est de constater que *Mad Movies* se dégrade. Pourquoi critiquer des films bidons pour nous dire qu'ils sont vides, ce qui est normal pour un bidon vide ? De plus, la revue se cleanifie. Vous me suivez... en haut à gauche ! Où est le bon temps (snif !) lorsque je restais muet devant certaines photos. Maintenant, on a droit à tout, ouh, ouh : un cheval, des asticots, une grosse photo de **Dakoota Harris** pour nous montrer la nullité d'un tel film (merci c'est beaucoup trop gentil).
Pourquoi parler sans arrêt des mêmes films ? Oui, si Mulcahy savait cuire des pâtes, il arrêterait de nous offrir des navets, si Fulci voyait ses films il deviendrait pompier, si Romero savait qu'il fait du cinéma, il se suiciderait à coup sûr, si Hitchcock était vivant il se demanderait ce qu'il vient faire dans cette revue. Celle-ci a apporté un peu d'air frais dans l'édition horrifique française, mais à l'image de la production fantastique en général, qui s'essoufle, elle perd du terrain... rattrapez-le.
C'est comme Cameron, le pauvre c'est pas sa faute, il est bête, mais si vous offrez 8 pages à son dernier navet cuit à coup de dollars, alors là il va se croire intelligent et il pourrait refaire d'autres films, ce qui est grave, avouez-le.
Si je suis virulent, il fallait que je le fasse, c'est que j'aime (aimais ?) beaucoup *Mad Movies*. Alors évitez de ratisser large ! Changez de rateau !
Cyril Baklouti, Les Arcelles, 38 Eybens

La mauvaise foi agressive et narquoise m'a toujours ravi, on appelle ça la provocation et il y a des amateurs. Ton plus beau coup c'est certainement que, nous écrivant le 15 septembre, tu n'avais sans doute pas encore vu ***Aliens !*** *Bien joué comme procès d'intention ! J.P.P.*

Je ne dirai qu'un mot : Bravo ! Votre revue est vraiment la meilleure, je n'ai pas encore trouvé mieux. Au fait à quand une photo de l'équipe ? Je crois qu'elle serait la bienvenue. J'ai été tellement emballé par les numéros reçus que je me réabonne, et toc.
Depuis longtemps je cherchais à maquiller les copains et c'est grâce à la rubrique du Ciné-fan que j'ai vraiment pu commencer. Je manque pourtant encore d'expérience et si quelques lecteurs plus doués pouvaient me donner quelques conseils, ce serait super. Merci d'avance à tous ceux qui m'écriront.
François Durand, 16, bd du Grand Jardin, 08000 Sedan.







Pour un fidèle tu la fous mal, nous avons publié la photo de l'équipe dans notre n° 39. C'est d'ailleurs approximativement à cette époque que nos concierges ont cessé de nous saluer dans l'escalier et portent directement notre courrier chez Pandraud et Pasqua pour gagner les cents briques ; c'est facile et ça peut rapporter gros... J.P.P.

Dur, les mecs ! C'est Horner qui succède à Goldsmith pour **Aliens**... J'en ai chialé. Espérant un miracle je croise les doigts, je respire un bon coup et j'écoute. Amis collectionneurs nous avions tous remarqué la tendance de ce compositeur à reprendre ça et là des thèmes de ses précédentes partitions, mais là, c'est (par endroits) de l'auto-plagiat. Pourtant le Main title était plein de promesses, pesant à souhait et introduisant un extrait du Ganayeb ballet dans **2001** et d'autre part des connotations de King Jerry pour le premier film. Mais la suite est moins réjouissante avec des extraits de **Star Trek 2** et **3**, **Brainstorm**, **Mutant** et même **Journey to the Center of the earth** de « Benny » Herrmann...
Moi qui rêvais d'une partition de Goldsmith ou de Williams, quelle déception ; certes le disque n'est pas nul mais Horner aurait mieux fait de puiser dans le Bartok du « Mandarin merveilleux », de bonnes pièces d'action.
Et puis, quand Maitland Mc Donagh traite Harry Manfredini de vulgaire tâcheron, elle m'amuse beaucoup car avant de le critiquer elle devrait d'abord bien connaître Bela Bartok (côté quatuor, cette fois-ci). Excusez, c'est plus fort que moi, je suis musicien. Enfin, je cherche des correspondants ou correspondantes aimant la musique de film fantastique, si vous habitez Nice, cela n'en sera que mieux.
Georges Gondard, 1, place de l'Armée du Rhin, 06300 Nice.

Salut les Mad's,
Tout d'abord un grand bravo à ce n° 43 ; le dossier sur les extraterrestres était vraiment sans reproche. De plus je félicite Mad pour avoir tenu compte du questionnaire aussi vite, c'est véritablement un record.
Mais je ne vous écris pas seulement pour vous faire des compliments. En effet, après avoir lu la critique de **Week-end de terreur** mon sang ne fit qu'un tour ; cette critique « descendait » littéralement ce film par des phrases telles que « un week-end, O.K., mais pas de terreur », ou encore « pour les amateurs de sensations fortes, circulez y'a rien à voir »... Comment ? Mais alors, J.P.P., je ne te reconnais plus ! Ce film est véritablement le parfait prototype anti-**Vendredi 13**, il ridiculise tous ces semblants de psycho-killers complètement débiles. Par son titre alléchant le spectateur s'attend à voir un film d'horreur avec une boucherie continuelle, or c'est tout l'inverse : ce film ne cherche pas à effrayer le spectateur mais seulement à le tromper (ce qu'il a fait avec toi puisque tu as pris ce film pour un film d'horreur). Certains, comme toi, auront une réaction à la fin totalement négative (c'est idiot, j'ai eu peur pour rien) ou alors d'autres, comme moi, verront le film au second degré et l'apprécieront vraiment (ce qui n'était pas le cas de mes voisins de salle) comme une farce qui sort de l'écran (j'ai été berné par le film et par son titre). Seulement, moi, j'avais un avantage sur les autres, je ne savais pas du tout que c'était une farce. Bravo quand même de ne pas avoir révélé la fin dans ton article.
En tout cas, ce film est le premier dont l'effet de surprise a totalement marché, ce qui est très rare. D'ailleurs je ferai un reproche aux personnes chargées de la publicité des films. En effet, les films à grand spectacle ont tendance actuellement à dévoiler, soit par des extraits, soit par des bandes annonces, le sujet et les points fort du scénario, ce qui est une grave erreur. Par exemple, un film comme **E.T.** aurait connu un succès plus important si le physique de l'extraterrestre n'avait pas été dévoilé (de bouche à oreille, le public aurait été tenté de voir ce monstre qui terrifiait par son apparence et nous attendrissait par ses sentiments).
Salut et faites de beaux cauchemars...!
Ludovic François, Sedan

Déjà, si ***Week-end de terreur*** *« ne cherche pas à effrayer le spectateur », comme tu l'écris, j'ai peut-être raison de mentionner « un week-end, O.K., mais pas de terreur ». Ensuite, tu prétends qu'il cherche plutôt à tromper ce même spectateur, c'est justement ce que je croyais faire comprendre en écrivant « une gigantesque farce macabre » et plus loin « une vague impression de s'être laissé jouer... c'était le but avoué dès le départ ». En fait, je crois que nous avons compris le film de la même façon mais que nous ne lui accordons pas la même qualité. Si l'on en croit tes voisins de salle, notre tableau de cotation (n° 43), les entrées et ce que j'ai pu entendre en général à son propos, je me demande si tu n'a pas un peu surrévalué cette œuvrette. Mais c'était parfaitement ton droit, surtout si tu y as trouvé du plaisir. J.P.P.*

Salut à toi, ô grand chef Mad.
Je ne dirai pas que je vous suis fidèle, c'est pas le cas ; néanmoins fervent admirateur, je ne t'ai pas connu à partir du n° 22 comme ça à l'air d'être le cas de nombreux lecteurs, c'était avant, oui à partir du n° 3, ça fait longtemps, hein ?
Tout au long de votre évolution et celle du cinéma, des choses ont changé. Dernièrement je comparais un de vos premiers numéros avec un plus récent, le 41 ; je ne suis pas sentimental au point d'être effrayé par une simple revue de fantastique, sinon je

ne te lirais pas, eh bien je vois la différence, sous l'angle du scénario des films. J'ose affirmer que les actuels scénarios sont une perpétuelle répétition, rien de nouveau pour tout dire. Je crois que mises à part deux ou trois exceptions, le cinéma se trouve dans une impasse. S'il y a quelques films qu'on peut qualifier de chefs-d'œuvre, ce sont les vieux, oui. Rappelons-nous **Hurlements**, **Wolfen**, **Massacre à la tronçonneuse**, **Vendredi 13** et d'autres. On parle de **Massacre à la Tronçonneuse II**, je ne sais pas ce que cela va donner, mais si je regarde **Hurlements II**, c'est pas vraiment extra.

Bon, venons-en au thème exact de cette lettre ; étant passionné par tout ce qui touche le cinéma fantastique, il se trouve que j'ai des préférences, des idoles si tu préfères. Celui dont je veux te parler particulièrement est le grand des grands, c'est un romancier du nom de Stephen King. J'ai lu plus d'une de ses merveilles, bien que quelque peu déçu par son petit dernier : **Peur bleue**, je continue à dévorer tout ce qui peut avoir rapport avec lui. C'est justement là-dessus qu'une question vient me turlupiner : j'achetais il y a quelque temps **Simetièrre**, un de ces derniers, lorsque je jetais un coup d'œil au prière d'insérer : six de ses romans ont déjà été portés à l'écran. Deux autre, **Charlie** et le **Talisman** le seront prochainement. Imaginez ma joie : deux films de plus, super ! Mais justement, tout le problème est là, le livre est sorti il y aura bientôt un an et toujours pas entendu parler de films, si ce n'est **Peur Bleue**. Alors, en effet, il y aurait un projet de film, il serait en tournage ou déjà réalisé mais inédit en France. Aidez-moi. D'autre part j'aimerais bien avoir quelque adresse de librairie ou, sans exceptions, je pourrais trouver tous les romans de Stephen King. Merci !!!

Stéphane Lebouc, La Plaine St-Denis

Tu as tout à fait la tête de quelqu'un qui n'aurait pas lu Impact 3, *toi ! Tu y trouveras en effet trois pages sur* **Maximum overdrive**, *dont un entretien avec Stephen King qui a réalisé le film et en a écrit un scénario d'après une nouvelle* (Trucks) *tiré de* Night shift. *Pour la suite tu pourras réviser ton sujet grâce à l'article de Marcel Burel dans ce numéro. Pour les adresses, rien ne vaut le plaisir de découvrir soi-même des petites librairies sympas (c'est comme pour les petites salles de quartier, finalement), mais si tu es vraiment pressé, tu pourras trouver un bon choix à la librairie Album, rue Dante, à Paris. J.P.P.*

Cher Tonton Mad,
Oui, franchement, it's a mad, mad, mad magazine ! Le n° 43, on dirait Noël ! Une couverture sensas, un dossier « **Alien(s)** » comme ça, et ceux de Chris Walas et des E.T. sont à terroriser Bram Stoker, Mary W. Shelley et Johnny Craig en même temps ! J'ai pas l'habitude de cirer les pompes mais, en même temps qu'illuminé du Nostromo et du « centenaire de Pleasant Valley » (voir H. G. Lewis) sans oublier church, le chat mort-vivant du « Simetierre » du maître, je ne peux résister à l'envie de vous écrire pour vous exprimer ma joie et mon émotion. C'est bête, je pleure ! Sans rôtir, le n° 43 est bien l'un des meilleurs *Mad Movies*. Au nom du numéro de la commission paritaire de votre magaz – qui est le 59956 – je vous en sers cinq, et même sept, tiens !

Pour relever le niveau, une petite réflexion à retenir : la canicule vous emballe. Les cannibales vous enc... ! Rien à voir avec le sujet, je sais (on m'a forcé).

Frankie Denis, Paris.

Bon alors, répète très fort avec moi : « je ne prendrais plus les pages de Mad Movies *pour y publier mes plaisanteries vulgaires (même si très bonnes) ». Comme pénitence, ce sera trois réabonnements à Mad, mon fils ! J.P.P.*

Si les lecteurs de M.M. veulent garder un souvenir sonore de leur film préféré, quoi de plus normal que d'acheter la bande originale ? Eh bien mes braves amis c'est terminé. Place maintenant à la manipulation par le vidéo-clip ou à la complainte méchamment envoyée. La formule est simple : on fait appel à un groupe au chômage, ou à un chanteur, et on leur fait fredonner une chanson mièvre et sans intérêt, on inclue des extraits du film et on obtient une publicité pas chère à consommer sur les diverses télés. Vous voulez des exemples ? en voilà : **Short circuit**, Kenny Logins pour **Top Gun**, Brian Ferry et Phil Colllins pour **Legend** et même David Bowie pour **Labyrinth**, etc.

D'accord, certains clips sont inévitables : **Cobra, Rocky**, ces films sont tellement critiquables qu'ils méritent amplement leur bande-son (comme on s'y ennuie ferme, il faut bien mettre un peu de rock pour meubler), mais quand je pense que les producteurs admirent Goldsmith pour le bombardier qu'est **Rambo II** et qu'on jette au bac sa partition pour **Legend** pour la remplacer par la musique pour film porno de Tangerine Dream !

Quand on s'aperçoit que personne ne dit rien, je m'insurge. Connaissez-vous les raisons invoquées par les producteurs ? Tout d'abord ce sont des films pour jeunes, ils doivent donc être pourvus d'une musique « jeune ». Ensuite, et dans le cas de **Legend**, par exemple, parce que la musique orchestrale était trop européenne (la bête noire en ce moment, aux States).

Allez, dites-le franchement, combien d'entre nous ont trahi la cause en s'achetant **Back to the Future** pour la part de musique (géniale) de Sivestri, même chose pour **Goonies**, beaucoup probablement.

Tout cela pour vous dire que vous vous faites manipuler, la musique de **Back to the Future**, dans le film, n'est absolument pas celle du disque, vous le savez comme moi.

Allez, les vrais mélomanes, je compte sur vous. Je n'ai pas envie d'aller chez mon disquaire et de ne trouver que des compilations F.M. pour soundtrack. Il faut agir et boycotter dès à présent toute BO entâchée de plus de deux chansons rock. The Rockiller.

Gregory Caberis, Fleurus, Belgique

Lecteur de votre revue depuis le N°16, je me permets de vous écrire pour la première fois pour vous notifier certaines choses.

Tout d'abord, ne faites pas la bêtise d'inclure des B.D. dans *Mad*, ce serait inutile, à moins que cette B.D. monopolise une bonne dizaine de pages. De toute façon, vous n'êtes pas *Métal Hurlant*, pas la peine d'essayer de diviser votre journal en deux parties (critiques/B.D.) ; dans ce cas vous perdriez pas mal de lecteurs.

Ensuite, si *Impact* se veut le complément de *Mad*, pourquoi parlez-vous du film d'Hooper, **Invaders from Mars** dans le N°42 et dans *Impact N°4 ?* De même pour **Big Trouble in Little China**, de Carpenter, respectivement dans le N° 43 et 4.

Pour le courrier, je trouve que c'est vraiment idiot de la part des lecteurs d'écrire pour commenter un film, je suis pour la liberté d'expression, mais il y a des limites quant à son « étalement ». Si ces lecteurs se sentent l'âme à parler d'un film qu'ils deviennent critiques directement dans un journal.

J'espère que vous n'interromperez pas la rubrique des plus belles affiches du fantastique (la place était prise par celle du festival du super 8, dans le N°43) ; bien que certaines soient franchement hideuses (voir N°1, 5, 6, 8, 10, 13, 19). Je ne pense pas qu'un gars ayant en gros 14-22 ans se réjouisse en voyant l'affiche N°1 (dans le N°22 : **Charlie Chan, le chat chinois**). Ce film est peut-être un chef-d'œuvre, mais ce dessin est immonde, reconnaissez-le.

Ce matin, en déjeunant, j'ai pris par hasard le complément de l'Express sur le bureau de mon père et qu'y vois-je ? : « **Les Aventures de Jack Burton :** énième pastiche des **Aventuriers de l'Arche Perdue.** Par le réalisateur de **Poltergeist** (??), très décevant ». Je ne sais pas quel coincé a pu écrire ça, mais c'est réellement honteux ! Qu'il critique un film, O.K., mais qu'il sache au moins de quoi ça parle et de qui c'est. Je me demande même s'il a vu le film dont il parle. Ceci dit longue vie à *Mad* et à *Impact*.

Eric Burdet, Paris

Le problème de la B.D. est réglé, à priori nous n'en passerons pas. Impact *traite quand même de Fantastique, voir les quatres mots en bas de sa couverture qui définissent ses objectifs. Nous essayons donc, dans la mesure du possible, de passer une critique dans l'un et un entretien dans l'autre, ou réciproquement.*

Nous n'abandonnons pas « Les plus belles affiches » qui réapparaissent dans ce numéro. Si je comprends bien, pour toi, c'est clair, toutes les affiches anciennes ne t'intéressent pas. Pourtant cette rubrique passe alternativement des affiches de films très récentes et d'autres plus rares et plus folklo, nous dirons ringardes, les deux tendances ont leurs partisans et il faudra t'y faire.

L'Express, *c'est bien cette revue d'extrême gauche qui se consacre à la vie des têtes couronnées, non ? Arrêtez-moi si je me trompe... J.P.P.*

Salut Mad,
Je m'appelle Wilfrid Garcette, j'ai 15 ans et je suis un dingue de B.D., surtout humoristique. N'ayez crainte, je suis également fasciné par tout ce qui touche au Fantastique (cinéma, maquillage) et, pour cette raison, j'aimerais entrer en contact avec des jeunes de mon âge ou plus âgés, peu importe, afin de constituer une équipe pour une revue B.D./Ciné. Voilà c'est à peu près tout. Salut et longue vie à *Mad Movies*.

Wilfrid Garcette, 4, rue Gérard-Philippe, 94400 Vitry s/Seine.

Oui, comme vous le dites si bien dans le N°43, c'est le grand retour des Invaders. Tous les canards en ont fait leurs choux gras. Ouais, grand retour bien décevant. **Aliens, Critters, Invaders from Mars**, rien de bien intéressant. Justement, à propos de votre dossier sur les E.T., une analyse, oui mais pas franchement pertinente, un bouche-trou de plus ; j'y ai relevé un truc au sujet des photos, celle de l'**Alien Factor** et celle de **Nightbeast.** Vous parlez de maquillage grotesque à propos du premier et de maquillage intéressant pour le second. Vous qui devez avoir quarante balais en moyenne, ne trouvez-vous pas que l'**Alien Factor** en impose davantage justement, à cause de ses pattes énormes, de sa silhouette, que l'Alien de **Nightbeast**, qui est bien fait mais qui ressemble à Donald Duck et qui n'inquiéterait même pas un nourrisson.

Par contre, l'article sur les **« Aliens »** de Denis Tréhin est très bien, mais là encore *Mad Movies* se contredit (oui, car l'équipe doit être d'une parfaite cohésion) : l'article se termine par « rien ne remplacera le souffle extraordinairement dérangeant qui anime le film de Ridley Scott... mais il paraît trait que tout est question de goût ». Vous tombez dans le même piège que certains lecteurs, vous jugez le film d'après vos propres critères, tout comme dans la chronique « Avant-première » et « Les griffes du cinéphage ». Alors, J.P.P., à chaque critique d'un lecteur, ne ressors pas l'éternelle réplique sur le respect des opinions.

L'article sur Raoul Ruiz, excellent ! Beaucoup de lecteurs ignoraient son existence, je pense.

Yaboum, Saint-Mandé

Je me permets de vous réécrire pour vous envoyer quelques photos de mes dernières réalisations de maquillage. Je tiens à m'excuser aussi auprès des lecteurs qui m'auraient écrit, car je n'ai pu recevoir de lettres de France, effectuant en ce moment mon service militaire à l'étranger.

Je tiens à féliciter l'équipe de *Mad Movies* pour l'excellent travail qu'elle fournit, et surtout pour ce qui concerne les trois derniers numéros. Je laisse ma nouvelle adresse pour les lecteurs qui voudraient m'écrire.

Jacques Vonthron, 2e R.H., ECS, SP 69852, Friedrichshafen, Allemagne de l'Ouest.





Photos de Jacques Vonthron.

Ô lecteurs de la plus prestigieuse des revues... Ô fans de ciné-fantastique... Ô apprentis metteurs en scène (surtout !)... entendez mon appel ! : A mes moments perdus je renoue avec ma big et éternelle passion : le « scénarisme ». Pour ceux qui ne pigent pas, j'explique :

Apprentie scénariste cherche équipes de Super 8 en mal d'idées à qui fourguer ce qui s'écoule de mon cerveau en fusion ! Vous m'écrivez pour me dire dans quel genre je dois donner et je vous vends (pas cher, on se calme !) un scénario à peu près potable. Tous à vos plumes suintantes et magnez-vous, je tiens à préciser que ce n'est pas parce que je suis une Nana et que j'écris sur du papier rose que je n'ai rien dans les tripes.

Valérie-Pascale Légal, 78 bis, rue du 8 Mai 45, 69100 Villeurbanne.

Avis à tous les réalisateurs aux idées mâles ou en mal d'idées... Quelle pêche les nénettes cette année ! J.P.P.



LE TITRE MYSTÉRIEUX

Depuis qu'on lui a dit que sa photo passerait dans *Mad Movies*, ce curieux personnage nous fait la tête, allez savoir pourquoi. Du coup, il a catégoriquement refusé de nous dire dans quel film il jouait. Et vous, pouvez-vous nous donner le titre de ce film ? Il s'agit d'un film assez récent dont nous avons déjà parlé dans *Mad Movies*. Pour vous aider, sachez que le réalisateur est une femme, c'est quand même pas si courant...
Le prochain numéro gratuit pour ceux qui nous donneront la bonne réponse.

Pour notre titre précédent, il s'agissait bien du film **Dreamscape**, de Joseph Ruben. Celui-ci passant sensiblement dans la même période sur Canal +, je ne vous raconte l'avalanche de bonnes réponses. Les cinq premiers furent Robert Cassant (Paris), Marc Forbach (Montpellier), Anne-Marie Bettancourt (Suresnes), Sylvain Moisard (Belfrot) et Sophie Arnaud (Champigny).
Ont également trouvé : Christian Dubeslay (Grand Couronne), Vincent Leconte (Le Gd-Lucé), Fabienne Guignard (Petit-Couronne), Pâris Harnais (Port-de-Bouc), Philippe Vanderliet (Mont st.-Eloi), Fabrice Vaussenat (Montpellier), Christophe Laugard (Clamart), Pierre Levasseur, Marc Grison, Catherine Tran, Régis Colléon, Stéphane Bossard, O. Lecocq, Frédéric Sonjou, Isabelle Duthil, Pascale Macé, Laurent Prézelin, Jean-Marc Aix, Olivier Suffert, Laurent Edeline, Ludovic Laroche, Yann Premel-Lavic, Alain Thia, Vincent de Monfreid, Stéphane Blanc, Sébastien Denis, Laurence Minaire, Denis Dluzak, Christophe Chalard, Régis Domenech, Cyril Faivre, Philippe Nevret, Jean-Pierre Irla, Lydie Lerable, Philippe Brissard, Pascal Granjean, Christophe Cothacy, Stéphane Salmieri, Michaël Donati, Dominique Paquereau, Fabrice Jamain, Yann Katan, Michel De Rÿdt, Pierre Bayourthe, Laurent Charbonnier, Daniel Buisan, Jean-Charles Lise, Sylvain Entressangle, Laurent Giet, Bertrand Nithart, David Bachelard, Patrick Pontet, David Rodriguez, Denis Giard, Tiphaine Bedel, Stéphane Thouvenin. Message spécial pour les cinq derniers : Frédéric Planchenault, Christian Michaud, Corinne Chauvel, David Vanuxen et David Mikanowski. Pour ceux-là seulement : **HÉ LES MECS, C'EST SUR CARTES POSTALES UNIQUEMENT, LES RÉPONSES** ! Merci, ça fait du bien...

petites annonces

Je cherche personnes dingues de **Evil Dead,** ayant : caméra vidéo, S-8 (image par image, sonore, pour le tournage de **Evil Dead III.** Me contacter vite au 39.59.55.08 ou m'écrire : Olivier Bossy, 9 avenue Mirabeau, 95600 Eaubonne.

Recherche correspondants fans du compositeur John Williams, de l'acteur Harrison Ford et de Richard Edlund. Christophe Cruvellier, Chemin des Ayres, St. Juliens-les-Rosiers, 30340 Salindres.

Recherche tous documents sur le film **Blade Runner,** surtout les effets spéciaux. Possibilité d'achat. Alain Lazzini, 182 D, rue de Metz, 57850 Fontenoy.

Échange le N° Starfix spécial **Star Wars** + le 33 t. du film **L'Empire contre-attaque** contre la B.D. du Moment de vérité. Je cherche aussi des documents sur **Karaté Kid I** et **II.** Nicolas Cavalière, 13 rue Marc Seguin, 66000 Perpignan.

Vends nombreux livres de science-fiction et fantastique toutes collections + Bob Morane. Liste contre deux timbres, recherche Jules Verne coll. Hetzel. Échanges possibles. Eric Maillet, 58 rue Berlioz, 78140 Velizy.

Je donne (pour m'en débarrasser) des affiches 120 × 160, plus de 300 titres disponibles. Également des N°s de *Mad Movies*. Xavier-Pierre Valentin, 1, rue Perrey, 31400 Toulouse.

Achète tout sur Michaël J. Fox. Ecrire à Stanislas Cotteret, résidence de la Source, 23 allée des Jaspes, appt. 7, St.-Denis, La Réunion.

Recherche affiche des **Griffes de la nuit,** P.F. ou G.F. Contacter Arnauld Benesch, 5 rue Gén. Lanezac, 91200 Neuilly / Seine.

Recherche correspondants vidéo (RTL, TMC, chaînes britanniques). Possibilités échanges cassettes ou matériel photo. Ecrire au journal à Bernard Lehoux. Ou tél. au 45.72.23.08.

Recherche tout document sur le film **L'Invasion vient de Mars.** Ecrire à Eric Khodha, 6, square de Ponthieu, 78310 Maurepas.

Recherche bargeot de 7 à 77 ans pour créer un club *Mad Movies*... Pour les démontés de la cafetière qui crèchent près de Beauvais. Contacter Mickaël Hoeppe, 13 allée François Couperin, 60000 Beauvais.

Recherche la jaquette du film **Le Commando des morts-vivants.** François Giret, 2 rue de l'Humelet, 79300 Bressuire.

Achète si bon état et pas trop cher, le livre *Bizarro* de Tom Savini. Daniel Cerisier, 28 rue Henriette, 91330 Yerres.

Vous aimez le cinéma et vous collectionnez les affiches ? Alors demandez la liste ou faites part des affiches recherchées en envoyant 4,00 F en timbres à Jérôme Tanneau, 14 hameau de Créach Ménoc, 29263 Loc-Maria-Plouzané.

L'annonces-Bouquins : mensuel d'annonces B.D., S.F., polars, romans, revues, etc. 72 pages de ventes, achats ou échanges des fanas du bouquin. Rens. auprès de Pierre Caillens, 121 avenue Georges Pompidou, 33500 Libourne.

Cherche toutes affiches 40 × 60 de films d'horreur, fantastique. Jean-Luc Weilland, 10 rue de Carling, 57890 Diesen.

Recherche tout documents existants sur **Mad Max I, II** et surtout sur sa voiture. Gratuits si possible. Hugues Gilleminet, 41 rue de la Malonnière, 33400 Amboise.

Stock très importants d'affiches américaines, japonaises, allemandes, australiennes et belges. Me communiquer liste précise des films recherchés. Michel Otlezi, La poste aux chevaux, 31590 Verfeil.

Vends fiches « *Premières* » ou échange contre toute documentation ciné. Liste sur demande. Eric Hensgen, 22 avenue d'Alsace, 67116 Reichstett.

Vends *Mad Movies* 24, 25, 27 et 28 plus vidéocassette de **Creepshow.** Je vends aussi les bandes originales des films **Mad Max** et **Retour vers le futur,** prix à débattre. Olivier Bossy, 9 avenue Mirabeau, 95600 Eaubonne.

Vends affiches, posters, documents et magazines divers sur de nombreux films. Prix intéressant. Liste complète contre enveloppe timbrée. Nathalie Champeau, 13 rue du Veinazes, 15000 Aurillac.

Echange *Ecran Fantastique* N°66, 69 à 72 + *Travelling* N°11 + l'affiche 120 × 160 de **Mad Max II** contre le film S-8 **La Nuit des vers géants.** 60 m V.O. Échange également l'affiche **Amityville II** contre celle du **Lac des morts-vivants.** françois Giret, 2 rue de l'humelet, 79 300 Terves.

Vends affiches de cinéma format métro. Prix 25 F : **Mad Max II, Rambo, Daryl, F/X,** etc. Youri Renan, 18, rue Clapeyron, 75008 Paris.

Recherche tout document concernant Ingrid Bergman, photos, journaux, etc. Ecrire à Laurent Defossez, avenue de la Blies, B.P. 1139, 57321 Sarreguemines Cedex.

Recherche et achèterais en bon état si possible magazine *Strange*. Faire offre à Thierry Gallinotti, Magrin Vailhourles, 12200 Villefranche de Rouergue.

Vendons cours d'effets spéciaux (20 F TTC le cours) sur masques, prothèses, mécanismes (14 cours). Le recueil de 14 cours : 220 F TTC. Pour doc et bon de commande gratuit, joindre enveloppe timbrée à A.M.R. 19, rue du 11 novembre, 33150 Cenon.

Amateur de cinéma fantastique et science-fiction cherche correspondant 16 à 24 ans, région de Colmar. Ecrire à Nicolas Christophe, 24 route de Rouffach, 68000 Colmar.

Vends affiches américaines de **Temple of Doom,** novelizations (en anglais) de ce même film et de **Witness.** Contacter Martine Pesquer, 2 avenue du Cap Béarn, appt. 5, RDC, 66000 Perpignan. M.A.V. Joindre enveloppe timbrée.

Vends revues toutes nationalités consacrées à la trilogie **Star Wars.** Vends également deux bobines S-8, couleurs, V.O. d'extraits de **L'Empire contre attaque** (2 × 20 minutes). Recherche projecteur S-8 à manivelle ainsi que des accessoires **Star Wars** (pistolasers, blasters, masque Yoda, etc.). Olivier Sauret, 4, cité de Limagne, 15000 Aurillac.

Vends anciens numéros de *M.M.F., Horizons du fantastique, Fangoria, Terror Fantastic, Photon, Monsterland, Starlog* (Japenese), etc. joindre un coupon international et répondre en anglais à Melvyn Green, 8 Castlefield avenue, Salford 7, Angleterre.

LES PLUS BELLES AFFICHES DU CINÉMA FANTASTIQUE

N° 22

MAXIMUM OVERDRIVE

Affichette italienne →



(MAXIMUM OVERDRIVE)

un film di

STEPHEN KING


MAD MOVIES